U d'/of OTTAWA
39003002650074

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/posiesetlettre01malh

# POÉSIES
# DE MALHERBE.

De l'imprimerie de P. DIDOT.

# POÉSIES

ET

# LETTRES

DE

# MALHERBE,

DÉDIÉES A LA VILLE DE CAEN.

Paris. — Blaise.

1823.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PQ
1819
.A1
1823
v.1

# AVERTISSEMENT.

On croit devoir exposer au lecteur le plan qui a été adopté pour cette édition. Le libraire ose espérer qu'elle ne lui fera rien perdre de la bienveillance que le public a daigné lui accorder pour celles des *Maximes de La Rochefoucauld*, des *Lettres de Sévigné*, etc.

Vie de Malherbe. Racan, élève de Malherbe, a laissé, sous le titre de mémoires, une vie de ce poëte, qui se trouve, soit textuellement, soit par extrait, en tête de la plupart des éditions qui ont précédé celle-ci. Elle a été employée notamment dans celles qui furent publiées en 1723, par les frères Barbou; en 1757, par le savant Lefévre de Saint-Marc; et en 1764, par Jean Barbou. On la donne telle qu'elle est, en abrégé dans cette dernière édition; abrégé qui diffère peu des mémoires entiers, qui contient tout ce qu'il y a d'intéressant à savoir sur Malherbe, et auquel on n'a fait que quelques légers changements.

Ordre des matières. Il falloit choisir entre deux systèmes sur lesquels les différents éditeurs

sont partagés : l'un consiste à ranger les poésies de Malherbe par genres, c'est-à-dire à mettre dans un livre les odes, dans un autre les sonnets, etc. : cette classification présente une régularité qui séduit d'abord, mais qui, au fond, est de peu d'importance à côté des avantages de l'autre système. Suivant ce dernier, les pièces sont présentées par ordre de date; et le lecteur peut ainsi suivre les progrès du poëte, et le comparer avec lui-même. Ce qui ne seroit peut-être d'aucun intérêt, s'il s'agissoit d'ouvrages composés à une époque où l'art auroit atteint sa perfection, devient l'occasion et le moyen d'observations assez curieuses, lorsqu'il est question d'un auteur dont les ouvrages sont, pour ainsi dire, le point de séparation entre la barbarie et la civilisation du Parnasse françois. Il est facile de s'apercevoir que ses premières compositions sont de beaucoup inférieures aux dernières: les unes sont encore empreintes de la rouille du temps qui l'a précédé, *adhuc vestigia manent;* les autres annoncent déja le grand siécle. Saint-Marc, dans son excellente mais un peu pesante édition, a donné la préférence à l'ordre chronologique; c'est même à ses laborieuses recherches qu'on en est redevable, et il n'y avoit rien de mieux à faire que de profiter de son travail.

Notes. Rien de plus insipide, de plus importun pour le lecteur que de longues annotations, ou inutiles, ou surchargées d'une érudition pédantesque. Pour ne pas tomber dans ce défaut, on s'est borné à quelques notes biographiques ou explicatives du sujet de certaines pièces. Il n'y en a qu'un petit nombre qui soient nouvelles; les autres sont empruntées, soit en entier, soit par abrégé, de Ménage, de Chevreau et de Saint-Marc. Sans doute il faut avoir une lecture immense, une vaste mémoire, il faut savoir prodigieusement, mais aussi il faut une terrible envie d'étaler tout ce que l'on sait, pour faire des notes comme celles de ces commentateurs : citations en vers et en prose, en françois, en latin, en grec, en italien, etc.; et des dissertations à perte de vue, tout cela à propos d'un vers ou d'un mot que l'on finit par oublier, au milieu de ce débordement d'érudition; rien ne ressemble davantage à l'excellente facétie intitulée *le Chef-d'œuvre d'un inconnu*. De pareilles notes d'ailleurs, quel que soit leur mérite, ne pouvoient convenir à une édition de la nature de celle-ci. Quant à des notes grammaticales, à des notes sur la versification, il en faudroit un volume, si l'on vouloit en appliquer à tous les passages qui en sont susceptibles; mais, outre qu'elles ne seroient pas d'une grande uti-

lité aujourd'hui, il a semblé qu'il valoit mieux se les interdire absolument que de n'en pas mettre par-tout où le besoin pourroit s'en faire sentir. Enfin on a rejeté les notes à la fin du volume, et sans les annoncer par des renvois; de manière que le lecteur n'y aura recours que lorsqu'il en sera tenté, et que rien ne gâtera le coup d'œil et la pureté du texte.

Œuvres en prose. Malherbe a laissé une traduction du *Traité des Bienfaits*, et de quelques épîtres de Sénéque, qui ne se trouvent guère que dans de vieilles éditions, comme celle de 1638, publiée onze ans après la mort de l'auteur; et une traduction du trente-troisième livre de Tite-Live, qui fait partie de l'édition de 1713, par les frères Barbou. Ces traductions pouvoient avoir leur mérite dans le temps; mais qui les liroit aujourd'hui? Elles manquent de ce cachet d'originalité qui a fait vivre celle de Plutarque par Amyot. On n'a donc pas cru devoir les réimprimer; c'eût été faire un volume de plus sans profit pour le lecteur. L'édition de 1723 contient aussi un recueil de lettres de Malherbe qui ne sont d'aucun intérêt, ni pour le fond ni pour le style. On s'est borné à en tirer celle que notre auteur adresse à la princesse de Conti, sur la mort de son frère, le chevalier de Guise; et ce qui a déterminé l'édi-

teur à ce choix, c'est le pompeux éloge que fait de ce morceau M. Godeau, évêque de Vence, dans son discours sur les œuvres de Malherbe. Cette lettre est, suivant lui, *un chef-d'œuvre*, *une rare production d'esprit :* ce n'est pourtant qu'une longue amplification où l'on trouve plus de rhétorique que de sentiment. Toutefois cette lettre et celle que Malherbe écrivit, sur la mort de son fils, au roi Louis XIII suffiront pour donner une idée de sa manière d'écrire en prose. Le libraire doit toutefois des remerciements à MM. les conservateurs des manuscrits et de la bibliothéque du roi, à MM. Dacier, Van-Praet, Petit-Radel et Feletz, qui ont eu la bonté de lui donner connoissance de deux volumes de lettres adressées par Malherbe à un sieur de Peyresq, conseiller au parlement de Provence, en l'autorisant à en faire son profit. La plupart de ces lettres offrent à la vérité quelque trait curieux, quelque anecdote du temps; mais toutes n'ont pas le degré d'intérêt nécessaire pour plaire au public. On s'est donc contenté d'en extraire un certain nombre, qui feront la matière d'un seul volume, publié séparément, et du même format que les poésies. M. Dureau de Lamalle a bien voulu se charger du travail que nécessite ce choix, et d'y joindre des notes.

Accessoires. On appelle ainsi le *fac simile*, le portrait, et la médaille dont les deux faces figurent sur le frontispice. Cette médaille fut publiée en 1815 par M. Lair, compatriote de Malherbe, et membre du conseil de préfecture du Calvados. Gravée par M. Gatteaux fils, avec sa perfection accoutumée, elle a été l'occasion et comme le signal de la collection métallique des hommes illustres de la France. C'est aussi M. Lair qui a donné au libraire la première idée de publier cette édition, et de la dédier à leur commune patrie. Le portrait de Malherbe et le frontispice qui reproduit cette même médaille sont l'ouvrage de M. Dien, dont les amis des arts ont apprécié depuis long-temps le talent distingué.

Enfin, graces aux soins de M. Didot, on se flatte qu'il ne manquera rien à cette édition, qui est moins une spéculation de librairie que l'effet d'une inspiration patriotique.

# A LA VILLE DE CAEN.

*Un jour peut-être, ô ma patrie, le voyageur cherchera vainement tes ruines sur les rivages de l'antique Neustrie; mais, à moins que le torrent des âges n'entraîne jusqu'aux souvenirs, la postérité saura que tu as donné la naissance à* FRANÇOIS MALHERBE, *et fourni un des fleurons les plus précieux dont se compose la couronne littéraire de la France. Permets au plus obscur de tes citoyens de te dédier les œuvres du plus illustre, du père de la poésie françoise : heureux de pouvoir en même temps élever un monument à ta gloire et te donner cette foible preuve de son amour!*

J. J. BLAISE.

# NOTICE

## SUR LA VIE ET SUR LES OUVRAGES

# DE MALHERBE.

— —

François de Malherbe naquit à Caen, sous le règne de Henri II, vers l'année ou dans l'année 1555. Il étoit de l'illustre maison de Malherbe-Saint-Aignan, qui porta les armes en Angleterre sous Robert III, duc de Normandie, fils de Guillaume-le-Conquérant (1). Ce poëte, dans sa lettre au roi Louis XIII sur la mort de son fils, écrit que l'écusson des armes de cette ancienne maison, qui étoit le même que le sien, se voyoit encore dans une salle de l'abbaye de Saint-Étienne de Caen, mais qu'elle étoit tombée dans l'indigence depuis deux cents ans. Cependant, selon M. Huet, sa famille possédoit depuis long-temps les premières magistratures de cette ville.

Son père, conseiller au bailliage, ou, selon Racan, dans les mémoires de sa vie, assesseur à Caen, lui destinant sa charge, le fit étudier dans l'université de cette ville, où il

(1) Un Payen-Malherbe, pour avoir appelé en duel Louis, fils de Philippe-Auguste, perdit la seigneurie de Bocton-Malherbe dans le comté de Kent, près de Lenham. Cambden, roi d'armes anglois, parle de la maison de Malherbe-Saint-Aignan.

eut pour maître le célèbre professeur Jean Roussel, qui joignoit le talent de l'éloquence et celui de la poésie latine à la connoissance de la jurisprudence et des lois. Il l'envoya ensuite en Allemagne et en Suisse, et il prit à Heidelberg et à Bâle les leçons des plus habiles professeurs. Revenu à Caen, il fréquenta, sans quitter l'épée, les écoles publiques, et il s'exerçoit à y prononcer des discours sur divers sujets.

Le père de Malherbe ayant embrassé le calvinisme dans les derniers temps de sa vie, le fils en eut tant de chagrin, qu'à l'âge d'environ dix-neuf ans il quitta le pays, pour passer en Provence à la suite du duc d'Angoulême, fils naturel de Henri II, grand-prieur de France, qui succéda, en 1579, au maréchal de Retz dans le gouvernement de cette province.

La protection du duc lui fit épouser Madeleine de Coriolis, veuve d'un conseiller, et fille d'un président du parlement d'Aix, et il en eut plusieurs enfants, tous morts avant lui.

Il fut attaché au duc d'Angoulême, et resta dans sa maison jusqu'à la mort de ce prince, qui fut tué à Aix, en 1586, par Philippe Altoviti, gentilhomme marseillois.

Malherbe suivit quelque temps la profession des armes. Pendant la ligue, lui et un nommé de La Roque, qui avoit été comme lui gentilhomme du duc d'Angoulême, poussèrent si vivement M. de Sully l'espace de deux ou trois lieues, que ce ministre en garda toujours du ressentiment contre Malherbe.

Au partage d'un fourrage ou d'un butin qu'il fit dans une de ses campagnes, il fut fort maltraité par un capi-

taine d'infanterie, qui lui ôta son épée; mais il eut raison de cette insulte, se battit avec l'officier et le blessa dangereusement.

Comme il étoit fixé à Aix depuis la mort du duc d'Angoulême, il fut commandé pour mener deux cents hommes d'infanterie devant la ville de Martigue, que les Espagnols assiégeoient par mer, et les Provençaux par terre. Voilà tout ce que les mémoires de Racan nous apprennent de sa vie militaire, d'après ce qu'il lui en avoit raconté lui-même.

L'ode adressée par Malherbe à Marie de Médicis, sur sa bien-venue en France, lui avoit fait la plus grande réputation. Dans le voyage que Henri IV fit à Lyon, en 1601, le cardinal Duperron parla de ce poëte au roi, et voici à quelle occasion. Henri IV lui ayant un jour demandé s'il ne faisoit plus de vers, le cardinal répondit « que « depuis que sa majesté lui faisoit l'honneur de l'em- « ployer dans ses affaires, il avoit abandonné cet exer- « cice, et que d'ailleurs il ne falloit plus que qui que ce « fût s'en mêlât, après un gentilhomme de Normandie « établi en Provence, nommé Malherbe, qui avoit porté « la poésie françoise à un si haut point, que personne « n'en pouvoit jamais approcher. » Le roi retint le nom de Malherbe; il en parloit même souvent à M. des Yveteaux, alors précepteur du duc de Vendôme. M. des Yveteaux proposa plusieurs fois de le faire venir de Provence; mais on ne lui en donna point d'ordre, et Malherbe ne vint à la cour que trois ou quatre ans après. Ses affaires particulières l'amenèrent à Paris, en 1605, et M. des Yveteaux prit son temps pour en avertir le roi, qui aussitôt l'envoya chercher. Henri IV étoit alors à la veille

de partir pour le Limousin : il ordonna à notre poëte de faire des vers sur son voyage; et Malherbe, au retour du roi, lui présenta les stances qui commencent par ce vers :

O Dieu, dont les bontés de nos larmes touchées.

Henri IV en fut si content, que, voulant retenir Malherbe à son service, il donna ordre au duc de Bellegarde, son grand écuyer, d'avoir soin de lui, jusqu'à ce qu'il l'eût fait mettre sur l'état de ses pensionnaires. C'est dès ce moment, suivant toutes les apparences, que Malherbe eut le titre de gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, qu'il prenoit en toutes occasions. Le duc de Bellegarde le logea chez lui, lui donna sa table avec mille livres de pension, et lui entretint un domestique et un cheval. Il fit chez le grand écuyer la connoissance de Racan, qui étoit alors page de la chambre. Celui-ci commençoit à faire des vers; il s'attacha d'abord à Malherbe, avec lequel il cultiva ses dispositions pour la poésie; et l'amitié qu'ils contractèrent, malgré la disproportion de l'âge, dura sans aucune altération entre le maître et le disciple jusqu'à la mort du premier.

Il perdit sa mère vers l'an 1615, dans un âge fort avancé, puisqu'il avoit lui-même alors soixante ans. La reine mère, à cette occasion, lui envoya un gentilhomme, à qui, pour remerciement, il dit « qu'il ne « pouvoit se revancher de l'honneur que lui faisoit la « reine qu'en priant Dieu que le roi son fils pleurât sa « mort aussi viéux qu'il pleuroit celle de sa mère. »

Il avoit un frère aîné avec lequel il fut toujours en procès, et qui n'est connu que par ce trait-ci. On repro-

choit à notre poëte la mauvaise intelligence qui étoit entre eux; il répondit: « Puis-je en avoir avec les Turcs et « les Moscovites, avec qui je n'ai rien à partager? »

Tous ses enfants moururent jeunes. Une de ses filles, âgée de cinq ou six ans, mourut de la peste entre ses bras, et l'on trouve une épitaphe de cet enfant parmi les poésies de La Frenaye-Vauquelin, où Malherbe est qualifié de sieur de Digly. Marc-Antoine, le seul fils qu'il put élever, près d'être reçu conseiller au parlement d'Aix, fut tué en duel, en 1627, par un gentilhomme provençal nommé de Piles, qui avoit pour second, selon l'usage du temps, M. de Bormes, fils de M. Cauvet, conseiller au même parlement et beau-père de de Piles. « Cette perte le toucha bien sensiblement, dit Balzac « Entret. 37). Je le voyois tous les jours dans le fort de « son affliction, et je le vis agité de plusieurs pensées dif- « férentes. Il songea une fois à se battre contre celui qui « avoit tué son fils; et comme nous lui représentâmes, « M. de Porchères d'Arbaud et moi, qu'il y avoit trop « de disproportion de son âge de soixante-douze ans à « celui d'un homme qui n'en avoit que vingt-cinq: C'est « à cause de cela que je veux me battre, dit-il; ne voyez- « vous pas que je ne hasarde qu'un denier contre une « pistole? »

Il fut donc inconsolable de cette mort, et il poursuivit vivement les meurtriers de son fils, comme on le verra par sa lettre à Louis XIII, qui est à la suite des poésies, page 245, et par le sonnet de la pag. 223. A ne juger du mérite de ce fils que par l'idée qu'en avoit son père, il méritoit bien ses regrets.

Cependant des amis communs s'entremirent pour ac-

commoder l'affaire : un conseiller du parlement de Provence lui porta parole pour dix mille écus. Malherbe rejeta d'abord la proposition ; mais comme on lui fit considérer que la vengeance qu'il desiroit n'étant guère possible, vu le crédit que sa partie avoit à la cour, il ne devoit pas refuser cette légère satisfaction, il consentit à l'accepter, en protestant qu'il ne garderoit pas une obole de cette somme de dix mille écus, et qu'elle seroit toute employée à construire un mausolée pour son fils. Peu de temps après cette négociation, dont sa mort prévint l'effet, il fit un voyage à la cour, qui étoit alors devant La Rochelle, et il en rapporta la maladie dont il mourut quatre ou cinq jours avant la réduction de cette place, qui se rendit le 29 octobre, dans la même année 1627. Il étoit âgé d'environ soixante-treize ans, et avoit vécu sous six de nos rois.

Racan n'ayant pu se trouver aux derniers moments de son ami, parcequ'il étoit employé dans l'armée qui assiégeoit La Rochelle, apprit de Porchères d'Arbaud les circonstances de sa mort.

Malherbe avoit de la religion, et remplissoit tous les devoirs de chrétien. S'il lui échappoit quelquefois de ces traits libres qui ne tirent point à conséquence pour les mœurs, sur-tout dans la bouche d'un poëte, toute sa vie, qui paroît avoir été fort réglée, en fut le correctif ou le désaveu. Il disoit souvent, à l'exemple de Coeffeteau, son contemporain, mais mort avant lui : *Bonus animus*, *bonus Deus*, *bonus cultus*, courte profession de foi qui ne doit laisser aucun doute sur sa manière de penser. Il mourut ainsi chrétiennement à Paris, et fut inhumé dans l'église de Saint-Germain l'Auxerrois.

On dit qu'une heure avant de mourir, après une espèce d'agonie, il se réveilla comme en sursaut pour reprendre sa garde sur un mot qui lui choquoit l'oreille, et que, son confesseur lui en faisant une reprimande, il répondit « qu'il défendroit jusqu'à la mort la pureté de la langue « françoise. »

Il légua par son testament la moitié de sa bibliothèque à François d'Arbaud de Porchères, qui étoit cousin de sa femme.

Il n'est pas aisé d'établir rien de certain sur la fortune ou la condition de Malherbe. D'abord il ne paroit pas que l'estime que Henri IV avoit pour ce poëte eût contribué à l'enrichir; et Malherbe s'en prenoit à M. de Sully, qui n'avoit jamais pu, disoit-il, lui pardonner l'acharnement de sa poursuite avec La Roque. Cependant il nous apprend lui même, dans une de ses lettres, que Louis XIII lui fit donner, pour un sonnet, cinq cents écus, qu'il toucha sur-le-champ: il auroit bien dû nous indiquer cet heureux sonnet.

Mais, si l'on en croit M. Huet, ni la pension de la reine mère, ni les bienfaits des grands, et sur-tout ceux de la princesse de Conti, Louise-Marguerite de Lorraine, fille de Henri I, duc de Guise, qui l'honoroit de son amitié et d'une confiance particulière, ne le mirent plus à son aise. Aussi n'épargnoit-il pas sa veine pour tâcher de se procurer plus de fortune; ce qui faisoit dire à Vauquelin des Yveteaux, « qu'il demandoit l'aumône le sonnet à la « main. »

Racan rapporte dans ses Mémoires qu'il logeoit ordinairement en chambre garnie, qu'il étoit assez mal meublé, et qu'il n'avoit que sept ou huit chaises de paille;

en sorte que, quand elles étoient occupées, s'il lui survenoit quelqu'un, il crioit à travers la porte, « Attendez, il « n'y a plus de chaises. »

Son épitaphe par Gombauld, la seule qu'on puisse rapporter, confirme l'idée que nous en donne Racan :

L'Apollon de nos jours, Malherbe ici repose.
Il a long-temps vécu, sans beaucoup de support.
En quel siècle? Passant, je n'en dis autre chose :
Il est mort pauvre, et moi je vis comme il est mort.

Rien de tout cela vraisemblablement ne doit être pris à la lettre. Car enfin comment concilier, non la pauvreté, ce seroit trop dire, mais le peu d'aisance de Malherbe, avec toute la considération dont il jouissoit sous Henri IV? On voit par les pièces galantes qu'il fit pour ce tendre monarque, sous le nom d'Alcandre, qu'il entroit au moins pour quelque chose dans ces délicates confidences qui sont toujours bien récompensées. Si l'on joint à la prérogative d'être l'ingénieux interprète des plus doux sentiments de son roi, les divertissements que Malherbe faisoit de temps en temps pour la cour, et tous les vers qui sont adressés, soit à Marie de Médicis, pendant sa régence, soit aux plus grands seigneurs du royaume, au cardinal de Richelieu, à des surintendants des finances, etc., on concevra difficilement qu'une muse aussi bien accueillie, aussi employée que l'étoit celle de Malherbe, n'ait pas été plus fructueuse. Le ressentiment du ministre des finances peut avoir quelquefois arrêté pour lui la main bienfaisante du maître; mais depuis la mort de Henri IV, Malherbe vécut et fit encore des vers pendant près de dix-sept ans : sa réputation étoit trop bien établie

à la cour pour qu'on le perdît de vue. S'il est vrai d'ailleurs que sa muse fût aussi intéressée que des Yveteaux l'insinuoit, c'est encore une raison de douter qu'elle l'eût toujours été sans succès.

Pour trancher sur cette discussion, disons que Malherbe vécut dans cette heureuse médiocrité qui bornoit les desirs d'Horace, et qui fait la richesse des sages, *aurea mediocritas.*

Une preuve, au moins, de son économie, c'est le festin dont il régala un jour six de ses amis, et où il faisoit le septième. Il n'en avoit d'abord invité que quatre, du nombre desquels étoit Patrix, dont on a quelques poésies pleines de sens. Racan et un autre gentilhomme qui revenoit avec lui de Touraine descendirent la veille chez Malherbe, et celui-ci les mit du dîner. En conséquence il donna ordre à son valet d'acheter encore deux chapons pour les deux nouveaux convives, et tout le repas ne fut composé que de sept chapons bouillis, dont on servit à chacun le sien. Cette uniformité de mets surprit apparemment les conviés; mais il se tira bien d'affaire, en leur disant: « Messieurs, je vous aime tous également; « c'est pourquoi je veux vous traiter tous de même, « et ne prétends pas que vous ayez d'avantage l'un sur « l'autre. »

Malherbe étoit vif et fort brusque dans sa conversation et dans ses manières. Il disoit tout ce qu'il pensoit, tout ce qui lui venoit dans l'esprit, avec une liberté, une franchise qui souvent alloit jusqu'au cynisme. Il étoit même un peu misanthrope, et il avoit assez de mépris pour tous les hommes en général. Voici des traits de ce caractère.

Un jour, parlant du meurtre d'Abel, « Voilà, disoit-il, « un beau début. Ils n'étoient que trois ou quatre hom- « mes au monde, et l'un d'eux va tuer son frère! Que Dieu « pouvoit-il espérer des hommes après cela? N'eût-il pas « mieux fait d'en éteindre dès l'heure même, pour jamais, « l'engeance? »

On trouve encore dans ses lettres cette idée singulière: « Dieu, qui s'est repenti d'avoir fait l'homme, ne s'est ja- « mais repenti d'avoir fait la femme. »

Quelque temps après la mort du maréchal d'Ancre, Malherbe allant rendre visite un matin à la duchesse de Bellegarde, on lui dit qu'elle étoit allée à la messe: « A la « messe! répondit-il: que peut-elle demander à Dieu, « après qu'il nous a délivrés du maréchal d'Ancre? »

L'archevêque de Rouen, François de Harlai, oncle de celui qui fut archevêque de Paris, l'invita à entendre un de ses sermons, et pour cet effet le retint à dîner. Malherbe s'endormit au sortir de table; et comme le prélat le fit réveiller pour le mener au sermon, il le pria de l'en dispenser, en disant « qu'il dormiroit bien sans cela. »

Un de ses neveux le vint voir, à la sortie du collége où il avoit été neuf ans. Il lui demanda s'il étoit bien savant, et, lui ouvrant un Ovide, il voulut lui en faire expliquer quelque chose. Le jeune homme se trouvant embarrassé, Malherbe lui dit: « Croyez-moi, mon neveu, « soyez brave; vous ne valez rien à autre chose. »

Sa causticité s'épanchoit principalement contre les mauvais poëtes ou les mauvais ouvrages. Le duc d'Angoulême, de qui dépendoit alors sa fortune, lui ayant demandé son sentiment sur quelques vers de sa façon, Malherbe lui répondit « qu'il falloit les supprimer, parce-

« qu'il ne convenoit pas à un prince de donner un ou-
« vrage, à moins qu'il ne fût parfait. »

Un homme de robe et de condition lui apporta de méchants vers qu'il avoit faits pour une femme: Malherbe, après les avoir lus, lui demanda « s'il avoit été « condamné à être pendu ou à faire ces vers-là. »

Un poëte de province l'avoit prié de lui corriger une ode au roi. Quand il revint, Malherbe lui dit qu'il n'y avoit que quatre mots à ajouter; et, sur les instances du poëte, il mit au-dessous du titre, Au roi: *pour sa chaise percée*. Ensuite, ayant bien plié le papier, il le rendit au poëte, qui, sans regarder ce qu'il avoit écrit, l'accabla de remerciements et de révérences.

Henri IV lui montroit un jour des vers qu'on lui avoit donnés, et qui commençoient ainsi:

Toujours l'heur et la gloire
Soient à votre côté;
De vos faits la mémoire
Dure à l'éternité.

Malherbe, sans en lire davantage, les retourna sur-le-champ de cette façon:

Que l'épée et la dague
Soient à votre côté.
Ne courez point la bague,
Si vous n'êtes botté.

Ensuite il se retira sans dire autre chose.

Il avoit été ami du poëte Regnier, et se brouilla avec lui de cette manière. Étant allés dîner ensemble chez l'abbé Desportes, oncle de Regnier, ils trouvèrent qu'on

avoit déja servi les potages. Desportes se leva de table, reçut très poliment Malherbe, et voulut d'abord lui donner un exemplaire de ses Psaumes qui étoient nouvellement imprimés. Comme il se mettoit en devoir de monter dans son cabinet pour l'aller chercher, Malherbe lui dit « qu'il les avoit déja vus, que cela ne méritoit pas « qu'il prît cette peine, et que son potage valoit mieux « que ses psaumes. » Cette brusquerie piqua tellement Desportes, qu'il ne lui dit pas un mot durant tout le dîner. Aussitôt qu'ils furent sortis de table, ils se séparèrent, et ne se virent plus depuis. C'est ce qui donna lieu à Regnier de faire contre Malherbe la satire qui commence par ce vers :

Rapin, le favori d'Apollon et des Muses.

Méziriac, accompagné de quelques amis, lui ayant apporté l'Arithmétique de Diophante, ancien mathématicien grec, qu'il venoit de publier avec un commentaire savant, comme on vantoit fort le mérite et l'utilité de cet ouvrage, Malherbe demanda froidement s'il feroit amender le pain.

Quelqu'un lui disant que M. Gaulmin, homme fort versé dans les langues orientales, entendoit la langue punique, et qu'il avoit traduit le *pater* en cette langue, il dit brusquement qu'il y mettroit, lui, le *credo*. A l'instant il prononça plusieurs mots barbares qu'il forgeoit à mesure, et il ajouta : « Je vous soutiens que voilà le *credo* « en langue punique. Qui pourra me prouver le con- « traire? »

Les écrivains contemporains de Malherbe, ou près de

son temps, qui ont parlé de ce poëte, sont peu d'accord sur son érudition.

Racan écrit qu'il n'estimoit point les Grecs, et qu'il étoit sur-tout ennemi du galimatias de Pindare; qu'à l'égard des poëtes latins, Stace avoit chez lui le premier rang, et qu'ensuite ceux qu'il aimoit le plus étoient Sénèque le tragique, Horace, Juvénal, Martial, Ovide. Godeau, dans son Discours sur les œuvres de Malherbe, prétend au contraire, qu'il aimoit et Grecs et Romains, mais sans en être idolâtre, et qu'il s'étoit enrichi de leurs dépouilles, mais de manière à se les rendre propres. D'autres l'ont justifié sur le goût de préférence que Racan lui attribue pour Stace et Sénèque. Ils soutiennent encore qu'Horace étoit son auteur favori, et qu'il l'appeloit ordinairement *son bréviaire*.

A ne consulter que les écrits de Malherbe, il ne paroît pas que les poëtes grecs lui fussent à beaucoup près aussi familiers que les poëtes latins, mais il connoissoit bien ceux-ci. M. de Saint-Marc, qui a rassemblé, dans la table raisonnée de son édition, la plus grande partie des imitations de Malherbe, prouve assez qu'il en étoit bien rempli; et, pour s'en convaincre d'ailleurs, il ne faut que lire avec un peu d'attention le poëte français.

Pour l'observer en passant, bien des gens peut-être ignorent que Malherbe est l'auteur de la belle devise faite pour Louis XIII, dont le corps est une massue entre les deux écussons de France et de Navarre, avec ce mot : *Erit hæc quoque cognita monstris.*

Il faisoit peu de cas des poëtes italiens, sans même en excepter Pétrarque, dont il disoit que *tous les sonnets*

*étoient à la grecque*, comme mademoiselle de Gournay l'avoit dit de quelques épigrammes fort insipides qu'elle avoit faites. Il ne devoit pas du moins leur pardonner son poëme des Larmes de saint Pierre, traduit d'un de leurs plus huppés pointilleurs ou *concettuosi* du seizième siècle.

Malherbe, après tout, ne se piquoit pas d'être savant : il se bornoit à bien posséder la langue françoise, à l'étudier continuellement, à l'épurer de plus en plus, et à débarrasser la poésie du jargon barbare que les poëtes venus depuis Marot, pour la rendre ou plus érudite ou plus pittoresque, y avoient ridiculement introduit.

Toute la cour, sous Henri IV, étoit devenue gasconne, ou parloit gascon : *peuple caméléon, peuple singe du maître!* Malherbe, qui travailloit, disoit-il, à dégasconner la cour, ne passoit rien, et reprenoit librement jusqu'aux princes mêmes, lorsqu'il en trouvoit l'occasion ; aussi l'appeloit-on *le tyran des mots et des syllabes*. Balzac, qui se reconnoît son disciple et l'appeloit son père, dit quelque part qu'il traitoit l'affaire des gérondifs et des participes comme il auroit fait celle de deux peuples voisins l'un de l'autre, et jaloux de leurs frontières. On raconte aussi qu'il avoit chez lui une vieille servante dont il consultoit quelquefois l'oreille.

Henri IV lui montrant un jour la première lettre que le dauphin, depuis Louis XIII, lui avoit écrite, Malherbe remarqua qu'il avoit signé *Loys*, au lieu de *Louis*. Il demanda au roi si M. le dauphin avoit nom *Loys*. Le roi, surpris de cette demande, en voulut savoir la cause, et Malherbe lui montra la signature du jeune prince. On envoya chercher sur-le-champ celui qui lui montroit à

écrire, pour lui enjoindre de lui faire mieux orthographier son nom. De là Malherbe disoit être cause que le roi successeur de Henri IV s'appeloit Louis.

Il se faisoit presque tous les jours au soir, dans sa chambre, des conférences sur la langue et sur la poésie françoises, où assistoient principalement Colomby, l'un de nos premiers académiciens, Racan, et Maynard.

Une preuve de l'étude assidue qu'il faisoit de l'une et de l'autre, c'est la façon dont il avoit lu Ronsard et Desportes. Il avoit effacé, ou, comme on dit, bâtonné plus de la moitié de son Ronsard, et à la marge il en marquoit les raisons. Un jour, trois de ses amis le feuilletant sur la table, un d'eux lui demanda s'il approuvoit ce qu'il n'avoit point barré : « Pas plus que le reste, » dit-il. On lui représenta sur-le-champ que si, après sa mort, on trouvoit ce livre, on croiroit que ce qu'il n'avoit pas effacé lui avoit sans doute paru bon. Il répondit : « Vous « avez raison, » et à l'instant il barra le reste. Il avoit accommodé à peu près de même un exemplaire de Desportes, qui existe à la bibliothèque du roi, dont M. de Saint-Marc a eu communication, et qui lui a bien servi à composer le Discours sur les obligations que la langue et la poésie françoises ont à Malherbe.

De tous nos anciens poëtes françois, il n'estimoit un peu, dit Racan, que le seul Bertaut. Il n'avoit donc jamais lu Marot, entre lequel et Malherbe même il y a beaucoup moins de distance, pour le naturel ou la netteté de la versification et du style, qu'il n'y en a de la plupart de ses contemporains à lui.

Malherbe eut plusieurs disciples. Les plus célèbres furent Colomby, qu'il ne trouvoit point propre à la poésie ;

Maynard, celui de tous et l'homme de France qui, à son avis, savoit le mieux faire des vers, mais qui manquoit de force; et Racan, à qui, selon notre poëte, il ne manquoit que de travailler un peu plus les siens. Pour lui, ce n'étoit qu'à force de travail qu'il parvenoit à terminer ses ouvrages. Il disoit « qu'après avoir fait un poëme de « cent vers, ou un discours de trois feuilles, il falloit se « reposer dix ans. » Balzac a écrit qu'il employa une demi-rame de papier à faire et refaire une seule stance. Il paroît enfin qu'il s'étoit fait une manière peu expéditive et très difficile. Cependant M. de Saint-Marc observe qu'il avoit fait beaucoup plus de vers qu'il ne nous en reste. Mais comme ceux de son meilleur temps nous sont apparemment restés, ils suffisent pour nous consoler de ceux que nous avons perdus.

Il récitoit un jour à Racan des vers qu'il avoit nouvellement faits, et lui en demandoit son avis. Racan s'en excusa, disant qu'il ne les avoit pas bien entendus, et qu'il en avoit mangé la moitié. Malherbe, qui ne pouvoit souffrir qu'on lui reprochât le défaut qu'il avoit de bégayer, et qui sans doute étoit colère, comme sont tous les bègues, lui dit vivement : « Morbleu ! si vous me fâ- « chez, je les mangerai tous. Ils sont à moi, puisque je « les ai faits ; j'en puis faire ce que je voudrai. » Au reste, il étoit comme tous les gens vifs : il s'opiniâtroit d'abord contre le sentiment de ses amis, et puis y revenoit de lui-même.

Les poëtes ont toujours été en possession d'être galants, sans galanterie, sans objet. L'histoire des amours poétiques des prédécesseurs de Malherbe, en ne remon-

tant que jusqu'à Marot, traitée, comme nous la concevons, par quelqu'un qui en auroit le loisir, pourroit devenir assez plaisante. Ce goût de galanterie que le bon abbé de Tiron (1) et tant d'autres, avant ou depuis, ont allié intrépidement avec l'habit ecclésiastique, subsistoit encore au temps de Malherbe. Ce fut pour se conformer à l'usage que Racan et lui choisirent chacun une dame de mérite et de qualité pour en faire le sujet de leurs vers. Le choix de Malherbe tomba sur madame de Rambouillet, Catherine de Vivonne, et c'est pour elle qu'ont été faits les vers adressés à Rhodante.

Mais si le plus ou le moins de goût qu'avoit Malherbe pour les femmes n'est pas une recherche fort intéressante, il est assez curieux de voir l'idée qu'il en donne lui-même dans une de ses lettres, avec cette franchise qui faisoit le fond de son caractère.

« Je ne saurois nier, écrit-il, que lorsque j'étois jeune « je n'aie eu les chaleurs de foie qu'ont les jeunes gens; « mais ce n'a jamais été jusqu'à pouvoir aimer une femme « qui ne me rendît la pareille. Quand quelqu'une m'avoit « donné dans la vue, je m'en allois à elle. Si elle m'atten- « doit, à la bonne heure. Si elle reculoit, je la suivois « cinq ou six pas et quelquefois dix ou douze, selon l'o- « pinion que j'avois de son mérite. Si elle continuoit de « fuir, quelque mérite qu'elle eût, je la laissois aller..... » On voit donc qu'il ne lui falloit que des beautés faciles. Il continue ainsi en vers :

Et maintenant encore, en cet âge penchant

(1) Desportes.

Où mon peu de lumière est si près du couchant,
Quand je verrois Hélène au monde revenue, etc. (1)

Quelle qu'ait été sa manière d'aimer, trop peu délicate si l'on veut, il connoissoit au moins le prix de l'amour payé par l'amour. Aussi disoit-il que, « de tout ce que « nous possédons, les femmes sont seules qui prennent « plaisir d'être possédées ; » réflexion assez fine. Lorsqu'il écrivoit à ses maîtresses, il finissoit toujours par leur *baiser les pieds.*

Quoique la poésie parût faire toute l'occupation de Malherbe, il ne la mettoit pas à un si haut prix que ses vers pourroient le faire penser. Il disoit d'abord que la poésie françoise n'étoit propre que pour des chansons et des vaudevilles ; mais il auroit certainement changé d'avis s'il eût pu voir l'usage qu'en ont fait Corneille, Racine, La Fontaine, Despréaux, Rousseau, et Voltaire.

Un poëte du temps, qui travailloit aussi pour la cour, appelé Bordier, se plaignoit à lui qu'il n'y avoit de récompense que pour ceux qui servoient le roi dans les armées et dans les affaires, et qu'on abandonnoit les gens de lettres. Malherbe lui répondit « que c'étoit fort « sagement fait ; qu'il y avoit de la sottise à faire un « métier de la poésie ; qu'on n'en devoit point espérer « d'autre récompense que son plaisir ; qu'enfin *un bon « poëte n'étoit pas plus utile à l'état qu'un bon joueur de « quilles.* »

Il eut pendant sa vie, comme tous les écrivains distingués, des envieux, des ennemis, des censeurs. Outre

(1) Voyez le reste du fragment pour la marquise de Rambouillet, page 213 des Poésies.

la satire que Regnier fit contre lui pour venger Desportes, un poëte appelé Berthelot parodia d'une façon très piquante sa chanson à double refrain : *Cela se peut facilement, cela ne se peut nullement.* Cette parodie satirique est rapportée dans le tome XV de la Bibliothèque françoise, page 189; et, pour ces sortes de censures, nous renvoyons tant à cet ouvrage qu'aux notes de M. de Saint-Marc sur les Mémoires de Racan.

Il écrivoit à un de ses amis : « Qui me voudra nuire, « qu'il se hâte; sinon il y a de l'apparence qu'il ne me « trouvera pas au logis. »

Malherbe fut tout-à-la-fois bon fils, bon père, bon mari, bon ami, bon maître.

Il avoit un valet à qui il donnoit dix sous par jour pour sa nourriture, ce qui étoit honnête dans ce temps-là, et vingt écus de gages par an. Quand ce valet lui avoit manqué, il lui faisoit ce petit sermon : « Mon ami, « lorsqu'on offense son maître, on offense Dieu ; et quand « on offense Dieu, il faut, pour expier son péché, jeûner « et donner l'aumône. C'est pourquoi je retiendrai cinq « sous de votre dépense, et je les donnerai aux pauvres à « votre intention. » On ne peut plus dévotement, mais plus efficacement peut-être, punir ou corriger un domestique.

Ce goût de Malherbe pour l'aumône ne regardoit que son valet; car d'ordinaire il n'étoit pas aisément la dupe des pauvres.

Passant un jour dans les rues de Caen avec un de ses amis, un pauvre presque tout nu vint leur demander l'aumône : « Voyez-vous bien ce coquin-là, dit Malherbe? Il « est velu depuis la plante des pieds jusqu'au sommet

« de la tête : *ergò aut robustus, aut dives, aut lascivus.* « S'il est fort, qu'il travaille; s'il est riche, il n'a besoin de « rien ; s'il est paillard, je ne dois pas payer ses plaisirs. »

Quand les pauvres lui promettoient de prier Dieu pour lui, il leur répondoit en plaisantant « qu'il ne croyoit « pas qu'ils eussent grand crédit au ciel, vu le mauvais « état où il les laissoit en ce monde, et qu'il eût mieux « aimé que M. de Luynes, ou quelque autre favori, lui « fit la même promesse. »

Parmi les personnages que Malherbe a loués, et loués outre mesure, il en est, et cela est pénible à observer pour l'honneur des arts, il en est qui ne méritoient guère de pareils hommages, et qui n'ont pas été aussi bien traités par l'histoire : mais à combien d'autres poëtes ne pourroit-on pas faire le même reproche! Malherbe ne manquoit pourtant pas de philosophie, comme quelques traits l'annoncent.

Pendant la prison du prince de Condé à Vincennes, la princesse sa femme, Charlotte de Montmorency, dont Henri IV fut si amoureux, y étant accouchée de deux enfants morts, un conseiller du parlement de Provence regrettoit pathétiquement la perte que l'état venoit de faire de deux princes du sang : « Eh! monsieur, lui dit « Malherbe, vous ne manquerez jamais de maîtres. »

Sa noblesse étoit de très bon aloi, et datoit de beaucoup plus loin que celle de Montaigne. Cependant, plus philosophe que lui en ce point, il disoit souvent à Racan « que c'étoit une folie de vanter sa noblesse; que « plus elle étoit ancienne, plus elle étoit douteuse; qu'il « ne falloit qu'une Julie pour pervertir le sang des Cé- « sars, etc., etc. »

Quand on lui parloit des affaires d'état, il avoit cou-

tume de répondre « qu'il ne falloit point se mêler de la « conduite d'un vaisseau où l'on n'étoit que simple passa- « ger. » Mais ce qui étoit sage et raisonnable du temps de Malherbe demanderoit aujourd'hui, c'est-à-dire deux siècles après lui, quelque restriction. Sans doute le vaisseau courroit grand risque de faire naufrage, si tous les passagers vouloient mettre la main au gouvernail et se mêler de la manœuvre; mais il ne doit pas leur être défendu de s'enquérir de la capacité, de la conduite et des vues de ceux à qui ils confient leur vie et leur fortune, ni même de leur donner de temps à autre quelques avis.

Il étoit assez vain dans ses vers, à l'exemple de tous les poëtes, qui le sont volontiers plus ou moins, mais hors de là fort détaché de la gloriole poétique, comme on l'a déja vu par sa réponse à Bordier. « Si nos vers vi- « vent après nous, disoit-il encore à Racan, toute la « gloire que nous pouvons en espérer est qu'on dira que « nous avons été deux excellents arrangeurs de syllabes, « *que nous avons eu une grande puissance sur les paroles*, « *pour les placer si à propos chacune à leur rang*, et que « nous avons été tous deux bien fous de passer la meil- « leure partie de notre âge dans un exercice si peu utile « au public et à nous-mêmes, au lieu de l'employer à « nous donner du bon temps, ou à penser à l'établisse- « ment de notre fortune. » C'est ainsi qu'il philosophoit avec le meilleur de ses amis.

Racan, qui dans sa plus tendre jeunesse s'étoit attaché à Malherbe, le respectoit comme son père, et Malherbe, de son côté, le regardoit comme son fils. Le jeune poëte, à son retour de Calais, où il alla porter les armes en sortant de page, voulut consulter son maître sur le parti

qu'il avoit à prendre, et lui exposa quatre ou cinq genres de vie différents, parmi lesquels il s'agissoit de choisir. Le premier et le plus honorable étoit de suivre la profession des armes ; mais comme il n'y avoit alors de guerre qu'en Suède et en Hongrie, il n'étoit pas en état de l'aller chercher si loin, à moins de vendre tout son bien pour s'équiper et pour fournir aux frais du voyage. Le second étoit de se fixer à Paris pour arranger ses affaires, qui étoient fort embrouillées, et ce parti lui plaisoit le moins. Le troisième étoit de se marier, dans l'espérance de trouver un bon parti, en raison de la succession de madame de Bellegarde, qui ne pouvoit lui manquer; mais il observoit que cette succession seroit peut-être longue à venir, et que, dans l'attente, épousant une femme à laquelle il auroit des obligations, il seroit contraint d'en souffrir si elle étoit de mauvaise humeur. Enfin il proposoit de se retirer à la campagne; mais cette retraite ne lui sembloit pas convenir à un homme de son âge et de sa condition.

Malherbe, au lieu de répondre directement sur chacune de ces propositions, lui conta l'ingénieux apologue qui a pour titre, *Le Muenier, son Fils, et l'Ane*, tel à peu près que La Fontaine l'a écrit en vers. Il conclut ensuite que Racan n'avoit d'autre parti à prendre que celui que prit à la fin le meunier. « Faites de même, lui dit-il; car, « quoi que vous puissiez faire, vous ne serez jamais gé- « néralement approuvé de tout le monde, et l'on trou- « vera toujours à redire à votre conduite, »

Cet apologue n'étoit pas de l'invention de Malherbe; il vient originairement d'Allemagne, ainsi qu'on l'apprend du Pogge, qui l'a inséré dans ses Facéties long-

temps avant que Camérarius le fit imprimer dans ses ouvrages sous ce simple titre, *Asinus vulgi*. C'est donc vraisemblablement ou du Pogge, ou de Camérarius, que Malherbe avoit emprunté cette jolie fable, plus ancienne qu'eux, et peut-être même inventée par le peintre allemand qui en avoit fait le sujet du tableau dont parle le Pogge. Quel que soit l'auteur de cette fable, qui ne vient ni des Grecs ni des Latins, on peut voir dans le Journal étranger, du mois d'avril 1756, la manière dont l'a traitée Camérarius, comparée à celle de La Fontaine.

Un écrivain espagnol, qu'on lit sûrement beaucoup moins que le Pogge et Camérarius, a rendu cette même fable en vingt-huit mots, et ce petit morceau nous paroît un chef-d'œuvre de laconisme : *Erant senex, puer, et equus. Si neuter equitat, rident homines : si uterque, occlamant : si puer solus, patris imprudentiam ; si senex solus, patris inclementiam, accusant : et incriminantur, quidquid fieret.* Caramuel.

Segrais avoit tant d'estime et de vénération pour Malherbe, qu'il lui fit élever une statue de pierre plus grande que nature, qu'il fit placer dans une niche, sur la façade de sa maison, avec ces quatre vers :

Malherbe, de la France éternel ornement,
Pour rendre hommage à ta mémoire,
Segrais, enchanté de ta gloire,
T'a consacré ce monument.

# POÉSIES
# DE MALHERBE.

## LIVRE PREMIER,

CONTENANT LES PIÈCES COMPOSÉES AVANT 1605.

---

### ÉPIGRAMME

Sur le portrait d'Étienne Pasquier, avocat au parlement de Paris, que l'on avoit peint sans mains. 1585.

Il ne faut qu'avec le visage
L'on tire tes mains au pinceau :
Tu les montres dans ton ouvrage,
Et les caches dans le tableau.

### STANCES

1586.

Si des maux renaissants avec ma patience
N'ont pouvoir d'arrêter un esprit si hautain,
Le temps est médecin d'heureuse expérience;
Son reméde est tardif, mais il est bien certain.

Le temps à mes douleurs promet une allégeance,
Et de voir vos beautés se passer quelque jour;
Lors je serai vengé, si j'ai de la vengeance
Pour un si beau sujet pour qui j'ai tant d'amour.

Vous aurez un mari sans être guère aimée,
Ayant de ses desirs amorti le flambeau;
Et de cette prison de cent chaînes formée
Vous n'en sortirez point que par l'huis du tombeau.

Tant de perfections qui vous rendent superbe,
Les restes d'un mari, sentiront le reclus;
Et vos jeunes beautés flétriront comme l'herbe
Que l'on a trop foulée et qui ne fleurit plus.

Vous aurez des enfants, des douleurs incroyables,
Qui seront près de vous et crieront à l'entour;
Lors fuiront de vos yeux les soleils agréables,
Y laissant pour jamais des étoiles autour.

Si je passe en ce temps dedans votre province,
Vous voyant sans beautés, et moi rempli d'honneur,
Car peut-être qu'alors les bienfaits d'un grand prince
Marieront ma fortune avecque le bonheur;

Ayant un souvenir de ma peine fidèle,
Mais n'ayant point à l'heure autant que j'ai d'ennuis,
Je dirai : Autrefois cette femme fut belle,
Et je fus autrefois plus sot que je ne suis.

# LES LARMES DE SAINT PIERRE,

IMITÉES DU TANSILLE,

## AU ROI HENRI III.

1587.

Ce n'est pas en mes vers qu'une amante abusée
Des appas enchanteurs d'un parjure Thésée,
Après l'honneur ravi de sa pudicité,
Laissée ingratement en un bord solitaire,
Fait, de tous les assauts que la rage peut faire,
Une fidèle preuve à l'infidélité.

Les ondes que j'épans d'une éternelle veine
Dans un courage saint ont leur sainte fontaine,
Où l'amour de la terre et le soin de la chair
Aux fragiles pensers ayant ouvert la porte,
Une plus belle amour se rendit la plus forte,
Et le fit repentir aussitôt que pécher.

Henri, de qui les yeux et l'image sacrée
Font un visage d'or à cette âge ferrée,
Ne refuse à mes vœux un favorable appui;
Et si pour ton autel ce n'est chose assez grande,
Pense qu'il est si grand qu'il n'auroit point d'offrande
S'il n'en recevoit point que d'égales à lui.

La foi qui fut au cœur d'où sortirent ces larmes
Est le premier essai de tes premières armes,
Pour qui tant d'ennemis à tes pieds abattus,
Pâles ombres d'enfer, poussière de la terre,
Ont connu ta fortune, et que l'art de la guerre
A moins d'enseignements que tu n'as de vertus.

De son nom de rocher, comme d'un bon augure,
Un éternel état l'Eglise se figure;
Et croit, par le destin de tes justes combats,
Que, ta main relevant son épaule courbée,
Un jour qui n'est pas loin elle verra tombée
La troupe qui l'assaut et la veut mettre bas.

Mais le coq a chanté pendant que je m'arrête
A l'ombre des lauriers qui t'embrassent la tête,
Et la source déja commençant à s'ouvrir
A lâché les ruisseaux qui font bruire leur trace,
Entre tant de malheurs estimant une grace,
Qu'un monarque si grand les regarde courir.

Ce miracle d'amour, ce courage invincible,
Qui n'espéroit jamais une chose possible
Que rien finît sa foi que le même trépas,
De vaillant fait couard, de fidèle fait traître,
Aux portes de la peur abandonne son maître,
Et jure impudemment qu'il ne le connoît pas.

A peine la parole avoit quitté sa bouche,
Quu'n regret aussi prompt en son ame le touche;

Et mesurant sa faute à la peine d'autrui,
Voulant faire beaucoup, il ne peut davantage
Que soupirer tout bas, et se mettre au visage
Sur le feu de sa honte une cendre d'ennui.

Les arcs qui de plus près sa poitrine joignirent,
Les traits qui plus avant dans le sein l'atteignirent,
Ce fut quand du Sauveur il se vit regardé;
Les yeux furent les arcs, les œillades les flèches
Qui percèrent son ame, et remplirent de brèches
Le rempart qu'il avoit si lâchement gardé.

Cet assaut, comparable à l'éclat d'une foudre,
Pousse et jette d'un coup ses défenses en poudre;
Ne laissant rien chez lui que le même penser
D'un homme qui, tout nu de glaive et de courage,
Voit de ses ennemis la menace et la rage,
Qui le fer en la main le viennent offenser.

Ces beaux yeux souverains, qui traversent la terre
Mieux que les yeux mortels ne traversent le verre,
Et qui n'ont rien de clos à leur juste courroux,
Entrent victorieux en son ame étonnée,
Comme dans une place au pillage donnée,
Et lui font recevoir plus de morts que de coups.

La mer a dans son sein moins de vagues courantes,
Qu'il n'a dans le cerveau de formes différentes,
Et n'a rien toutefois qui le mette en repos;
Car aux flots de la peur sa navire qui tremble

Ne trouve point de port, et toujours il lui semble
Que des yeux de son maître il entend ce propos :

Eh bien! où maintenant est ce brave langage,
Cette roche de foi, cet acier de courage?
Qu'est le feu de ton zèle au besoin devenu?
Où sont tant de serments qui juroient une fable?
Comme tu fus menteur, suis-je pas véritable?
Et que t'ai-je promis qui ne soit avenu?

Toutes les cruautés de ces mains qui m'attachent,
Le mépris effronté que ces bouches me crachent,
Les preuves que je fais de leur impiété,
Pleines également de fureur et d'ordure,
Ne me sont une pointe aux entrailles si dure
Comme le souvenir de ta déloyauté.

Je sais bien qu'au danger les autres de ma suite
Ont eu peur de la mort et se sont mis en fuite;
Mais toi, que plus de tous j'aimai parfaitement,
Pour rendre en me niant ton offense plus grande,
Tu suis mes ennemis, t'assembles à leur bande,
Et des maux qu'ils me font prends ton ébattement.

Le nombre est infini des paroles empreintes
Que regarde l'apôtre en ces lumières saintes;
Et celui seulement que sous une beauté
Les feux d'un œil humain ont rendu tributaire
Jugera sans mentir quel effet a pu faire
Des rayons immortels l'immortelle clarté.

Il est bien assuré que l'angoisse qu'il porte
Ne s'emprisonne pas sous les clefs d'une porte,
Et que de tous côtés elle suivra ses pas;
Mais pour ce qu'il la voit dans les yeux de son maître,
Il se veut absenter, espérant que peut-être
Il la sentira moins en ne la voyant pas.

La place lui déplaît où la troupe maudite
Son Seigneur attaché par outrages dépite;
Et craint tant de tomber en un autre forfait,
Qu'il estime déja ses oreilles coupables
D'entendre ce qui sort de leurs bouches damnables,
Et ses yeux d'assister aux tourments qu'on lui fait.

Il part; et la douleur qui d'un morne silence
Entre les ennemis couvroit sa violence,
Comme il se voit dehors, a si peu de compas,
Qu'il demande tout haut que le sort favorable
Lui fasse rencontrer un ami secourable
Qui, touché de pitié, lui donne le trépas.

En ce piteux état il n'a rien de fidèle
Que sa main qui le guide où l'orage l'appelle;
Ses pieds, comme ses yeux, ont perdu leur vigueur;
Il a de tout conseil son ame dépourvue,
Et dit, en soupirant, que la nuit de sa vue
Ne l'empêche pas tant que la nuit de son cœur.

Sa vie, auparavant si chèrement gardée,
Lui semble trop long-temps ici-bas retardée;

C'est elle qui le fâche, et le fait consumer;
Il la nomme parjure, il la nomme cruelle,
Et toujours se plaignant que sa faute vient d'elle,
Il n'en veut faire compte, et ne la peut aimer.

Va, laisse moi, dit-il, va, déloyale vie;
Si de te retenir autrefois j'eus l'envie,
Et si j'ai desiré que tu fusses chez moi,
Puisque tu m'as été si mauvaise compagne,
Ton infidèle foi maintenant je dédagne;
Quitte-moi, je te quitte et ne veux plus de toi.

Sont-ce tes beaux desseins, mensongère et méchante,
Qu'une seconde fois ta malice m'enchante,
Et que, pour retarder une heure seulement
La nuit déja prochaine à ta courte journée,
Je demeure en danger que l'ame, qui est née
Pour ne mourir jamais, meure éternellement?

Non, ne m'abuse plus d'une lâche pensée;
Le coup encore frais de ma chute passée
Me doit avoir appris à me tenir debout,
Et savoir discerner de la trève la guerre,
Des richesses du ciel les fanges de la terre,
Et d'un bien qui s'envole un qui n'a point de bout.

Si quelqu'un d'aventure en délices abonde,
Il se perd aussitôt, et déloge du monde;
Qui te porte amitié, c'est à lui que tu nuis;
Ceux qui te veulent mal sont ceux que tu conserves;

Tu vas à qui te fuit, et toujours le réserves
A souffrir, en vivant, davantage d'ennuis.

On voit par ta rigueur tant de blondes jeunesses,
Tant de riches grandeurs, tant d'heureuses vieillesses,
En fuyant le trépas, au trépas arriver;
Et celui qui chétif aux misères succombe,
Sans vouloir autre bien que celui de la tombe,
N'ayant qu'un jour à vivre, il ne peut l'achever!

Que d'hommes fortunés en leur âge première,
Trompés de l'inconstance à nos ans coutumière,
Du depuis se sont vus en étrange langueur,
Qui fussent morts contents, si le ciel amiable,
Ne les abusant pas en ton sein variable,
Au temps de leur repos eût coupé ta longueur!

Quiconque du plaisir a son ame assouvie,
Plein d'honneur et de bien, non sujet à l'envie,
Sans jamais en son aise un malaise éprouver,
S'il demande à ses jours davantage de terme,
Que fait-il, ignorant, qu'attendre de pied ferme
De voir à son beau temps un orage arriver?

Et moi, si de mes jours l'importune durée
Ne m'eût en vieillissant la cervelle empirée,
Ne devois-je être sage, et me ressouvenir
D'avoir vu la lumière aux aveugles rendue,
Rebailler aux muets la parole perdue,
Et faire dans les corps les ames revenir?

De ces faits non communs la merveille profonde,
Qui par la main d'un seul étonnoit tout le monde,
Et tant d'autres encor, me devoient avertir
Que, si pour leur auteur j'endurois de l'outrage,
Le même qui les fit, en faisant davantage,
Quand on m'offenseroit me pourroit garantir.

Mais, troublé par les ans, j'ai souffert que la crainte,
Loin encore du mal, ait découvert ma feinte;
Et sortant promptement de mon sens et de moi,
Ne me suis aperçu qu'un destin favorable
M'offroit en ce danger un sujet honorable
D'acquérir par ma perte un triomphe à ma foi.

Que je porte d'envie à la troupe innocente
De ceux qui, massacrés d'une main violente,
Virent dès le matin leur beau jour accourci!
Le fer qui les tua leur donna cette grace,
Que, si de faire bien ils n'eurent pas l'espace,
Ils n'eurent pas le temps de faire mal aussi.

De ces jeunes guerriers la flotte vagabonde
Alloit courre fortune aux orages du monde,
Et déja pour voguer abandonnoit le bord,
Quand l'aguet d'un pirate arrêta leur voyage;
Mais leur sort fut si bon, que d'un même naufrage
Ils se virent sous l'onde et se virent au port.

Ce furent de beaux lis qui, mieux que la nature,
Mêlant à leur blancheur l'incarnate peinture

Que tira de leur sein le couteau criminel,
Devant que d'un hiver la tempête et l'orage
A leur teint délicat pussent faire dommage,
S'en allèrent fleurir au printemps éternel.

Ces enfants bienheureux, créatures parfaites
Sans l'imperfection de leurs bouches muettes,
Ayant Dieu dans le cœur, ne le purent louer;
Mais leur sang leur en fut un témoin véritable :
Et moi, pouvant parler, j'ai parlé, misérable,
Pour lui faire vergogne et le désavouer!

Le peu qu'ils ont vécu leur fut grand avantage,
Et le trop que je vis ne me fait que dommage,
Cruelle occasion du souci qui me nuit!
Quand j'avois de ma foi l'innocence première,
Si la nuit de la mort m'eût privé de lumière,
Je n'aurois pas la peur d'une immortelle nuit.

Ce fut en ce troupeau que, venant à la guerre
Pour combattre l'enfér et défendre la terre,
Le Sauveur inconnu sa grandeur abaissa;
Par eux il commença la première mêlée,
Et furent eux aussi que la rage aveuglée
Du contraire parti les premiers offensa.

Qui voudra se vanter, avec eux se compare,
D'avoir reçu la mort par un glaive barbare,
Et d'être allé soi-même au martyre s'offrir;
L'honneur leur appartient d'avoir ouvert la porte

A quiconque osera, d'une ame belle et forte,
Pour vivre dans le ciel, en la terre mourir.

O desirable fin de leurs peines passées!
Leurs pieds, qui n'ont jamais les ordures pressées,
Un superbe plancher des étoiles se font;
Leur salaire payé les services précède;
Premier que d'avoir mal ils trouvent le reméde,
Et devant le combat ont les palmes au front.

Que d'applaudissements, de rumeur, et de presse,
Que de feux, que de jeux, que de traits de caresse,
Quand là-haut en ce point on les vit arriver!
Et quel plaisir encore à leur courage tendre,
Voyant Dieu devant eux en ses bras les attendre,
Et pour leur faire honneur les anges se lever!

Et vous, femmes, trois fois, quatre fois bienheureuses,
De ces jeunes Amours les mères amoureuses,
Que faites-vous pour eux si vous les regrettez?
Vous fâchez leur repos, et vous rendez coupables,
Ou de n'estimer pas leurs trépas honorables,
Ou de porter envie à leurs félicités.

Le soir fut avancé de leurs belles journées;
Mais qu'eussent-ils gagné par un siècle d'années?
Ou que leur avint-il en ce vite départ,
Que laisser promptement une basse demeure,
Qui n'a rien que du mal, pour avoir de bonne heure
Aux plaisirs éternels une éternelle part?

Si vos yeux, pénétrant jusqu'aux choses futures,
Vous pouvoient enseigner leurs belles aventures,
Vous auriez tant de bien en si peu de malheurs,
Que vous ne voudriez pas pour l'empire du monde
N'avoir eu dans le sein la racine féconde
D'où naquit entre nous ce miracle de fleurs.

Mais moi, puisque les lois me défendent l'outrage
Qu'entre tant de langueurs me commande la rage,
Et qu'il ne faut soi-même éteindre son flambeau,
Que m'est-il demeuré pour conseil et pour armes,
Que d'écouler ma vie en un fleuve de larmes,
Et, la chassant de moi, l'envoyer au tombeau?

Je sais bien que ma langue ayant commis l'offense,
Mon cœur incontinent en a fait pénitence.
Mais quoi! si peu de cas ne me rend satisfait.
Mon regret est si grand, et ma faute si grande,
Qu'une mer éternelle à mes yeux je demande,
Pour pleurer à jamais le péché que j'ai fait.

Pendant que le chétif en ce point se lamente,
S'arrache les cheveux, se bat et se tourmente,
En tant d'extrémités cruellement réduit,
Il chemine toujours; mais rêvant à sa peine,
Sans donner à ses pas une règle certaine,
Il erre vagabond où le pied le conduit.

A la fin égaré (car la nuit, qui le trouble,
Par les eaux de ses pleurs son ombrage redouble),

Soit un cas d'aventure, ou que Dieu l'ait permis,
Il arrive au jardin où la bouche du traître,
Profanant d'un baiser la bouche de son maître,
Pour en priver les bons, aux méchants l'a remis.

Comme un homme dolent, que le glaive contraire
A privé de son fils et du titre de père,
Plaignant deçà delà son malheur avenu,
S'il arrive en la place où s'est fait le dommage,
L'ennui renouvelé plus rudement l'outrage,
En voyant le sujet à ses yeux revenu :

Le vieillard, qui n'attend qu'une telle rencontre,
Sitôt qu'au dépourvu sa fortune lui montre
Le lieu qui fut témoin d'un si lâche méfait,
De nouvelle fureur se déchire et s'entame,
Et de tous les pensers qui travaillent son ame
L'extrême cruauté plus cruelle se fait.

Toutefois il n'a rien qu'une tristesse peinte;
Ses ennuis sont des jeux, son angoisse une feinte,
Son malheur un bonheur, et ses larmes un ris,
Au prix de ce qu'il sent quand sa vue abaissée
Remarque les endroits où la terre pressée
A des pieds du Sauveur les vestiges écrits.

C'est alors que ses cris en tonnerres éclatent,
Ses soupirs se font vents qui les chênes combattent;
Et ses pleurs, qui tantôt descendoient mollement,
Ressemblent un torrent qui, des hautes montagnes,

Ravageant et noyant les voisines campagnes,
Veut que tout l'univers ne soit qu'un élément.

Il y fiche ses yeux, il les baigne, il les baise,
Il se couche dessus, il seroit à son aise
S'il pouvoit avec eux à jamais s'attacher.
Il demeure muet du respect qu'il leur porte:
Mais enfin la douleur, se rendant la plus forte,
Lui fait encore un coup une plainte arracher.

Pas adorés de moi, quand par accoutumance
Je n'aurois comme j'ai de vous la connoissance,
Tant de perfections vous découvrent assez:
Vous avez une odeur des parfums d'Assyrie;
Les autres ne l'ont pas; et la terre flétrie
Est belle seulement où vous êtes passés.

Beaux pas de ces seuls pieds que les astres connoissent,
Comme ores à mes yeux vos marques apparoissent!
Telle autrefois de vous la merveille me prit,
Quand, déja demi-clos sous la vague profonde,
Vous ayant appelés, vous affermîtes l'onde,
Et, m'assurant les pieds, m'étonnâtes l'esprit.

Mais, ô de tant de biens indigne récompense!
O dessus les sablons inutile semence!
Une peur, ô Seigneur, m'a séparé de toi;
Et, d'une ame semblable à la mienne parjure,
Tous ceux qui furent tiens, s'ils ne t'ont fait injure,
Ont laissé ta présence et t'ont manqué de foi.

De douze, deux fois cinq, étonnés de courage,
Par une lâche fuite évitèrent l'orage,
Et tournèrent le dos quand tu fus assailli;
L'autre, qui fut gagné d'une sale avarice,
Fit un prix de ta vie à l'injuste supplice;
Et l'autre, en te niant, plus que tous a failli.

C'est chose à mon esprit impossible à comprendre,
Et nul autre que toi ne me la peut apprendre,
Comme a pu ta bonté nos outrages souffrir.
Et qu'attend plus de nous ta longue patience,
Sinon qu'à l'homme ingrat la seule conscience
Doit être le couteau qui le fasse mourir?

Toutefois tu sais tout, tu connois qui nous sommes,
Tu vois quelle inconstance accompagne les hommes,
Faciles à fléchir quand il faut endurer.
Si j'ai fait comme un homme en faisant une offense,
Tu feras comme Dieu d'en laisser la vengeance,
Et m'ôter un sujet de me désespérer.

Au moins si les regrets de ma faute avenue
M'ont de ton amitié quelque part retenue,
Pendant que je me trouve au milieu de tes pas,
Desireux de l'honneur d'une si belle tombe,
Afin qu'en autre part ma dépouille ne tombe,
Puisque ma fin est près, ne la recule pas.

En ces propos mourants ses complaintes se meurent;
Mais vivantes sans fin ses angoisses demeurent,

Pour le faire en langueur à jamais consumer.
Tandis la nuit s'en va, ses lumières s'éteignent,
Et déja devant lui les campagnes se peignent
Du safran que le jour apporte de la mer.

L'aurore d'une main, en sortant de ses portes,
Tient un vase de fleurs languissantes et mortes;
Elle verse de l'autre une cruche de pleurs;
Et, d'un voile tissu de vapeur et d'orage
Couvrant ses cheveux d'or, découvre en son visage
Tout ce qu'une ame sent de cruelles douleurs.

Le soleil, qui dédaigne une telle carrière,
Puisqu'il faut qu'il déloge, éloigne sa barrière;
Mais, comme un criminel qui chemine au trépas,
Montrant que dans le cœur ce voyage le fâche,
Il marche lentement, et desire qu'on sache
Que, si ce n'étoit force, il ne le feroit pas.

Ses yeux par un dépit en ce monde regardent;
Ses chevaux tantôt vont, et tantôt se retardent,
Eux-mêmes ignorants de la course qu'ils font:
Sa lumière pâlit, sa couronne se cache;
Aussi n'en veut-il pas cependant qu'on attache
A celui qui l'a fait des épines au front.

Au point accoutumé, les oiseaux qui sommeillent,
Apprêtés à chanter, dans les bois se réveillent;
Mais, voyant ce matin des autres différent,
Remplis d'étonnement ils ne daignent paroître,

Et font à qui les voit ouvertement connoître
De leur peine secrète un regret apparent.

Le jour est déja grand, et la honte plus claire
De l'apôtre ennuyé l'avertit de se taire ;
Sa parole se lasse, et le quitte au besoin :
Il voit de tous côtés qu'il n'est vu de personne ;
Toutefois le remords que son ame lui donne
Témoigne assez le mal qui n'a point de témoin.

Aussi l'homme qui porte une ame belle et haute,
Quand seul en une part il a fait une faute,
S'il n'a de jugement son esprit dépourvu,
Il rougit de lui-même, et, combien qu'il ne sente
Rien que le ciel présent et la terre présente,
Pense qu'en se voyant tout le monde l'a vu.

## STANCES

Pour M. le duc de Montpensier, qui demandoit en mariage madame Catherine, princesse de Navarre, sœur de Henri IV.

1591 ou 1592.

Beau ciel, par qui mes jours sont troubles ou sont calmes,
Seule terre où je prends mes cyprès et mes palmes,
Catherine, dont l'œil ne luit que pour les dieux,
Punissez vos beautés plutôt que mon courage,

Si, trop haut s'élevant, il adore un visage
Adorable par force à quiconque a des yeux.

Je ne suis pas ensemble aveugle et téméraire;
Je connois bien l'erreur que l'amour m'a fait faire,
Cela seul ici-bas surpassoit mon effort;
Mais mon ame qu'à vous ne peut être asservie,
Les Destins n'ayant point établi pour ma vie
Hors de cet océan de naufrage et de port.

Beauté par qui les dieux, las de notre dommage,
Ont voulu réparer les défauts de notre âge,
Je mourrai dans vos feux, éteignez-les ou non.
Comme le fils d'Alcméne, en me brûlant moi-même,
Il suffit qu'en mourant dans cette flamme extrême,
Une gloire éternelle accompagne mon nom.

On ne doit point, sans sceptre, aspirer où j'aspire;
C'est pourquoi, sans quitter les lois de votre empire,
Je veux de mon esprit tout espoir rejeter.
Qui cesse d'espérer, il cesse aussi de craindre;
Et, sans atteindre au but où l'on ne peut atteindre,
Ce m'est assez d'honneur que j'y voulois monter.

Je maudis le bonheur où le ciel m'a fait naître,
Qui m'a fait desirer ce qu'il m'a fait connoître:
Il faut ou vous aimer, ou ne vous faut point voir.
L'astre qui luit aux grands en vain à ma naissance
Épandit dessus moi tant d'heur et de puissance,
Si pour ce que je veux j'ai trop peu de pouvoir.

Mais il le faut vouloir, et vaut mieux se résoudre,
En aspirant au ciel, être frappé de foudre,
Qu'aux desseins de la terre assuré se ranger.
J'ai moins de repentir, plus je pense à ma faute;
Et la beauté des fruits d'une palme si haute
Me fait par le desir oublier le danger.

# ODE

## AU ROI HENRI LE GRAND,

Sur la réduction de Marseille à l'obéissance de ce roi, sous les ordres du duc de Guise, gouverneur de Provence.

1596.

Enfin, après tant d'années,
Voici l'heureuse saison
Où nos misères bornées
Vont avoir leur guérison.
Les dieux, longs à se résoudre,
Ont fait un coup de leur foudre,
Qui montre aux ambitieux
Que les fureurs de la terre
Ne sont que paille et que verre
A la colère des cieux.

Peuples, à qui la tempête
A fait faire tant de vœux,

Quelles fleurs à cette fête
Couronneront vos cheveux?
Quelle victime assez grande
Donnerez-vous pour offrande?
Et quel Indique séjour
Une perle fera naître
D'assez de lustre pour être
La marque d'un si beau jour?

Cet effroyable colosse,
Cazaux, l'appui des mutins,
A mis le pied dans la fosse
Que lui cavoient les destins.
Il est bas, le parricide:
Un Alcide, fils d'Alcide,
A qui la France a prêté
Son invincible génie,
A coupé sa tyrannie
D'un glaive de liberté.

Les aventures du monde
Vont d'un ordre mutuel,
Comme on voit au bord de l'onde
Un reflux perpétuel.
L'aise et l'ennui de la vie
Ont leur course entre-suivie
Aussi naturellement
Que le chaud et la froidure;
Et rien, afin que tout dure,
Ne dure éternellement.

Cinq ans Marseille, volée
A son juste possesseur,
Avoit langui désolée
Aux mains de cet oppresseur.
Enfin le temps l'a remise
En sa première franchise;
Et les maux qu'elle enduroit
Ont eu ce bien pour échange,
Qu'elle a vu parmi la fange
Fouler ce qu'elle adoroit.

Déja tout le peuple more
A ce miracle entendu;
A l'un et l'autre Bosphore
Le bruit en est répandu:
Toutes les plaines le savent
Que l'Inde et l'Euphrate lavent;
Et déja, pâle d'effroi
Memphis se pense captive,
Voyant si près de sa rive
Un neveu de Godefroi.

# FRAGMENTS D'UNE ODE

## AU ROI HENRI LE GRAND,

SUR LE MÊME SUJET QUE LA PRÉCÉDENTE.

1596.

Soit que, de tes lauriers la grandeur poursuivant,
D'un cœur où l'ire juste et la grandeur commande,
Tu passes comme un foudre en la terre flamande,
D'Espagnols abattus la campagne pavant;
Soit qu'en [illegible] lernière tête
L'hydre civile t'arrête;
Roi, que je verrai jouir
De l'empire de la terre,
Laisse le soin de la guerre,
Et pense à te réjouir.

Nombre tous les succès où ta fatale main,
Sous l'appui du bon droit aux batailles conduite,
De tes peuples mutins la malice a détruite,
Par un heur éloigné de tout penser humain:
Jamais tu n'as vu journée
De si douce destinée;
Non celle où tu rencontras
Sur la Dordogne en désordre

L'orgueil à qui tu fis mordre
La poussière de Coutras.

Cazaux, ce grand Titan qui se moquoit des cieux,
A vu par le trépas son audace arrêtée;
Et sa rage infidèle, aux étoiles montée,
Du plaisir de sa chute a fait rire nos yeux.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Ce dos chargé de pourpre et rayé de clinquants
A dépouillé sa gloire au milieu de la fange,
Les dieux, qu'il ignoroit, ayant fait cet échange
Pour venger en un jour les crimes de cinq ans.

La mer, en cette furie,
A peine a sauvé Dorie;
Et le funeste remords
Que fait la peur des supplices
A laissé tous ses complices
Plus morts que s'ils étoient morts.

## STANCES.

1596.

Enfin cette beauté m'a la place rendue
Qu'elle avoit contre moi si long-temps défendue:
Mes vainqueurs sont vaincus; ceux qui m'ont fait la loi
La reçoivent de moi.

J'honore tant la palme acquise en cette guerre,
Que si, victorieux des deux bouts de la terre,
J'avois mille lauriers de ma gloire témoins,
Je les priserois moins.

Au repos où je suis tout ce qui me travaille,
C'est le doute que j'ai qu'un malheur ne m'assaille,
Qui me sépare d'elle, et me fasse lâcher
Un bien que j'ai si cher.

Il n'est rien ici-bas d'éternelle durée;
Une chose qui plaît n'est jamais assurée;
L'épine suit la rose; et ceux qui sont contents
Ne le sont pas long-temps.

Et puis qui ne sait point que la mer amoureuse
En sa bonace même est souvent dangereuse,
Et qu'on y voit toujours quelques nouveaux rochers
Inconnus aux nochers?

Déja de toutes parts tout le monde m'éclaire;
Et bientôt les jaloux, ennuyés de se taire,
Si les vœux que je fais n'en détournent l'assaut,
Vont médire tout haut.

Peuple qui me veux mal et m'imputes à vice
D'avoir été payé d'un fidèle service,
Où trouves-tu qu'il faille avoir semé son bien,
Et ne recueillir rien?

Voudrois-tu que ma dame, étant si bien servie,
Refusât le plaisir où l'âge la convie,
Et qu'elle eût des rigueurs à qui mon amitié
Ne sût faire pitié?

Ces vieux contes d'honneur, invincibles chimères,
Qui naissent aux cerveaux des maris et des mères,
Étoient-ce impressions qui pussent aveugler
Un jugement si clair?

Non, non: elle a bien fait de m'être favorable,
Voyant mon feu si grand et ma foi si durable;
Et j'ai bien fait aussi d'asservir ma raison
En si belle prison.

C'est peu d'expérience à conduire sa vie,
De mesurer son aise au compas de l'envie,
Et perdre ce que l'âge a de fleur et de fruit,
Pour éviter un bruit.

De moi, que tout le monde à me nuire s'apprête,
Le ciel à tous ses traits fasse un but de ma tête,
Je me suis résolu d'attendre le trépas,
Et ne la quitter pas.

Plus j'y vois de hasard, plus j'y trouve d'amorce:
Où le danger est grand, c'est là que je m'efforce;
En un sujet aisé moins de peine apportant,
Je ne brûle pas tant.

Un courage élevé toute peine surmonte;
Les timides conseils n'ont rien que de la honte;
Et le front d'un guerrier aux combats étonné
Jamais n'est couronné.

Soit la fin de mes jours contrainte ou naturelle,
S'il plaît à mes destins que je meure pour elle,
Amour en soit loué: je ne veux un tombeau
Plus heureux ni plus beau.

# STANCES.

## CONSOLATION A CARITÉE.

1599.

Ainsi, quand Mausole fut mort,
Artémise accusa le sort,
De pleurs se noya le visage,
Et dit aux astres innocents
Tout ce que fait dire la rage
Quand elle est maîtresse des sens.

Ainsi fut sourde au reconfort,
Quand elle eut trouvé dans le port
La perte qu'elle avoit songée,
Celle de qui les passions

Firent voir à la mer Egée
Le premier nid des alcyons.

Vous n'êtes seule en ce tourment
Qui témoignez du sentiment,
O trop fidèle Caritée!
En toutes ames l'amitié,
Des mêmes ennuis agitée,
Fait les mêmes traits de pitié.

De combien de jeunes maris,
En la querelle de Pâris,
Tomba la vie entre les armes,
Qui fussent retournés un jour,
Si la mort se payoit de larmes,
A Mycènes faire l'amour!

Mais le Destin, qui fait nos lois,
Est jaloux qu'on passe deux fois
Au-deçà du rivage blême;
Et les dieux ont gardé ce don,
Si rare que Jupiter même
Ne le sut faire à Sarpedon.

Pourquoi donc, si peu sagement
Démentant votre jugement,
Passez-vous en cette amertume
Le meilleur de votre saison,
Aimant mieux plaindre par coutume,
Que vous consoler par raison?

Nature fait bien quelque effort
Qu'on ne peut condamner qu'à tort :
Mais que direz-vous pour défendre
Ce prodige de cruauté
Par qui vous semblez entreprendre
De ruiner votre beauté ?

Que vous ont fait ces beaux cheveux,
Dignes objets de tant de vœux,
Pour endurer votre colère,
Et, devenus vos ennemis,
Recevoir l'injuste salaire
D'un crime qu'ils n'ont point commis?

Quelles aimables qualités
En celui que vous regrettez
Ont pu mériter qu'à vos roses
Vous ôtiez leur vive couleur,
Et livriez de si belles choses
A la merci de la douleur?

Remettez-vous l'ame en repos,
Changez ces funestes propos;
Et, par la fin de vos tempêtes
Obligeant tous les beaux esprits,
Conservez au siècle où vous êtes
Ce que vous lui donnez de prix.

Amour, autrefois en vos yeux
Plein d'appas si délicieux,

Devient mélancolique et sombre,
Quand il voit qu'un si long ennui
Vous fait consumer pour une ombre
Ce que vous n'avez que pour lui.

S'il vous ressouvient du pouvoir
Que ses traits vous ont fait avoir
Quand vos lumières étoient calmes,
Permettez-lui de vous guérir,
Et ne différez point les palmes
Qu'il brûle de vous acquérir.

Le temps, d'un insensible cours,
Nous porte à la fin de nos jours;
C'est à notre sage conduite,
Sans murmurer de ce défaut,
De nous consoler de sa fuite,
En le ménageant comme il faut.

## STANCES.

1598.

Beauté, mon cher souci, de qui l'ame incertaine
A, comme l'Océan, son flux et son reflux,
Pensez de vous résoudre à soulager ma peine,
Ou je me résoudrai de ne la souffrir plus.

Vos yeux ont des appas que j'aime et que je prise,
Et qui peuvent beaucoup dessus ma liberté;
Mais pour me retenir, s'ils font cas de ma prise,
Il leur faut de l'amour autant que de beauté.

Quand je pense être au point que cela s'accomplisse,
Quelque excuse toujours en empêche l'effet;
C'est la toile sans fin de la femme d'Ulysse,
Dont l'ouvrage du soir au matin se défait.

Madame, avisez-y; vous perdrez votre gloire
De me l'avoir promis et vous rire de moi.
S'il ne vous en souvient, vous manquez de mémoire;
Ou, s'il vous en souvient, vous n'avez point de foi.

J'avois toujours fait compte, aimant chose si haute,
De ne m'en séparer qu'avecque le trépas;
S'il arrive autrement, ce sera votre faute
De faire des serments et ne les tenir pas.

# STANCES.

## CONSOLATION A M. DU PERRIER.

1599.

Ta douleur, du Perrier, sera donc éternelle?
Et les tristes discours
Que te met en l'esprit l'amitié paternelle
L'augmenteront toujours?

Le malheur de ta fille au tombeau descendue
Par un commun trépas,
Est-ce quelque dédale où ta raison perdue
Ne se retrouve pas?

Je sais de quels appas son enfance étoit pleine,
Et n'ai pas entrepris,
Injurieux ami, de soulager ta peine
Avecque son mépris.

Mais elle étoit du monde, où les plus belles choses
Ont le pire destin;
Et rose elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

Puis quand ainsi seroit que, selon ta prière,
Elle auroit obtenu

D'avoir en cheveux blancs terminé sa carrière,
Qu'en fût-il avenu?

Penses-tu que, plus vieille, en la maison céleste
Elle eût eu plus d'accueil,
Ou qu'elle eût moins senti la poussière funeste
Et les vers du cercueil?

Non, non, mon du Perrier, aussitôt que la Parque
Ote l'ame du corps,
L'âge s'évanouit au-deçà de la barque,
Et ne suit point les morts.

Tithon n'a plus les ans qui le firent cigale;
Et Pluton aujourd'hui,
Sans égard du passé, les mérites égale
D'Archemore et de lui.

Ne te lasse donc plus d'inutiles complaintes:
Mais, sage à l'avenir,
Aime une ombre comme ombre, et des cendres éteintes
Éteins le souvenir.

C'est bien, je le confesse, une juste coutume
Que le cœur affligé,
Par le canal des yeux versant son amertume,
Cherche d'être allégé.

Même quand il avient que la tombe sépare
Ce que nature a joint,

Celui qui ne s'émeut a l'ame d'un barbare,
Ou n'en a du tout point.

Mais d'être inconsolable, et dedans sa mémoire
Enfermer son ennui,
N'est-ce pas se haïr pour acquérir la gloire
De bien aimer autrui?

Priam, qui vit ses fils abattus par Achille,
Dénué de support,
Et hors de tout espoir du salut de sa ville,
Reçut du reconfort.

François, quand la Castille, inégale à ses armes,
Lui vola son dauphin,
Sembloit d'un si grand coup devoir jeter des larmes
Qui n'eussent jamais fin.

Il les sécha pourtant, et, comme un autre Alcide,
Contre fortune instruit,
Fit qu'à ses ennemis d'un acte si perfide
La honte fut le fruit.

Leur camp, qui la Durance avoit presque tarie
De bataillons épais,
Entendant sa constance, eut peur de sa furie,
Et demanda la paix.

De moi, déja deux fois d'une pareille foudre
Je me suis vu perclus;

Et deux fois la raison m'a si bien fait résoudre,
Qu'il ne m'en souvient plus.

Non qu'il ne me soit mal que la tombe posséde
Ce qui me fut si cher;
Mais en un accident qui n'a point de reméde,
Il n'en faut point chercher.

La Mort a des rigueurs à nulle autre pareilles :
On a beau la prier;
La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles,
Et nous laisse crier.

Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,
Est sujet à ses lois;
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend point nos rois.

De murmurer contre elle et perdre patience,
Il est mal à propos;
Vouloir ce que Dieu veut est la seule science
Qui nous met en repos.

# ODE

## A LA REINE MARIE DE MÉDICIS,

SUR SA BIEN-VENUE EN FRANCE,

Présentée à Aix, l'année 1600.

Peuples, qu'on mette sur la tête
Tout ce que la terre a de fleurs;
Peuples, que cette belle fête
A jamais tarisse nos pleurs.
Qu'aux deux bouts du monde se voie
Luire le feu de notre joie;
Et soient dans les coupes noyés
Les soucis de tous ces orages
Que pour nos rebelles courages
Les dieux nous avoient envoyés.

A ce coup iront en fumée
Les vœux que faisoient nos mutins
En leur ame encore affamée
De massacres et de butins.
Nos doutes seront éclaircies;
Et mentiront les prophéties
De tous ces visages pâlis
De qui le cerveau s'alambique

A chercher l'an climatérique
De l'éternelle fleur de lis.

Aujourd'hui nous est amenée
Cette princesse que la foi
D'un saint et loyal hyménée
Destine au lit de notre roi.
La voici, la belle Marie,
Belle merveille d'Hétrurie,
Qui fait confesser au soleil,
Quoi que l'âge passé raconte,
Que du ciel, depuis qu'il y monte,
Ne vint jamais rien de pareil.

Telle n'est point la Cythérée,
Quand, d'un nouveau feu s'allumant,
Elle sort pompeuse et parée
Pour la conquête d'un amant:
Telle ne luit en sa carrière
Des mois l'inégale courrière:
Et telle dessous l'horizon
L'Aurore au matin ne s'étale,
Qand les yeux même de Céphale
En feroient la comparaison.

L'antique sceptre de sa race,
Où l'heur aux mérites est joint,
Lui met le respect en la face;
Mais il ne l'enorgueillit point.
Nulle vanité ne la touche;

Les graces parlent par sa bouche;
Et son front, témoin assuré
Qu'au vice elle est inaccessible,
Ne peut que d'un cœur insensible
Être vu sans être adoré.

Quantesfois, lorsque sur les ondes
Ce nouveau miracle flottoit,
Neptune en ses caves profondes
Plaignit-il le feu qu'il sentoit?
Et quantesfois en sa pensée
De vives atteintes blessée,
Sans l'honneur de la royauté
Qui lui fit celer son martyre,
Eût-il voulu de son empire
Faire échange à cette beauté?

Dix jours, ne pouvant se distraire
Du plaisir de la regarder,
Il a, par un effort contraire,
Essayé de la retarder.
Mais à la fin, soit que l'audace
Au meilleur avis ait fait place,
Soit qu'un autre démon plus fort
Aux vents ait imposé silence,
Elle est hors de sa violence,
Et la voici dans notre port.

La voici, peuples, qui nous montre
Tout ce que la gloire a de prix;

Les fleurs naissent à sa rencontre
Dans les cœurs et dans les esprits:
Et la présence des merveilles
Qu'en oyoient dire nos oreilles
Accuse la témérité
De ceux qui nous l'avoient décrite
D'avoir figuré son mérite
Moindre que n'est la vérité.

O toute parfaite princesse,
L'étonnement de l'univers,
Astre par qui vont avoir cesse
Nos ténèbres et nos hivers,
Exemple sans autres exemples,
Future image de nos temples!
Quoi que notre foible pouvoir
En votre accueil ose entreprendre,
Peut-il espérer de vous rendre
Ce que nous vous allons devoir?

Ce sera vous qui de nos villes
Ferez la beauté refleurir,
Vous qui de nos haines civiles
Ferez la racine mourir;
Et par vous la paix assurée
N'aura pas la courte durée
Qu'espèrent infidèlement,
Non lassés de notre souffrance,
Ces François qui n'ont de la France
Que la langue et l'habillement.

Par vous un dauphin nous va naître,
Que vous-même verrez un jour
De la terre entière le maître,
Ou par armes ou par amour:
Et ne tarderont ces conquêtes,
Dans les oracles déja prêtes,
Qu'autant que le premier coton
Qui de jeunesse est le message
Tardera d'être en son visage
Et de faire ombre à son menton.

O combien lors aura de veuves
La gent qui porte le turban!
Que de sang rougira les fleuves
Qui lavent les pieds du Liban!
Que le Bosphore sur ses deux rives
Aura de sultanes captives!
Et que de mères à Memphis,
En pleurant, diront la vaillance
De son courage et de sa lance,
Aux funérailles de leurs fils!

Cependant notre grand Alcide,
Amolli par vos doux appas,
Perdra la fureur qui sans bride
L'emporte à chercher le trépas;
Et cette valeur indomptée
De qui l'honneur est l'Eurysthée,
Puisque rien n'a su l'obliger
A ne nous donner plus d'alarmes,

Au moins pour épargner vos larmes,
Aura peur de nous affliger.

Si l'espoir qu'aux bouches des hommes
Nos beaux faits seront récités
Est l'aiguillon par qui nous sommes
Dans les hasards précipités;
Lui, de qui la gloire semée
Par les voix de la Renommée
En tant de parts s'est fait ouïr
Que tout le siècle en est un livre,
N'est-il pas indigne de vivre,
S'il ne vit pour se réjouir?

Qu'il lui suffise que l'Espagne,
Réduite par tant de combats
A ne l'oser voir en campagne,
A mis l'ire et les armes bas:
Qu'il ne provoque point l'envie
Du mauvais sort contre sa vie;
Et puisque, selon son dessein,
Il a rendu nos troubles calmes,
S'il veut davantage de palmes,
Qu'il les acquière en votre sein.

C'est là qu'il faut qu'à son génie,
Seul arbitre de ses plaisirs,
Quoi qu'il demande, il ne dénie
Rien qu'imaginent ses desirs:
C'est là qu'il faut que les années

Lui coulent comme des journées,
Et qu'il ait de quoi se vanter
Que la douceur qui tout excède
N'est point ce que sert Ganyméde
A la table de Jupiter.

Mais d'aller plus à ces batailles
Où tonnent les foudres d'enfer,
Et lutter contre des murailles
D'où pleuvent la flamme et le fer;
Puisqu'il sait qu'en ses destinées
Les nôtres seront terminées,
Et qu'après lui notre discord
N'aura plus qui dompte sa rage,
N'est-ce pas nous rendre au naufrage,
Après nous avoir mis à bord?

Cet Achille, de qui la pique
Faisoit aux braves d'Ilion
La terreur que fait en Afrique
Aux troupeaux l'assaut d'un lion,
Bien que sa mère eût à ses armes
Ajouté la force des charmes,
Quand les destins l'eurent permis,
N'eut-il pas sa trame coupée
De la moins redoutable épée
Qui fût parmi ses ennemis?

Les Parques d'une même soie
Ne dévident pas tous nos jours;

Ni toujours par semblable voie
Ne font les planètes leur cours.
Quoi que promette la Fortune,
A la fin quand on l'importune,
Ce qu'elle avoit fait prospérer
Tombe du faîte au précipice,
Et, pour l'avoir toujours propice,
Il la faut toujours révérer.

Je sais bien que sa Carmagnole
Devant lui se représentant,
Telle qu'une plaintive idole,
Va son courroux sollicitant,
Et l'invite à prendre pour elle
Une légitime querelle :
Mais doit-il vouloir que pour lui
Nous ayons toujours le teint blême,
Cependant qu'il tente lui-même
Ce qu'il peut faire par autrui?

Si vos yeux sont toute sa braise,
Et vous la fin de tous ses vœux,
Peut-il pas languir à son aise
Dans la prison de vos cheveux,
Et commettre aux dures corvées
Toutes ces ames relevées
Que d'un conseil ambitieux
La faim de gloire persuade
D'aller sur les pas d'Encelade
Porter des échelles aux cieux?

Apollon n'a point de mystère,
Et sont profanes ses chansons,
Ou, devant que le Sagittaire
Deux fois ramène les glaçons,
Le succès de leurs entreprises,
De qui deux provinces conquises
Ont déja fait preuve, à leur dam,
Favorisé de la victoire,
Changera la fable en histoire
De Phaëton en l'Eridan.

Nice, payant avecque honte
Un siége autrefois repoussé,
Cessera de nous mettre en compte
Barberousse qu'elle a chassé.
Guise en ses murailles forcées
Remettra les bornes passées
Qu'avoit notre empire marin;
Et Soissons, fatal aux superbes,
Fera chercher parmi les herbes
En quelle place fut Turin.

# SONNET

## A JEAN RABEL, PEINTRE,

SUR UN LIVRE DE FLEURS QU'IL AVOIT PEINTES.

1602 ou 1603.

QUELQUES louanges nompareilles
Qu'ait Apelle encore aujourd'hui,
Cet ouvrage plein de merveilles
Met Rabel au-dessus de lui.

L'art y surmonte la nature;
Et, si mon jugement n'est vain,
Flore lui conduisoit la main
Quand il faisoit cette peinture.

Certes il a privé mes yeux
De l'objet qu'ils aiment le mieux,
N'y mettant point de *marguerite*:

Mais pouvoit-il être ignorant
Qu'une fleur de tant de mérite
Auroit terni le demeurant?

# STANCES.

## PROSOPOPÉE D'OSTENDE,

IMITÉE DU LATIN DE HUGUES GROTIUS.

1604.

Trois ans déja passés, théâtre de la guerre,
J'exerce de deux chefs les funestes combats,
Et fais émerveiller tous les yeux de la terre
De voir que le malheur ne m'ose mettre à bas.

A la merci du ciel en ces rives je reste,
Où je souffre l'hiver froid à l'extrémité;
Lorsque l'été revient, il m'apporte la peste,
Et le glaive est le moins de ma calamité.

Tout ce dont la fortune afflige cette vie,
Pêle-mêle assemblé, me presse tellement,
Que c'est parmi les miens être digne d'envie
Que de pouvoir mourir d'une mort seulement.

Que tardez-vous, Destins? ceci n'est pas matière
Qu'avecque tant de doute il faille décider;
Toute la question n'est que d'un cimetière:
Prononcez librement qui le doit posséder.

# STANCES

## AUX OMBRES DE DAMON.

### FRAGMENT.

1604.

. . . . . .

L'Orne comme autrefois nous reverroit encore,
Ravis de ces pensers que le vulgaire ignore,
Égarer à l'écart nos pas et nos discours;
Et couchés sur les fleurs, comme étoiles semées,
Rendre en si doux ébat les heures consumées,
Que les soleils nous seroient courts.

Mais, ô loi rigoureuse à la race des hommes!
C'est un point arrêté que tout ce que nous sommes,
Issus de pères rois et de pères bergers,
La Parque également sous la tombe nous serre;
Et les mieux établis au repos de la terre
N'y sont qu'hôtes et passagers.

Tout ce que la grandeur a de vains équipages,
D'habillements de pourpre et de suite de pages,
Quand le terme est échu, n'alonge point nos jours.
Il faut aller tout nus où le destin commande;
Et de toutes douleurs la douleur la plus grande,
C'est qu'il faut laisser nos amours.

Amours qui, la plupart infidèles et feintes,
Font gloire de manquer à nos cendres éteintes,
Et qui, plus que l'honneur estimant les plaisirs,
Sous le masque trompeur de leurs visages blêmes
Acte digne de foudre! en nos obséques mêmes
Conçoivent de nouveaux desirs.

Elles savent assez alléguer Artémise,
Disputer du devoir et de la foi promise:
Mais tout ce beau langage est de si peu d'effet,
Qu'à peine en leur grand nombre une seule se treuve
De qui la foi survive, et qui fasse la preuve
Que ta Carinice te fait.

Depuis que tu n'es plus, la campagne déserte
A dessous deux hivers perdu sa robe verte,
Et deux fois le printemps l'a repeinte de fleurs,
Sans que d'aucun discours sa douleur se console,
Et que ni la raison ni le temps qui s'envole
Puisse faire tarir ses pleurs.

Le silence des nuits, l'horreur des cimetières,
De son contentement sont les seules matières:
Tout ce qui plaît déplaît à son triste penser;
Et si tous ses appas sont encore en sa face,
C'est que l'Amour y loge, et que rien qu'elle fasse
N'est capable de l'en chasser.

. . . . . .

Mais quoi! c'est un chef-d'œuvre où tout mérite abonde

Un miracle du ciel, une perle du monde,
Un esprit adorable à tous autres esprits;
Et nous sommes ingrats d'une telle aventure,
Si nous ne confessons que jamais la nature
N'a rien fait de semblable prix.

J'ai vu maintes beautés à la cour adorées,
Qui, des vœux des amants à l'envi desirées,
Aux plus audacieux ôtoient la liberté :
Mais de les approcher d'une chose si rare,
C'est vouloir que la rose au pavot se compare,
Et le nuage à la clarté.

Celle à qui dans mes vers, sous le nom de Nérée,
J'allois bâtir un temple éternel en durée,
Si sa déloyauté ne l'avoit abattu,
Lui peut bien ressembler du front, ou de la joue :
Mais quoi! puisqu'à ma honte il faut que je l'avoue,
Elle n'a rien de sa vertu.

L'ame de cette ingrate est une ame de cire,
Matière à toute forme, incapable d'élire,
Changeant de passion aussitôt que d'objet;
Et de la vouloir vaincre avecque des services,
Après qu'on a tout fait, on trouve que ses vices
Sont de l'essence du sujet.

Souvent de tes conseils la prudence fidèle
M'avoit sollicité de me séparer d'elle,
Et de m'assujettir à de meilleures lois :

Mais l'aise de la voir avoit tant de puissance,
Que cet ombrage faux m'ôtoit la connoissance
Du vrai bien où tu m'appelois.

Enfin après quatre ans une juste colère
. . . . . .
Que le flux de ma peine a trouvé son reflux;
Mes sens qu'elle aveugloit ont connu leur offense;
Je les en ai purgés, et leur ai fait défense
De me la ramentevoir plus.

La femme est une mer aux naufrages fatale;
Rien ne peut aplanir son humeur inégale:
Ses flammes d'aujourd'hui seront glaces demain;
Et s'il s'en rencontre une à qui cela n'avienne,
Fais compte, cher esprit, qu'elle a comme la tienne
Quelque chose de plus qu'humain.

# STANCES.

## PARAPHRASE DU PSAUME VIII.

1604.

O Sagesse éternelle, à qui cet univers
Doit le nombre infini des miracles divers
Qu'on voit également sur la terre et sur l'onde!
Mon Dieu, mon Créateur,

Que ta magnificence étonne tout le monde,
Et que le ciel est bas au prix de ta hauteur!

Quelques blasphémateurs, oppresseurs d'innocents,
A qui l'excès d'orgueil a fait perdre le sens,
De profanes discours ta puissance rabaissent:
Mais la naïveté
Dont mêmes au berceau les enfants te confessent,
Clot-elle pas la bouche à leur impiété?

De moi, toutes les fois que j'arrête les yeux
A voir les ornements dont tu pares les cieux,
Tu me sembles si grand, et nous si peu de chose,
Que mon entendement
Ne peut s'imaginer quelle amour te dispose
A nous favoriser d'un regard seulement.

Il n'est foiblesse égale à nos infirmités;
Nos plus sages discours ne sont que vanités,
Et nos sens corrompus n'ont goût qu'à des ordures.
Toutefois, ô mon Dieu,
Nous te sommes si chers, qu'entre tes créatures,
Si l'ange a le premier, l'homme a le second lieu.

Quelles marques d'honneur se peuvent ajouter
A ce comble de gloire où tu l'as fait monter?
Et, pour obtenir mieux, quel souhait peut-il faire,
Lui que, jusqu'au ponant,
Depuis où le soleil vient dessus l'hémisphère,
Ton absolu pouvoir a fait son lieutenant.

Sitôt que le besoin excite son desir,
Qu'est-ce qu'en ta largesse il ne trouve à choisir?
Et par ton réglement, l'air, la mer et la terre
N'entretiennent-ils pas
Une secrète loi de se faire la guerre
A qui de plus de mets fournira ses repas?

Certes je ne puis faire, en ce ravissement,
Que rappeler mon ame, et dire bassement:
O Sagesse éternelle, en merveilles féconde!
Mon Dieu, mon Créateur,
Que ta magnificence étonne tout le monde,
Et que le ciel est bas au prix de ta hauteur!

FIN DU LIVRE PREMIER.

# LIVRE SECOND,

CONTENANT LES PIÈCES COMPOSÉES DEPUIS 1605
JUSQU'A LA MORT DE HENRI IV, EN 1610.

## STANCES

### POUR LES PALADINS DE FRANCE,

ASSAILLANTS DANS UN COMBAT DE BARRIÈRE.

1605.

Eh quoi donc! La France féconde
En incomparables guerriers
Aura jusques au bout du monde
Planté des forêts de lauriers,
Et fait gagner à ses armées
Des batailles si renommées,
Afin d'avoir cette douleur
D'ouïr démentir ses victoires,
Et nier ce que les histoires
Ont publié de sa valeur!

Tant de fois le Rhin et la Meuse,
Par nos redoutables efforts,
Auront vu leur onde écumeuse
Regorger de sang et de morts;

Et tant de fois nos destinées
Des Alpes et des Pyrénées
Les sommets auront fait branler,
Afin que je ne sais quels Scythes,
Bas de fortune et de mérites,
Présument de nous égaler!

Non, non : s'il est vrai que nous sommes
Issus de ces nobles aïeux
Que la voix commune des hommes
A fait asseoir entre les dieux :
Ces arrogants, à leur dommage,
Apprendront un autre langage,
Et, dans leur honte ensevelis,
Feront voir à toute la terre
Qu'on est brisé comme du verre
Quand on choque les fleurs de lis.

Henri, l'exemple des monarques
Les plus vaillants et les meilleurs,
Plein de mérites et de marques
Qui ne seront jamais ailleurs;
Bel astre vraiment adorable,
De qui l'ascendant favorable
En tous lieux nous sert de rempart,
Si vous aimez votre louange,
Desirez-vous pas qu'on la venge
D'une injure où vous avez part?

Ces arrogants, qui se défient

De n'avoir pas de lustre assez,
Impudemment se glorifient
Aux fables des siécles passés;
Et d'une audace ridicule,
Nous content qu'ils sont fils d'Hercule,
Sans toutefois en faire foi:
Mais qu'importe qui puissent être
Ni leur père ni leur ancêtre,
Puisque vous êtes notre roi?

Contre l'aventure funeste
Que leur garde notre courroux,
Si quelque espérance leur reste,
C'est d'obtenir grace de vous,
Et confesser que nos épées,
Si fortes et si bien trempées
Qu'il faut leur céder ou mourir,
Donneront à votre couronne
Tout ce que le ciel environne,
Quand vous le voudrez acquérir.

## SONNET

### A MADAME LA PRINCESSE DOUAIRIÈRE,

POUR L'INVITER A REVENIR DE PROVENCE A PARIS.

1605.

Quoi donc! grande princesse en la terre adorée,
Et que même le ciel est contraint d'admirer,
Vous avez résolu de nous voir demeurer
En une obscurité d'éternelle durée?

La flamme de vos yeux, dont la cour éclairée
A vos rares vertus ne peut rien préférer,
Ne se lasse donc point de nous désespérer,
Et d'abuser les vœux dont elle est desirée?

Vous êtes en des lieux où les champs toujours verts,
Pour ce qu'ils n'ont jamais que de tièdes hivers,
Semblent en apparence avoir quelque mérite:

Mais si c'est pour cela que vous causez nos pleurs,
Comment faites-vous cas de chose si petite,
Vous de qui chaque pas fait naître mille fleurs?

# STANCES.

## PRIÈRE POUR LE ROI HENRI LE GRAND,

ALLANT EN LIMOSIN.

1605.

O Dieu, dont les bontés de nos larmes touchées
Ont aux vaines fureurs les armes arrachées,
Et rangé l'insolence aux pieds de la raison,
Puisqu'à rien d'imparfait ta louange n'aspire,
Achève ton ouvrage au bien de cet empire,
Et nous rends l'embonpoint comme la guérison.

Nous sommes sous un roi si vaillant et si sage,
Et qui si dignement a fait l'apprentissage
De toutes les vertus propres à commander,
Qu'il semble que cet heur nous impose silence,
Et qu'assurés par lui de toute violence,
Nous n'avons plus sujet de te rien demander.

Certes quiconque a vu pleuvoir dessus nos têtes
Les funestes éclats des plus grandes tempêtes
Qu'excitèrent jamais deux contraires partis,
Et n'en voit aujourd'hui nulle marque paroître,
En ce miracle seul il peut assez connoître
Quelle force a la main qui nous a garantis.

Mais quoi! de quelque soin qu'incessamment il veille,
Quelque gloire qu'il ait à nulle autre pareille,
Et quelque excès d'amour qu'il porte à notre bien,
Comme échapperons-nous en des nuits si profondes,
Parmi tant de rochers qui lui cachent les ondes,
Si ton entendement ne gouverne le sien?

Un malheur inconnu glisse parmi les hommes,
Qui les rend ennemis du repos où nous sommes:
La plupart de leurs vœux tendent au changement;
Et, comme s'ils vivoient des misères publiques,
Pour les renouveler ils font tant de pratiques,
Que qui n'a point de peur n'a point de jugement.

En ce fâcheux état ce qui nous reconforte,
C'est que la bonne cause est toujours la plus forte,
Et qu'un bras si puissant t'ayant pour son appui,
Quand la rebellion, plus qu'une hydre féconde,
Auroit pour le combattre assemblé tout le monde,
Tout le monde assemblé s'enfuiroit devant lui.

Conforme donc, Seigneur, ta grace à nos pensées;
Ote-nous ces objets qui des choses passées
Ramènent à nos yeux le triste souvenir;
Et comme sa valeur, maîtresse de l'orage,
A nous donner la paix a montré son courage,
Fais luire sa prudence à nous l'entretenir.

Il n'a point son espoir au nombre des armées,
Étant bien assuré que ces vaines fumées

N'ajoutent que de l'ombre à nos obscurités.
L'aide qu'il veut avoir, c'est que tu le conseilles.
Si tu le fais, Seigneur, il fera des merveilles,
Et vaincra nos souhaits par nos prospérités.

Les fuites des méchants, tant soient-elles secrètes,
Quand il les poursuivra, n'auront point de cachettes;
Aux lieux les plus profonds ils seront éclairés.
Il verra sans effet leur honte se produire,
Et rendra les desseins qu'ils feront pour lui nuire
Aussitôt confondus comme délibérés.

La rigueur de ses lois, après tant de licence,
Redonnera le cœur à la foible innocence,
Que dedans la misère on faisoit envieillir.
A ceux qui l'oppressoient il ôtera l'audace;
Et, sans distinction de richesse ou de race,
Tous, de peur de la peine, auront peur de faillir.

La terreur de son nom rendra nos villes fortes;
On n'en gardera plus ni les murs ni les portes,
Les veilles cesseront au sommet de nos tours.
Le fer, mieux employé, cultivera la terre;
Et le peuple, qui tremble aux frayeurs de la guerre,
Si ce n'est pour danser, n'orra plus de tambours.

Loin des mœurs de son siècle il bannira les vices,
L'oisive nonchalance et les molles délices,
Qui nous avoient portés jusqu'aux derniers hasards.
Les vertus reviendront de palmes couronnées,

Et ses justes faveurs, aux mérites données,
Feront ressusciter l'excellence des arts.

La foi de ses aïeux, ton amour et ta crainte,
Dont il porte dans l'ame une éternelle empreinte,
D'actes de piété ne pourront l'assouvir.
Il étendra ta gloire autant que sa puissance,
Et n'ayant rien si cher que ton obéissance,
Où tu le fais régner il te fera servir.

Tu nous rendras alors nos douces destinées;
Nous ne reverrons plus ces fâcheuses années,
Qui pour les plus heureux n'ont produit que des pleurs.
Toute sorte de biens comblera nos familles;
La moisson de nos champs lassera les faucilles,
Et les fruits passeront la promesse des fleurs.

La fin de tant d'ennuis dont nous fûmes la proie
Nous ravira les sens de merveille et de joie;
Et d'autant que le monde est ainsi composé
Qu'une bonne fortune en craint une mauvaise,
Ton pouvoir absolu, pour conserver notre aise,
Conservera celui qui nous l'aura causé.

Quand un roi fainéant, la vergogne des princes,
Laissant à ses flatteurs le soin de ses provinces,
Entre les voluptés indignement s'endort,
Quoique l'on dissimule, on en fait peu d'estime;
Et, si la vérité se peut dire sans crime,
C'est avecque plaisir qu'on survit à sa mort.

Mais ce roi, des bons rois l'éternel exemplaire,
Qui de notre salut est l'ange tutélaire,
L'infaillible refuge et l'assuré secours,
Son extrême douceur ayant dompté l'envie,
De quels jours assez longs peut-il borner sa vie,
Que notre affection ne les juge trop courts?

Nous voyons les esprits nés à la tyrannie,
Ennuyés de couver leur cruelle manie,
Tourner tous leurs conseils à notre affliction;
Et lisons clairement dedans leur conscience
Que, s'ils tiennent la bride à leur impatience,
Nous n'en sommes tenus qu'à sa protection.

Qu'il vive donc, Seigneur, et qu'il nous fasse vivre!
Que de toutes ces peurs nos ames il délivre;
Et, rendant l'univers de son heur étonné,
Ajoute chaque jour quelque nouvelle marque
Au nom qu'il s'est acquis du plus rare monarque
Que ta bonté propice ait jamais couronné!

Cependant son dauphin, d'une vitesse prompte,
Des ans de sa jeunesse accomplira le compte;
Et, suivant de l'honneur les aimables appas,
De faits si renommés ourdira son histoire,
Que ceux qui dedans l'ombre éternellement noire
Ignorent le soleil, ne l'ignoreront pas.

Par sa fatale main qui vengera nos pertes,
L'Espagne pleurera ses provinces désertes,

Ses châteaux abattus et ses camps déconfits;
Et si de nos discords l'infame vitupère
A pu la dérober aux victoires du père,
Nous la verrons captive aux triomphes du fils.

# ODE

Au sujet de l'attentat commis sur le Pont-Neuf, en la personne de Henri le Grand, le 19 de décembre 1605, par Étienne de Lisle, procureur à Senlis.

1606.

Que direz-vous, races futures,
Si quelquefois un vrai discours
Vous récite les aventures
De nos abominables jours?
Lirez-vous sans rougir de honte
Que notre impiété surmonte
Les faits les plus audacieux
Et les plus dignes du tonnerre
Qui firent jamais à la terre
Sentir la colère des cieux?

Oh! que nos fortunes prospères
Ont un change bien apparent!
Oh! que du siècle de nos pères
Le nôtre s'est fait différent!

La France, devant ces orages,
Pleine de mœurs et de courages
Qu'on ne pouvoit assez louer,
S'est faite aujourd'hui si tragique,
Qu'elle produit ce que l'Afrique
Auroit vergogne d'avouer.

Quelles preuves incomparables
Peut donner un prince de soi,
Que les rois les plus adorables
N'en quittent l'honneur à mon roi?
Quelle terre n'est parfumée
Des odeurs de sa renommée?
Et qui peut nier qu'après Dieu,
Sa gloire, qui n'a point d'exemples,
N'ait mérité que dans nos temples
On lui donne le second lieu?

Qui ne sait point qu'à sa vaillance
Il ne se peut rien ajouter;
Qu'on reçoit de sa bienveillance
Tout ce qu'on en doit souhaiter;
Et que si de cette couronne,
Que sa tige illustre lui donne,
Les lois ne l'eussent revêtu,
Nos peuples, d'un juste suffrage,
Ne pouvoient, sans faire naufrage,
Ne l'offrir point à sa vertu?

Toutefois, ingrats que nous sommes,

Barbares et dénaturés
Plus qu'en ce climat où les hommes
Par les hommes sont dévorés,
Toujours nous assaillons sa tête
De quelque nouvelle tempête ;
Et, d'un courage forcené,
Rejetant son obéissance,
Lui défendons la jouissance
Du repos qu'il nous a donné !

La main de cet esprit farouche
Qui, sorti des ombres d'enfer,
D'un coup sanglant frappa sa bouche,
A peine avoit laissé le fer,
Et voici qu'un autre perfide,
Où la même audace réside
(Comme si détruire l'état
Tenoit lieu de juste conquête),
De pareilles armes s'apprête
A faire un pareil attentat.

O soleil, ô grand luminaire !
Si jadis l'horreur d'un festin
Fit que de ta route ordinaire
Tu reculas vers le matin,
Et d'un émerveillable change
Te couchas aux rives du Gange,
D'où vient que ta sévérité,
Moindre qu'en la faute d'Atrée,

Ne punit point cette contrée
D'une éternelle obscurité?

Non, non, tu luis sur le coupable
Comme tu fais sur l'innocent;
Ta nature n'est point capable
Du trouble qu'une ame ressent :
Tu dois ta flamme à tout le monde;
Et ton allure vagabonde,
Comme une servile action
Qui dépend d'une autre puissance,
N'ayant aucune connoissance,
N'a point aussi d'affection.

Mais, ô planète belle et claire,
Je ne parle pas sagement;
Le juste excès de la colère
M'a fait perdre le jugement.
Ce traître, quelque frénésie
Qui travaillât sa fantaisie,
Eut encore assez de raison
Pour ne vouloir rien entreprendre,
Bel astre, qu'il n'eût vu descendre
Ta lumière sous l'horizon.

Au point qu'il écuma sa rage,
Le Dieu de Seine étoit dehors,
A regarder croître l'ouvrage
Dont ce prince embellit ses bords.

Il se resserra tout-à-l'heure
Au plus bas lieu de sa demeure;
Et ses nymphes dessus les eaux,
Toutes sans voix et sans haleine,
Pour se cacher furent en peine
De trouver assez de roseaux.

La terreur des choses passées
A leurs yeux se ramentevant,
Faisoit prévoir à leurs pensées
Plus de malheurs qu'auparavant;
Et leur étoit si peu croyable
Qu'en cet accident effroyable
Personne les pût secourir,
Que, pour en être dégagées,
Le ciel les auroit obligées,
S'il leur eût permis de mourir.

Revenez, belles fugitives;
De quoi versez-vous tant de pleurs?
Assurez vos ames craintives,
Remettez vos chapeaux de fleurs.
Le roi vit; et ce misérable,
Ce monstre vraiment déplorable,
Qui n'avoit jamais éprouvé
Que peut un visage d'Alcide,
A commencé le parricide,
Mais il ne l'a pas achevé.

Pucelles, qu'on se réjouisse,

Mettez-vous l'esprit en repos;
Que cette peur s'évanouisse,
Vous la prenez mal-à-propos;
Le roi vit, et les destinées
Lui gardent un nombre d'années
Qui fera maudire le sort
A ceux dont l'aveugle manie
Dresse des plans de tyrannie,
Pour bâtir quand il sera mort.

O bienheureuse Intelligence!
Puissance, quiconque tu sois,
Dont la fatale diligence
Préside à l'empire françois!
Toutes ces visibles merveilles
De soins, de peines et de veilles,
Qui jamais ne t'ont pu lasser,
N'ont-elles pas fait une histoire
Qu'en la plus ingrate mémoire
L'oubli ne sauroit effacer?

Ces archers aux casaques peintes
Ne peuvent pas n'être surpris,
Ayant à combattre les feintes
De tant d'infidèles esprits.
Leur présence n'est qu'une pompe;
Avecque peu d'art on les trompe.
Mais de quelle dextérité
Se peut déguiser une audace,

Qu'en l'ame, aussitôt qu'en la face,
Tu n'en lises la vérité?

Grand démon d'éternelle marque,
Fais qu'il te souvienne toujours
Que tous nos maux en ce monarque
Ont leur refuge et leur secours;
Et qu'arrivant l'heure prescrite
Que le trépas, qui tout limite,
Nous privera de sa valeur,
Nous n'avons jamais eu d'alarmes
Où nous ayons versé des larmes
Pour une semblable douleur.

Je sais bien que par la justice,
Dont la paix accroît le pouvoir,
Il fait demeurer la malice
Aux bornes de quelque devoir;
Et que son invincible épée
Sous telle influence est trempée
Qu'elle met la frayeur par-tout,
Aussitôt qu'on la voit reluire:
Mais quand le malheur nous veut nuire,
De quoi ne vient-il point à bout?

Soit que l'ardeur de la prière
Le tienne devant un autel,
Soit que l'honneur à la barrière
L'appelle à débattre un cartel,
Soit que dans la chambre il médite,

Soit qu'aux bois la chasse l'invite,
Jamais ne t'écarte si loin,
Qu'aux embûches qu'on lui peut tendre
Tu ne sois prêt à le défendre,
Sitôt qu'il en aura besoin.

Garde sa compagne fidèle,
Cette reine, dont les bontés
De notre foiblesse mortelle
Tous les défauts ont surmontés.
Fais que jamais rien ne l'ennuie;
Que toute infortune la fuie;
Et qu'aux roses de sa beauté
L'âge, par qui tout se consume,
Redonne, contre sa coutume,
Les graces de la nouveauté.

Serre d'une étreinte si ferme
Les nœuds de leurs chastes amours,
Que la seule mort soit le terme
Qui puisse en arrêter le cours.
Bénis les plaisirs de leur couche,
Et fais renaître de leur souche
Des scions si beaux et si verts,
Que de leur feuillage sans nombre
A jamais ils puissent faire ombre
Aux peuples de tout l'univers.

Sur-tout, pour leur commune joie,
Dévide aux ans de leur dauphin,

A longs filets d'or et de soie,
Un bonheur qui n'ait point de fin.
Quelques vœux que fasse l'envie,
Conserve-leur sa chère vie;
Et tiens par elle ensevelis
D'une bonace continue
Les aquilons, dont sa venue
A garanti les fleurs de lis.

Conduis-le, sous leur assurance,
Promptement jusques au sommet
De l'inévitable espérance
Que son enfance leur promet;
Et pour achever leurs journées,
Que les oracles ont bornée
Dedans le trône impérial,
Avant que le ciel les appelle,
Fais-leur ouïr cette nouvelle,
Qu'il a rasé l'Escurial.

# STANCES

Aux dames, pour les demi-dieux marins conduits par Neptune, dans le carrousel des quatre éléments, en mars 1606.

O qu'une sagesse profonde
Aux aventures de ce monde
Préside souverainement!
Et que l'audace est mal apprise
De ceux qui font une entreprise
Sans douter de l'événement!

Le renom que chacun admire
Du prince qui tient cet empire
Nous avoit faits ambitieux
De mériter sa bienveillance,
Et donner à notre vaillance
Le témoignage de ses yeux.

Nos forces par-tout reconnues
Faisoient monter jusques aux nues
Les desseins de nos vanités;
Et voici qu'avecque des charmes,
Un enfant qui n'avoit point d'armes
Nous a ravi nos libertés.

Belles merveilles de la terre,
Doux sujets de paix et de guerre,

Pouvons-nous avec raison
Ne bénir pas les destinées
Par qui nos ames enchaînées
Servent en si belle prison?

L'aise nouveau de cette vie
Nous ayant fait perdre l'envie
De nous en retourner chez nous,
Soit notre gloire ou notre honte,
Neptune peut bien faire compte
De nous laisser avecque vous.

Nous savons quelle obéissance
Nous oblige notre naissance
De porter à sa royauté;
Mais est-il ni crime ni blâme
Dont vous ne dispensiez une ame
Qui dépend de votre beauté?

Qu'il s'en aille à ses Néréides,
Dedans ses cavernes humides,
Et vive misérablement,
Confiné parmi ses tempêtes;
Quant à nous, étant où vous êtes;
Nous sommes en notre élément.

# ODE

## AU ROI HENRI LE GRAND,

Sur l'heureux succès du voyage de Sédan, entrepris pour réduire le duc de Bouillon, en mars et avril 1606.

Enfin, après les tempêtes,
Nous voici rendus au port;
Enfin nous voyons nos têtes
Hors de l'injure du sort :
Nous n'avons rien qui menace
De troubler notre bonace;
Et ces matières de pleurs,
Massacres, feux et rapines,
De leurs funestes épines
Ne gâteront plus nos fleurs.

Nos prières sont ouïes;
Tout est réconcilié:
Nos peurs sont évanouies,
Sédan s'est humilié.
A peine il a vu le foudre
Parti pour le mettre en poudre,
Que, faisant comparaison
De l'espoir et de la crainte,
Pour éviter la contrainte,
Il s'est mis à la raison.

Qui n'eût cru que ses murailles,
Que défendoit un lion,
Eussent fait des funérailles
Plus que n'en fit Ilion?
Et qu'avant qu'être à la fête
De si pénible conquête,
Les champs se fussent vêtus
Deux fois de robe nouvelle,
Et le fer eût en javelle
Deux fois les blés abattus?

Et toutefois, ô merveille!
Mon roi, l'exemple des rois,
Dont la grandeur nonpareille
Fait qu'on adore ses lois,
Accompagné d'un génie
Qui les volontés manie,
L'a su tellement presser
D'obéir et de se rendre,
Qu'il n'a pas eu, pour le prendre,
Loisir de le menacer.

Tel qu'à vagues épandues
Marche un fleuve impérieux,
De qui les neiges fondues
Rendent le cours furieux;
Rien n'est sûr en son rivage,
Ce qu'il trouve il le ravage;
Et, traînant comme buissons
Les chênes et leurs racines,

Ote aux campagnes voisines
L'espérance des moissons :

Tel, et plus épouvantable,
S'en alloit ce conquérant,
A son pouvoir indomptable
Sa colère mesurant.
Son front avoit une audace
Telle que Mars en la Thrace;
Et les éclairs de ses yeux
Étoient comme d'un tonnerre,
Qui gronde contre la terre,
Quand elle a fâché les cieux.

Quelle vaine résistance
A son puissant appareil
N'eût porté la pénitence
Qui suit un mauvais conseil,
Et vu sa faute bornée
D'une chute infortunée,
Comme la rebellion
Dont la fameuse folie
Fit voir à la Thessalie
Olympe sur Pélion?

Voyez comme en son courage,
Quand on se range au devoir,
La pitié calme l'orage
Que l'ire a fait émouvoir :
A peine fut réclamée

Sa douceur accoutumée,
Que d'un sentiment humain
Frappé non moins que de charmes,
Il fit la paix, et les armes
Lui tombèrent de la main.

Arrière, vaines chimères
De haines et de rancœurs;
Soupçons de choses amères,
Éloignez-vous de nos cœurs :
Loin, bien loin, tristes pensées
Où nos misères passées
Nous avoient ensevelis !
Sous Henri, c'est ne voir goutte,
Que de révoquer en doute
Le salut des fleurs de lis.

O roi qui du rang des hommes
T'exceptes par ta bonté,
Roi qui de l'âge où nous sommes
Tout le mal as surmonté;
Si tes labeurs, d'où la France
A tiré sa délivrance,
Sont écrits avecque foi,
Qui sera si ridicule
Qu'il ne confesse qu'Hercule
Fut moins Hercule que toi?

De combien de tragédies,
Sans ton assuré secours,

Étoient les trames ourdies
Pour ensanglanter nos jours!
Et qu'auroit fait l'innocence,
Si l'outrageuse licence,
De qui le souverain bien
Est d'opprimer et de nuire,
N'eût trouvé pour la détruire
Un bras fort comme le tien?

Mon roi, connois ta puissance;
Elle est capable de tout.
Tes desseins n'ont pas naissance,
Qu'on en voit déja le bout;
Et la fortune, amoureuse
De ta vertu généreuse,
Trouve de si doux appas
A te servir et te plaire,
Que c'est la mettre en colère
Que de ne l'employer pas.

Use de sa bienveillance,
Et lui donne ce plaisir
Qu'elle suive ta vaillance
A quelque nouveau desir.
Où que tes bannières aillent,
Quoi que tes armes assaillent,
Il n'est orgueil endurci
Que, brisé comme du verre,
A tes pieds elle n'atterre,
S'il n'implore ta merci.

Je sais bien que les oracles
Prédisent tous qu'à ton fils
Sont réservés les miracles
De la prise de Memphis;
Et que c'est lui dont l'épée
Au sang barbare trempée,
Quelque jour apparoissant
A la Grèce qui soupire,
Fera décroître l'empire
De l'infidèle croissant.

Mais tandis que les années
Pas à pas font avancer
L'âge où de ses destinées
La gloire doit commencer,
Que fais-tu, que d'une armée
A te venger animée
Tu ne mets dans le tombeau
Ces voisins, dont les pratiques
De nos rages domestiques
Ont allumé le flambeau?

Quoique les Alpes chenues
Les couvrent de toutes parts,
Et fassent monter aux nues
Leurs effroyables remparts;
Alors que de ton passage
On leur fera le message,
Qui verront-elles venir
Envoyé sous tes auspices,

Qu'aussitôt leurs précipices
Ne se laissent aplanir?

Crois-moi, contente l'envie
Qu'ont tant de jeunes guerriers
D'aller exposer leur vie
Pour t'acquérir des lauriers;
Et ne tiens point otieuses
Ces ames ambitieuses
Qui, jusques où le matin
Met les étoiles en fuite,
Oseront sous ta conduite
Aller querir du butin.

Déja le Tésin tout morne
Consulte de se cacher,
Voulant garantir sa corne,
Que tu lui dois arracher;
Et le Pô, tombe certaine
De l'audace trop hautaine,
Tenant baissé le menton
Dans sa caverne profonde,
S'apprête à voir en son onde
Choir un autre Phaéton.

Va, monarque magnanime,
Souffre à ta juste douleur
Qu'en leurs rives elle imprime
Les marques de ta valeur.
L'astre dont la course ronde

Tous les jours voit tout le monde
N'aura point achevé l'an,
Que tes conquêtes ne rasent
Tout le Piémont, et n'écrasent
La couleuvre de Milan.

Ce sera là que ma lyre,
Faisant son dernier effort,
Entreprendra de mieux dire
Qu'un cygne près de sa mort;
Et, se rendant favorable
Ton oreille incomparable,
Te forcera d'avouer
Qu'en l'aise de la victoire
Rien n'est si doux que la gloire
De se voir si bien louer.

Il ne faut pas que tu penses
Trouver de l'éternité
En ces pompeuses dépenses
Qu'invente la vanité:
Tous ces chefs-d'œuvres antiques
Ont à peine leurs reliques:
Par les Muses seulement
L'homme est exempt de la Parque;
Et ce qui porte leur marque
Demeure éternellement.

Par elles traçant l'histoire
De tes faits laborieux,

Je défendrai ta mémoire
Du trépas injurieux;
Et quelque assaut que te fasse
L'oubli, par qui tout s'efface,
Ta louange, dans mes vers
D'amaranthe couronnée,
N'aura sa fin terminée
Qu'en celle de l'univers.

## CHANSON

Faite conjointement avec la duchesse de Bellegarde
et le marquis de Racan.

1606.

Qu'AUTRES que vous soient desirées,
Qu'autres que vous soient adorées,
Cela se peut facilement:
Mais qu'il soit des beautés pareilles
A vous, merveille des merveilles,
Cela ne se peut nullement.

Que chacun sous votre puissance
Captive son obéissance,
Cela se peut facilement:
Mais qu'il soit une amour si forte
Que celle-là que je vous porte,
Cela ne se peut nullement.

Que le fâcheux nom de cruelles
Semble doux à beaucoup de belles,
Cela se peut facilement :
Mais qu'en leur ame trouve place
Rien de si froid que votre glace,
Cela ne se peut nullement.

Qu'autres que moi soient misérables
Par vos rigueurs inexorables,
Cela se peut facilement :
Mais que la cause de leurs plaintes
Porte de si vives atteintes,
Cela ne se peut nullement.

Qu'on serve bien lorsque l'on pense
En recevoir la récompense,
Cela se peut facilement :
Mais qu'une autre foi que la mienne
N'espère rien et se maintienne,
Cela ne se peut nullement.

Qu'à la fin la raison essaie
Quelque guérison à ma plaie,
Cela se peut facilement :
Mais que d'un si digne servage
La remontrance me dégage,
Cela ne se peut nullement.

Qu'en ma seule mort soient finies
Mes peines et vos tyrannies,

Cela se peut facilement :
Mais que jamais par le martyre
De vous servir je me retire,
Cela ne se peut nullement.

## STANCES

Pour M. le duc de Bellegarde, à une femme qui s'étoit imaginé qu'il étoit amoureux d'elle.

1606.

Philis, qui me voit le teint blême,
Les sens ravis hors de moi-même,
Et les yeux trempés tout le jour,
Cherchant la cause de ma peine,
Se figure, tant elle est vaine,
Qu'elle m'a donné de l'amour.

Je suis marri que la colère
Me porte jusqu'à lui déplaire;
Mais pourquoi ne m'est-il permis
De lui dire qu'elle s'abuse,
Puisqu'à ma honte elle s'accuse
De ce qu'elle n'a point commis?

En quelle école nompareille
Auroit-elle appris la merveille

De si bien charmer ses appas,
Que je pusse la trouver belle,
Pâlir, transir, languir pour elle,
Et ne m'en apercevoir pas?

O qu'il me seroit desirable
Que je ne fusse misérable
Que pour être en telle prison!
Mon mal ne m'étonneroit guères,
Et les herbes les plus vulgaires
M'en donneroient la guérison.

Mais, ô rigoureuse aventure!
Un chef-d'œuvre de la nature,
Au lieu du monde le plus beau,
Tient ma liberté si bien close,
Que le mieux que je m'en propose,
C'est d'en sortir par le tombeau.

Pauvre Philis, mal avisée,
Cessez de servir de risée,
Et souffrez que la vérité
Vous témoigne votre ignorance,
Afin que, perdant l'espérance,
Vous perdiez la témérité.

C'est de Glycère que procèdent
Tous les ennuis qui me possèdent,
Sans remède et sans reconfort.
Glycère fait mes destinées;

Et, comme il lui plaît, mes années
Sont ou près ou loin de la mort.

C'est bien un courage de glace,
Où la pitié n'a point de place,
Et que rien ne peut émouvoir;
Mais quelque défaut que j'y blâme,
Je ne puis l'ôter de mon ame,
Non plus que vous y recevoir.

---

# SONNET

## AU ROI HENRI LE GRAND.

1607.

Je le connois, Destins, vous avez arrêté
Qu'aux deux fils de mon roi se partage la terre,
Et qu'après le trépas ce miracle de guerre
Soit encore effroyable en sa postérité.

Leur courage, aussi grand que leur prospérité,
Tous les forts orgueilleux brisera comme verre;
Et qui de leurs combats attendra le tonnerre
Aura le châtiment de sa témérité.

Le cercle imaginé qui de même intervalle
Du nord et du midi les distances égale
De pareille grandeur bornera leur pouvoir.

Mais étant fils d'un père où tant de gloire abonde,
Pardonnez-moi, Destins, quoi qu'ils puissent avoir,
Vous ne leur donnez rien s'ils n'ont chacun un monde.

## SONNET

### AU ROI HENRI LE GRAND.

1607 ou 1608.

Mon roi, s'il est ainsi que des choses futures
L'école d'Apollon apprend la vérité,
Quel ordre merveilleux de belles aventures
Va combler de lauriers votre postérité!

Que vos jeunes lions vont amasser de proie,
Soit qu'aux rives du Tage ils portent leurs combats,
Soit que, de l'Orient mettant l'empire bas,
Ils veuillent rebâtir les murailles de Troie!

Ils seront malheureux seulement en un point;
C'est que, si leur courage à leur fortune joint
Avoit assujetti l'un et l'autre hémisphère,

Votre gloire est si grande en la bouche de tous,
Que toujours on dira qu'ils ne pouvoient moins faire,
Puisqu'ils avoient l'honneur d'être sortis de vous.

# CHANSON

Sur le départ de la vicomtesse d'Auchy

1608.

Ils s'en vont ces rois de ma vie,
Ces yeux, ces beaux yeux,
Dont l'éclat fait pâlir d'envie
Ceux mêmes des cieux.
Dieux, amis de l'innocence,
Qu'ai-je fait pour mériter
Les ennuis où cette absence
Me va précipiter?

Elle s'en va, cette merveille,
Pour qui nuit et jour,
Quoi que la raison me conseille,
Je brûle d'amour.
Dieux, amis de l'innocence,
Qu'ai-je fait pour mériter
Les ennuis où cette absence
Me va précipiter?

En quel effroi de solitude
Assez écarté
Mettrai-je mon inquiétude

En sa liberté?
Dieux, amis de l'innocence,
Qu'ai-je fait pour mériter
Les ennuis où cette absence
Me va précipiter?

Les affligés ont en leur peine
Recours à pleurer:
Mais quand mes yeux seroient fontaine,
Que puis-je espérer?
Dieux, amis de l'innocence,
Qu'ai-je fait pour mériter
Les ennuis où cette absence
Me va précipiter?

V

# ODE

## A M. LE DUC DE BELLEGARDE,

GRAND ÉCUYER DE FRANCE.

1608.

A la fin c'est trop de silence,
En si beau sujet de parler;
Le mérite qu'on veut celer
Souffre une injuste violence.
Bellegarde, unique support
Où mes vœux ont trouvé leur port,

Que tarde ma paresse ingrate,
Que déja ton bruit nompareil
Aux bords du Tage et de l'Euphrate
N'a vu l'un et l'autre soleil?

Les Muses, hautaines et braves,
Tiennent le flatter odieux,
Et, comme parentes des dieux,
Ne parlent jamais en esclaves.
Mais aussi ne sont-elles pas
De ces beautés dont les appas
Ne sont que rigueur et que glace,
Et de qui le cerveau léger,
Quelque service qu'on leur fasse,
Ne se peut jamais obliger.

La vertu, qui de leur étude
Est le fruit le plus précieux,
Sur tous les actes vicieux
Leur fait haïr l'ingratitude;
Et les agréables chansons
Par qui leurs doctes nourrissons
Savent charmer les destinées
Récompensent un bon accueil
De louanges que les années
Ne mettent point dans le cercueil.

Les tiennes, par moi publiées,
Je le jure sur les autels,
En la mémoire des mortels

Ne seront jamais oubliées;
Et l'éternité que promet
La montagne au double sommet
N'est que mensonge et que fumée,
Ou je rendrai cet univers
Amoureux de ta renommée,
Autant que tu l'es de mes vers.

Comme, en cueillant une guirlande,
L'homme est d'autant plus travaillé
Que le parterre est émaillé
D'une diversité plus grande;
Tant de fleurs de tant de côtés
Faisant paroître en leurs beautés
L'artifice de la nature,
Qu'il tient suspendu son desir,
Et ne sait en cette peinture
Ni que laisser ni que choisir:

Ainsi quand, pressé de la honte
Dont me fait rougir mon devoir,
Je veux une œuvre concevoir
Qui pour toi les âges surmonte,
Tu me tiens les sens enchantés
De tant de rares qualités,
Où brille un excès de lumière,
Que plus je m'arrête à penser
Laquelle sera la première,
Moins je sais par où commencer.

Si nommer en son parentage
Une longue suite d'aïeux
Que la gloire a mis dans les cieux
Est réputé grand avantage,
De qui n'est-il point reconnu
Que toujours les tiens ont tenu
Les charges les plus honorables,
Dont le mérite et la raison,
Quand les destins sont favorables,
Parent une illustre maison?

Qui ne sait de quelles tempêtes
Leur fatale main autrefois,
Portant la foudre de nos rois,
Des Alpes a battu les têtes?
Qui n'a vu dessous leurs combats
Le Pô mettre les cornes bas,
Et les peuples de ses deux rives,
Dans la frayeur ensevelis,
Laisser leurs dépouilles captives
A la merci des fleurs de lis?

Mais de chercher aux sépultures
Des témoignages de valeur,
C'est à ceux qui n'ont rien du leur
Estimable aux races futures;
Non pas à toi, qui, revêtu
De tous les dons que la vertu
Peut recevoir de la fortune,
Connois ce qui vraiment est bien,

Et ne veux pas, comme la lune,
Luire d'autre feu que du tien.

Quand le monstre infame d'Envie,
A qui rien de l'autrui ne plaît,
Tout lâche et perfide qu'il est,
Jette les yeux dessus ta vie,
Et te voit emporter le prix
Des grands cœurs et des beaux esprits
Dont aujourd'hui la France est pleine,
Est-il pas contraint d'avouer
Qu'il a lui-même de la peine
A s'empêcher de te louer?

Soit que l'honneur de la carrière
T'appelle à monter un cheval,
Soit qu'il se présente un rival
Pour la lice ou pour la barrière,
Soit que tu donnes ton loisir
A prendre quelque autre plaisir
Éloigné des molles délices ;
Qui ne sait que toute la cour
A regarder tes exercices
Comme à des théâtres accourt?

Quand tu passas en Italie,
Où tu fus querir pour ton roi
Ce joyau d'honneur et de foi
Dont l'Arne à la Seine s'allie,
Thétis ne suivit-elle pas

Ta bonne grace et tes appas,
Comme un objet émerveillable?
Et jura qu'avecque Jason
Jamais Argonaute semblable
N'alla conquérir la Toison.

Tu menois le blond Hyménée,
Qui devoit solennellement
De ce fatal accouplement
Célébrer l'heureuse journée.
Jamais il ne fut si paré;
Jamais en son habit doré
Tant de richesses n'éclatèrent:
Toutefois les nymphes du lieu,
Non sans apparence, doutèrent
Qui de vous deux étoit le dieu.

De combien de pareilles marques,
Dont on ne peut me démentir,
Ai-je de quoi te garantir
Contre les menaces des Parques!
Si ce n'est qu'un si long discours
A de trop pénibles détours,
Et qu'à bien dispenser les choses,
Il faut mêler pour un guerrier
A peu de myrte et peu de roses
Force palme et force laurier.

Achille étoit haut de corsage;
L'or éclatoit en ses cheveux;

Et les dames avecque vœux
Soupiroient après son visage.
Sa gloire à danser et chanter,
Tirer de l'arc, sauter, lutter,
A nulle autre n'étoit seconde :
Mais s'il n'eût rien eu de plus beau,
Son nom, qui vole par le monde,
Seroit-il pas dans le tombeau?

S'il n'eût, par un bras homicide
Dont rien ne repoussoit l'effort,
Sur Ilion vengé le tort
Qu'avoit reçu le jeune Atride ;
De quelque adresse qu'au giron
Ou de Phénix, ou de Chiron,
Il eût fait son apprentissage,
Notre âge auroit-il aujourd'hui
Le mémorable témoignage
Que la Grèce a donné de lui?

C'est aux magnanimes exemples
Qui, sous la bannière de Mars,
Sont faits au milieu des hasards
Qu'il appartient d'avoir des temples ;
Et c'est avecque ces couleurs
Que l'histoire de nos malheurs
Marquera si bien ta mémoire,
Que tous les siècles à venir
N'auront point de nuit assez noire
Pour en cacher le souvenir.

En ce long temps où les manies
D'un nombre infini de mutins,
Poussés de nos mauvais destins,
Ont assouvi leurs félonies,
Par quels faits d'armes valeureux,
Plus que nul autre aventureux,
N'as-tu mis ta gloire en estime,
Et déclaré ta passion
Contre l'espoir illégitime
De la rebelle ambition!

Tel que d'un effort difficile
Un fleuve, au travers de la mer,
Sans que son goût devienne amer,
Passe d'Élide en la Sicile;
Ses flots, par moyens inconnus,
En leur douceur entretenus,
Aucun mélange ne reçoivent,
Et dans Syracuse arrivant
Sont trouvés de ceux qui les boivent
Aussi peu salés que devant:

Tel, entre ces esprits tragiques,
Ou plutôt démons insensés,
Qui de nos dommages passés
Tramoient les funestes pratiques,
Tu ne t'es jamais diverti
De suivre le juste parti;
Mais, blâmant l'impure licence
De leurs déloyales humeurs,

As toujours aimé l'innocence,
Et pris plaisir aux bonnes mœurs.

Depuis que, pour sauver sa terre,
Mon roi, le plus grand des humains,
Eut laissé partir de ses mains
Le premier trait de son tonnerre,
Jusqu'à la fin de ses exploits,
Que tout eut reconnu ses lois,
A-t-il jamais défait armée,
Pris ville, ni forcé rempart,
Où ta valeur accoutumée
N'ait eu la principale part?

Soit que près de Seine et de Loire
Il pavât les plaines de morts,
Soit que le Rhône outre ses bords
Lui vît faire éclater sa gloire,
Ne l'as-tu pas toujours suivi,
Ne l'as-tu pas toujours servi,
Et toujours par dignes ouvrages
Témoigné le mépris du sort
Que sait imprimer aux courages
Le soin de vivre après la mort?

Mais quoi! ma barque vagabonde
Est dans les syrtes bien avant,
Et le plaisir, la décevant,
Toujours l'emporte au gré de l'onde.
Bellegarde, les matelots

Jamais ne méprisent les flots,
Quelque phare qui les éclaire :
Je ferai mieux de relâcher,
Et borner le soin de te plaire,
Par la crainte de te fâcher.

L'unique but où mon attente
Croit avoir raison d'aspirer,
C'est que tu veuilles m'assurer
Que mon offrande te contente.
Donne-m'en d'un clin de tes yeux
Un témoignage gracieux;
Et si tu la trouves petite,
Ressouviens-toi qu'une action
Ne peut avoir peu de mérite
Ayant beaucoup d'affection.

Ainsi de tant d'or et de soie
Ton âge dévide son cours,
Que tu reçoives tous les jours
Nouvelles matières de joie!
Ainsi tes honneurs fleurissants
De jour en jour aillent croissants,
Malgré la fortune contraire!
Et ce qui les fait trébucher
De toi ni de Termes, ton frère,
Ne puisse jamais approcher!

Quand la faveur, à pleines voiles,
Toujours compagne de vos pas,

Vous feroit devant le trépas
Avoir le front dans les étoiles,
Et remplir de votre grandeur
Ce que la terre a de rondeur;
Sans être menteur, je puis dire
Que jamais vos prospérités
N'iront jusques où je desire,
Ni jusques où vous méritez.

## SONNET

### A M. DE FLURANCE,

Sur son livre de l'*Art d'embellir*

1608.

Voyant ma Caliste si belle
Que l'on n'y peut rien desirer,
Je ne me pouvois figurer
Que ce fût chose naturelle.

J'ignorois que ce pouvoit être
Qui lui coloroit ce beau teint,
Où l'Aurore même n'atteint,
Quand elle commence de naître.

Mais, Flurance, ton docte écrit

M'ayant fait voir qu'un bel esprit
Est la cause d'un beau visage,

Ce ne m'est plus de nouveauté,
Puisqu'elle est parfaitement sage,
Qu'elle soit parfaite en beauté.

## SONNET

Sur l'absence de la vicomtesse d'Auchy.

1608.

Quel astre malheureux ma fortune a bâtie,
A quelles dures lois m'a le ciel attaché,
Que l'extrême regret ne m'ait point empêché
De me laisser résoudre à cette départie?

Quelle sorte d'ennuis fut jamais ressentie
Égale au déplaisir dont j'ai l'esprit touché?
Qui vit jamais coupable expier son péché
D'une douleur si forte et si peu divertie?

On doute en quelle part est le funeste lieu
Que réserve aux damnés la justice de Dieu,
Et de beaucoup d'avis la dispute en est pleine :

Mais, sans être savant et sans philosopher,



Universitas BIBLIOTHECA

Amour en soit loué, je n'en suis point en peine;
Où Caliste n'est point, c'est là qu'est mon enfer.

## STANCES

POUR LA MÊME.

1608.

Laisse-moi, raison importune,
Cesse d'affliger mon repos,
En me faisant mal-à-propos
Désespérer de ma fortune;
Tu perds temps de me secourir,
Puisque je ne veux point guérir.

Si l'Amour en tout son empire,
Au jugement des beaux esprits,
N'a rien qui ne quitte le prix
A celle pour qui je soupire,
D'où vient que tu me veux ravir
L'aise que j'ai de la servir?

A quelles roses ne fait honte
De son teint la vive fraîcheur?
Quelle neige a tant de blancheur
Que sa gorge ne la surmonte?
Et quelle flamme luit aux cieux
Claire et nette comme ses yeux?

Soit que de ses douces merveilles
Sa parole enchante les sens,
Soit que sa voix de ses accens
Frappe les cœurs par les oreilles,
A qui ne fait-elle avouer
Qu'on ne la peut assez louer?

Tout ce que d'elle on me peut dire,
C'est que son trop chaste penser,
Ingrat à me récompenser,
Se moquera de mon martyre;
Supplice qui jamais ne faut
Aux desirs qui volent trop haut.

Je l'accorde, il est véritable,
Je devois bien moins desirer;
Mais mon humeur est d'aspirer
Où la gloire est indubitable.
Les dangers me sont des appas;
Un bien sans mal ne me plaît pas.

Je me rends donc sans résistance
A la merci d'elle et du sort;
Aussi bien par la seule mort
Se doit faire la pénitence
D'avoir osé délibérer
Si je la devois adorer.

## SONNET

POUR LA MÊME.

1608.

Il n'est rien de si beau comme Caliste est belle,
C'est une œuvre où nature a fait tous ses efforts;
Et notre âge est ingrat qui voit tant de trésors,
S'il n'éléve à sa gloire une marque éternelle.

La clarté de son teint n'est pas chose mortelle;
Le baume est dans sa bouche, et les roses dehors;
Sa parole et sa voix ressuscitent les morts,
Et l'art n'égale point sa douceur naturelle.

La blancheur de sa gorge éblouit les regards;
Amour est dans ses yeux, il y trempe ses dards,
Et la fait reconnoître un miracle visible.

En ce nombre infini de graces et d'appas,
Qu'en dis-tu, ma raison? crois-tu qu'il soit possible
D'avoir du jugement, et ne l'adorer pas?

# STANCES

Sur l'éloignement prochain de la comtesse de La Roche, ou de la vicomtesse d'Auchy.

1608.

Le dernier de mes jours est dessus l'horizon ;
Celle dont mes ennuis avoient leur guérison
S'en va porter ailleurs ses appas et ses charmes.
Je fais ce que je puis, l'en pensant divertir;
Mais tout m'est inutile, et semble que mes larmes
Excitent sa rigueur à la faire partir.

Beaux yeux, à qui le ciel et mon consentement,
Pour me combler de gloire, ont donné justement
Dessus mes volontés un empire suprême,
Que ce coup m'est sensible! et que tout à loisir
Je vais bien éprouver qu'un déplaisir extrême
Est toujours à la fin d'un extrême plaisir!

Quel tragique succès ne dois-je redouter
Du funeste voyage où vous m'allez ôter,
Pour un terme si long, tant d'aimables délices;
Puisque, votre présence étant mon élément,
Je pense être aux enfers et souffrir leurs supplices,
Lorsque je m'en sépare une heure seulement!

Au moins si je voyois cette fière beauté,
Préparant son départ, cacher sa cruauté
Dessous quelque tristesse ou feinte ou véritable;
L'espoir qui volontiers accompagne l'amour,
Soulageant ma langueur, la rendroit supportable,
Et me consoleroit jusques à son retour.

Mais quel aveuglement me le fait desirer?
Avec quelle raison me puis-je figurer
Que cette ame de roche une grace m'octroie,
Et qu'ayant fait dessein de ruiner ma foi,
Son humeur se dispose à vouloir que je croie
Qu'elle a compassion de s'éloigner de moi?

Puis, étant son mérite infini comme il est,
Dois-je pas me résoudre à tout ce qui lui plaît,
Quelques lois qu'elle fasse et quoi qu'il m'en avienne,
Sans faire cette injure à mon affection,
D'appeler sa douleur au secours de la mienne,
Et chercher mon repos en son affliction?

Non, non: qu'elle s'en aille à son contentement,
Ou dure ou pitoyable, il n'importe comment;
Je n'ai point d'autre vœu que ce qu'elle souhaite:
Et quand de mes travaux je n'aurois jamais rien,
Le sort en est jeté, l'entreprise en est faite,
Je ne saurois brûler d'autre feu que le sien.

Je ne ressemble point à ces foibles esprits
Qui, bientôt délivrés comme ils sont bientôt pris,

En leur fidélité n'ont rien que du langage;
Toute sorte d'objets les touche également:
Quant à moi, je dispute avant que je m'engage;
Mais quand je l'ai promis, j'aime éternellement.

## SONNET

### A LA VICOMTESSE D'AUCHY.

1608.

Beauté, de qui la grace étonne la nature,
Il faut donc que je céde à l'injure du sort,
Que je vous abandonne, et, loin de votre port,
M'en aille au gré du vent suivre mon aventure!

Il n'est ennui si grand que celui que j'endure;
Et la seule raison qui m'empêche la mort,
C'est le doute que j'ai que ce dernier effort
Ne fût mal employé pour une ame si dure.

Caliste, où pensez-vous? qu'avez-vous entrepris?
Vous résoudrez-vous point à borner ce mépris,
Qui de ma patience indignement se joue?

Mais, ô de mon erreur étrange nouveauté!
Je vous souhaite douce, et toutefois j'avoue
Que je dois mon salut à votre cruauté.

## SONNET

Fait à Fontainebleau sur l'absence de la même.

1608.

Beaux et grands bâtiments d'éternelle structure,
Superbes de matière et d'ouvrages divers,
Où le plus digne roi qui soit en l'univers
Aux miracles de l'art fait céder la nature;

Beau parc et beaux jardins qui, dans votre clôture,
Avez toujours des fleurs et des ombrages verts,
Non sans quelque démon qui défend aux hivers
D'en effacer jamais l'agréable peinture;

Lieux qui donnez aux cœurs tant d'aimables desirs,
Bois, fontaines, canaux, si, parmi vos plaisirs,
Mon humeur est chagrine et mon visage triste,

Ce n'est point qu'en effet vous n'ayez des appas;
Mais, quoi que vous ayez, vous n'avez point Caliste,
Et moi je ne vois rien quand je ne la vois pas.

## SONNET

Sur le même sujet que le précédent, et fait sans doute au même lieu.

1608.

Caliste, en cet exil j'ai l'ame si gênée,
Qu'au tourment que je souffre il n'est rien de pareil;
Et ne saurois ouïr ni raison ni conseil,
Tant je suis dépité contre ma destinée.

J'ai beau voir commencer et finir la journée;
En quelque part des cieux que luise le soleil,
Si le plaisir me fuit, aussi fait le sommeil,
Et la douleur que j'ai n'est jamais terminée.

Toute la cour fait cas du séjour où je suis,
Et, pour y prendre goût, je fais ce que je puis;
Mais j'y deviens plus sec, plus j'y vois de verdure.

En ce piteux état, si j'ai du reconfort,
C'est, ô rare beauté, que vous êtes si dure,
Qu'autant près comme loin je n'attends que la mort.

## SONNET

A LA MÊME.

1608.

C'EST fait, belle Caliste, il n'y faut plus penser;
Il se faut affranchir des lois de votre empire:
Leur rigueur me dégoûte, et fait que je soupire
Que ce qui s'est passé n'est à recommencer.

Plus en vous adorant je me pense avancer,
Plus votre cruauté, qui toujours devient pire,
Me défend d'arriver au bonheur où j'aspire,
Comme si vous servir étoit vous offenser.

Adieu donc, ô beauté, des beautés la merveille!
Il faut qu'à l'avenir ma raison me conseille,
Et dispose mon ame à se laisser guérir.

Vous m'étiez un trésor aussi cher que la vie;
Mais puisque votre amour ne se peut acquérir,
Comme j'en perds l'espoir, j'en veux perdre l'envie.

# STANCES

## A MADAME LA PRINCESSE DE CONTI,

POUR M. LE DUC DE BELLEGARDE.

1608.

Dure contrainte de partir,
A quoi je ne puis consentir,
Et dont je ne m'ose défendre,
Que ta rigueur a de pouvoir!
Et que tu me fais bien apprendre
Quel tyran c'est que le devoir!

J'aurai donc nommé ces beaux yeux
Tant de fois mes rois et mes dieux,
Pour aujourd'hui n'en tenir compte,
Et permettre qu'à l'avenir
On leur impute cette honte
De n'avoir su me retenir!

Ils auront donc ce déplaisir,
Que je meurs après un desir
Où la vanité me convie;
Et qu'ayant juré si souvent
D'être auprès d'eux toute ma vie,
Mes serments s'en aillent au vent!

Vraiment je puis bien avouer
Que j'aurois tort de me louer
Par-dessus le reste des hommes;
Je n'ai point d'autre qualité
Que celle du siécle où nous sommes,
La fraude et l'infidélité.

Mais à quoi tendent ces discours,
O beauté, qui de mes amours
Êtes le port et le naufrage?
Ce que je dis contre ma foi,
N'est-ce pas un vrai témoignage
Que je suis déja hors de moi?

Votre esprit, de qui la beauté
Dans la plus sombre obscurité
Se fait une insensible voie,
Ne vous laisse pas ignorer
Que c'est le comble de ma joie
Que l'honneur de vous adorer.

Mais pourrois-je n'obéir pas
Au Destin, de qui le compas
Marque à chacun son aventure;
Puisqu'en leur propre adversité,
Les dieux, tout-puissants de nature,
Cédent à sa nécessité?

Pour le moins j'ai ce reconfort,
Que les derniers traits de la mort

Sont peints en mon visage blême,
Et font voir assez clair à tous
Que c'est m'arracher à moi-même
Que de me séparer de vous.

Un lâche espoir de revenir
Tâche en vain de m'entretenir,
Ce qu'il me propose m'irrite;
Et mes vœux n'auront point de lieu,
Si par le trépas je n'évite
La douleur de vous dire adieu.

## SONNET

A l'occasion de la goutte dont Henri-le-Grand fut attaqué au mois de janvier 1609.

1609.

Quoi donc! c'est un arrêt qui n'épargne personne,
Que rien n'est ici-bas heureux parfaitement,
Et qu'on ne peut au monde avoir contentement
Qu'un funeste malheur aussitôt n'empoisonne!

La santé de mon prince en la guerre étoit bonne,
Il vivoit aux combats comme en son élément;
Depuis que dans la paix il régne absolument,
Tous les jours la douleur quelque atteinte lui donne.

Dieux, à qui nous devons ce miracle des rois,
Qui du bruit de sa gloire et de ses justes lois
Invite à l'adorer tous les yeux de la terre;

Puisque seul, après vous, il est notre soutien,
Quelques malheureux fruits que produise la guerre,
N'ayons jamais la paix, et qu'il se porte bien!

## STANCES

De la Renommée, au roi Henri-le-Grand, dans le ballet de la reine, dansé au mois de mars 1609.

1609.

Pleine de langues et de voix,
O roi, le miracle des rois,
Je viens de voir toute la terre,
Et publier en ses deux bouts
Que pour la paix ni pour la guerre
Il n'est rien de pareil à vous.

Par ce bruit je vous ai donné
Un renom qui n'est terminé
Ni de fleuve ni de montagne;
Et par lui j'ai fait desirer
A la troupe que j'accompagne
De vous voir et vous adorer.

Ce sont douze rares beautés,
Qui de si dignes qualités
Tirent un cœur à leur service,
Que leur souhaiter plus d'appas,
C'est vouloir avec injustice
Ce que les cieux ne peuvent pas.

L'Orient, qui de leurs aïeux
Sait les titres ambitieux,
Donne à leur sang un avantage
Qu'on ne leur peut faire quitter
Sans être issu du parentage
Ou de vous ou de Jupiter.

Tout ce qu'à façonner un corps
Nature assemble de trésors
Est en elles sans artifice;
Et la force de leurs esprits,
D'où jamais n'approche le vice,
Fait encore accroître leur prix.

Elles souffrent bien que l'Amour
Par elles fasse chaque jour
Nouvelles preuves de ses charmes;
Mais sitôt qu'il les veut toucher,
Il reconnoît qu'il n'a point d'armes
Qu'elles ne fassent reboucher.

Loin des vaines impressions
De toutes folles passions

La vertu leur apprend à vivre,
Et dans la cour leur fait des lois
Que Diane auroit peine à suivre
Au plus grand silence des bois.

Une reine qui les conduit
De tant de merveilles reluit,
Que le soleil, qui tout surmonte,
Quand même il est plus flamboyant,
S'il étoit sensible à la honte,
Se cacheroit en la voyant.

Aussi le temps a beau courir,
Je la ferai toujours fleurir
Au rang des choses éternelles;
Et non moins que les immortels,
Tant que mon dos aura des ailes,
Son image aura des autels.

Grand roi, faites-leur bon accueil;
Louez leur magnanime orgueil,
Que vous seul avez fait ployable;
Et vous acquérez sagement,
Afin de me rendre croyable,
La faveur de leur jugement.

Jusqu'ici vos faits glorieux
Peuvent avoir des envieux;
Mais quelles ames si farouches

Oseront douter de ma foi,
Quand on verra leurs belles bouches
Les raconter avecque moi?

## STANCES

Pour Henri-le-Grand, sous le nom d'Alcandre, au sujet de l'absence de la princesse de Condé, sous le nom d'Oranthe.

1609.

Donc cette merveille des cieux,
Parcequ'elle est chère à mes yeux,
En sera toujours éloignée;
Et mon impatiente amour,
Par tant de larmes témoignée,
N'obtiendra jamais son retour!

Mes vœux donc ne servent de rien!
Les dieux, ennemis de mon bien,
Ne veulent plus que je la voie,
Et semble que de rechercher
Qu'ils me permettent cette joie
Les invite à me l'empêcher.

O beauté, reine des beautés,
Seule de qui les volontés
Président à ma destinée,
Pourquoi n'est comme la Toison

Votre conquête abandonnée
A l'effort d'un autre Jason!

Quels feux, quels dragons, quels taureaux,
Quelle horreur de monstres nouveaux,
Et quelle puissance de charmes,
Pourroient empêcher qu'aux enfers
Je n'allasse avecque les armes
Rompre vos chaînes et vos fers?

N'ai-je pas le cœur aussi haut,
Et, pour oser tout ce qu'il faut,
Un aussi grand desir de gloire,
Que j'avois lorsque je couvri
D'exploits d'éternelle mémoire
Les plaines d'Arques et d'Ivry?

Mais quoi! ces lois dont la rigueur
Retient mes souhaits en langueur
Règnent avec un tel empire,
Que, si le ciel ne les dissout,
Pour pouvoir ce que je desire,
Ce n'est rien que de pouvoir tout.

Je ne veux point, en me flattant,
Croire que le sort inconstant
De ces tempêtes me délivre;
Quelque espoir qui se puisse offrir,
Il faut que je cesse de vivre,
Si je veux cesser de souffrir.

Arrière donc ces vains discours :
Qu'après les nuits viennent les jours,
Et le repos après l'orage.
Autre sorte de réconfort
Ne me satisfait le courage,
Que de me résoudre à la mort.

C'est là que de tout mon tourment
Se bornera le sentiment;
Ma foi seule, aussi pure et belle
Comme le sujet en est beau,
Sera ma compagne éternelle,
Et me suivra dans le tombeau.

Ainsi, d'une mourante voix,
Alcandre, au silence des bois,
Témoignoit ses vives atteintes ;
Et son visage sans couleur
Faisoit connoître que ses plaintes
Étoient moindres que sa douleur.

Oranthe, qui, par les zéphyrs,
Reçut les funestes soupirs
D'une passion si fidèle,
Le cœur outré de même ennui,
Jura que, s'il mouroit pour elle,
Elle mourroit aussi pour lui.

## STANCES.

Pour Alcandre, sur le même sujet que les précédentes.

1609.

Quelque ennui donc qu'en cette absence,
Avec une injuste licence,
Le Destin me fasse endurer,
Ma peine lui semble petite,
Si chaque jour il ne l'irrite
D'un nouveau sujet de pleurer!

Paroles que permet la rage
A l'innocence qu'on outrage,
C'est aujourd'hui votre saison;
Faites-vous ouïr en ma plainte:
Jamais l'ame n'est bien atteinte,
Quand on parle avecque raison.

O fureurs, dont même les Scythes
N'useroient pas vers des mérites
Qui n'ont rien de pareil à soi!
Ma dame est captive; et son crime,
C'est que je l'aime, et qu'on estime
Qu'elle en fait de même de moi.

Rochers, où mes inquiétudes
Viennent chercher les solitudes
Pour blasphémer contre le sort,
Quoiqu'insensibles aux tempêtes,
Je suis plus rocher que vous n'êtes,
De le voir et n'être pas mort.

Assez de preuves à la guerre,
D'un bout à l'autre de la terre,
Ont fait paroître ma valeur;
Ici je renonce à la gloire,
Et ne veux point d'autre victoire
Que de céder à ma douleur,

Quelquefois les dieux pitoyables
Terminent des maux incroyables :
Mais en un lieu que tant d'appas
Exposent à la jalousie,
Ne seroit-ce pas frénésie
De ne les en soupçonner pas?

Qui ne sait combien de mortelles
Les ont fait soupirer pour elles,
Et, d'un conseil audacieux,
En bergers, bêtes, et satyres,
Afin d'apaiser leurs martyres,
Les ont fait descendre des cieux?

Non, non; si je veux un reméde,
C'est de moi qu'il faut qu'il procéde,

Sans les importuner de rien :
J'ai su faire la délivrance
Du malheur de toute la France,
Je la saurai faire du mien.

Hâtons donc ce fatal ouvrage ;
Trouvons le salut au naufrage,
Et multiplions dans les bois
Les herbes dont les feuilles peintes
Gardent les sanglantes empreintes
De la fin tragique des rois.

Pour le moins, la haine et l'envie
Ayant leur rigueur assouvie,
Quand j'aurai clos mon dernier jour,
Oranthe sera sans alarmes,
Et mon trépas aura des larmes
De quiconque aura de l'amour.

A ces mots, tombant sur la place,
Transi d'une mortelle glace,
Alcandre cessa de parler ;
La nuit assiégea ses prunelles,
Et son ame, étendant les ailes,
Fut toute prête à s'envoler.

Que fais-tu, monarque adorable,
Lui dit un démon favorable?
En quels termes te réduis-tu?
Veux-tu succomber à l'orage,

Et laisser perdre à ton courage
Le nom qu'il a pour sa vertu?

N'en doute point, quoi qu'il avienne,
La belle Oranthe sera tienne;
C'est chose qui ne peut faillir:
Le temps adoucira les choses;
Et tous deux vous aurez des roses
Plus que vous n'en sauriez cueillir.

## STANCES.

Alcandre plaint la captivité de sa maîtresse.

1609.

Que d'épines, Amour, accompagnent tes roses!
Que d'une aveugle erreur tu laisses toutes choses
A la merci du sort!
Qu'en tes prospérités à bon droit on soupire,
Et qu'il est malaisé de vivre en ton empire
Sans desirer la mort!

Je sers, je le confesse, une jeune merveille,
En rares qualités à nulle autre pareille,
Seule semblable à soi;
Et, sans faire le vain, mon aventure est telle,
Que de la même ardeur que je brûle pour elle
Elle brûle pour moi.

Mais parmi tout cet heur, ô dure destinée!
Que de tragiques soins, comme oiseaux de Phinée,
Sens-je me dévorer!
Et ce que je supporte avecque patience,
Ai-je quelque ennemi, s'il n'est sans conscience,
Qui le vît sans pleurer?

La mer a moins de vents qui ses vagues irritent,
Que je n'ai de pensers qui tous me sollicitent
D'un funeste dessein;
Je ne trouve la paix qu'à me faire la guerre;
Et si l'enfer est fable au centre de la terre,
Il est vrai dans mon sein.

Depuis que le soleil est dessus l'hémisphère,
Qu'il monte ou qu'il descende, il ne me voit rien faire
Que plaindre et soupirer:
Des autres actions j'ai perdu la coutume;
Et ce qui s'offre à moi, s'il n'a de l'amertume,
Je ne puis l'endurer.

Comme la nuit arrive, et que par le silence
Qui fait des bruits du jour cesser la violence
L'esprit est relâché,
Je vois de tous côtés, sur la terre et sur l'onde,
Les pavots qu'elle séme assoupir tout le monde,
Et n'en suis point touché.

S'il m'avient quelquefois de clorre les paupières,
Aussitôt ma douleur en nouvelles manières

Fait de nouveaux efforts;
Et de quelque souci qu'en veillant je me ronge,
Il ne me trouble point comme le meilleur songe
Que je fais quand je dors.

Tantôt cette beauté, dont ma flamme est le crime,
M'apparoît à l'autel, où, comme une victime,
On la veut égorger;
Tantôt je me la vois d'un pirate ravie,
Et tantôt la fortune abandonne sa vie
A quelque autre danger.

En ces extrémités la pauvrette s'écrie :
Alcandre, mon Alcandre, ôte-moi, je te prie,
Du malheur où je suis !
La fureur me saisit, je mets la main aux armes :
Mais son destin m'arrête; et lui donner des larmes,
C'est tout ce que je puis.

Voilà comme je vis, voilà ce que j'endure
Pour une affection que je veux qui me dure
Au-delà du trépas:
Tout ce qui me la blâme offense mon oreille;
Et qui veut m'affliger, il faut qu'il me conseille
De ne m'affliger pas.

On me dit qu'à la fin toute chose se change,
Et qu'avecque le temps les beaux yeux de mon ange
Reviendront m'éclairer;
Mais voyant tous les jours ses chaînes se restreindre,

Désolé que je suis, que ne dois-je point craindre,
Ou que puis-je espérer?

Non, non, je veux mourir, la raison m'y convie;
Aussi bien le sujet qui m'en donne l'envie
Ne peut être plus beau;
Et le sort, qui détruit tout ce que je consulte,
Me fait voir assez clair que jamais ce tumulte
N'aura paix qu'au tombeau.

Ainsi le grand Alcandre, aux campagnes de Seine
Faisoit, loin de témoins, le récit de sa peine,
Et se fondoit en pleurs.
Le fleuve en fut ému, ses nymphes se cachèrent,
Et l'herbe du rivage, où ses larmes touchèrent,
Perdit toutes ses fleurs.

## STANCES

Pour Alcandre, au retour d'Oranthe à Fontainebleau.

1609.

Revenez, mes plaisirs, ma dame est revenue;
Et les vœux que j'ai faits pour revoir ses beaux yeux,
Rendant par mes soupirs ma douleur reconnue,
Ont eu grace des cieux.

Les voici de retour, ces astres adorables,
Où prend mon océan son flux et son reflux;
Soucis, retirez-vous, cherchez les misérables,
Je ne vous connois plus.

Peut-on voir ce miracle où le soin de nature
A semé comme fleurs tant d'aimables appas,
Et ne confesser point qu'il n'est pire aventure
Que de ne la voir pas?

Certes l'autre soleil, d'une erreur vagabonde,
Court inutilement par ses douze maisons;
C'est elle, et non pas lui, qui fait sentir au monde
Le change des saisons.

Avecque sa beauté toutes beautés arrivent;
Ces déserts sont jardins de l'un à l'autre bout;
Tant l'extrême pouvoir des graces qui la suivent
Les pénètre par-tout!

Ces bois en ont repris leur verdure nouvelle,
L'orage en est cessé, l'air en est éclairci;
Et même ces canaux ont leur course plus belle,
Depuis qu'elle est ici.

De moi, que les respects obligent au silence,
J'ai beau me contrefaire et beau dissimuler;
Les douceurs où je nage ont une violence
Qui ne se peut celer.

Mais, ô rigueur du sort! tandis que je m'arrête
A chatouiller mon ame en ce contentement,
Je ne m'aperçois pas que le Destin m'apprête
Un autre partement.

Arrière ces pensers que la crainte m'envoie :
Je ne sais que trop bien l'inconstance du sort;
Mais de m'ôter le goût d'une si chère joie,
C'est me donner la mort.

## CHANSON

Pour Henri le Grand, sur la dernière absence de la princesse de Condé.

1609.

Que n'êtes-vous lassées,
Mes tristes pensées,
De troubler ma raison,
Et faire avecque blâme
Rebeller mon ame
Contre sa guérison!

Que ne cessent mes larmes,
Inutiles armes!
Et que n'ôte des cieux
La fatale ordonnance

A ma souvenance
Ce qu'elle ôte à mes yeux!

O beauté nompareille,
Ma chère merveille,
Que le rigoureux sort
Dont vous m'êtes ravie
Aimeroit ma vie
S'il me donnoit la mort!

Quelles pointes de rage
Ne sent mon courage,
De voir que le danger,
En vos ans les plus tendres,
Menace vos cendres
D'un cercueil étranger!

Je m'impose silence
En la violence
Que me fait le malheur :
Mais j'accrois mon martyre,
Et n'oser rien dire
M'est douleur sur douleur.

Aussi suis-je un squelette;
Et la violette
Qu'un froid hors de saison,
Ou le soc, a touchée
De ma peau séchée
Est la comparaison.

Dieux, qui les destinées
  Les plus obstinées
Tournez de mal en bien,
Après tant de tempêtes,
  Mes justes requêtes
N'obtiendront-elles rien?

Avez-vous eu les titres
  D'absolus arbitres
De l'état des mortels
Pour être inexorables
  Quand les misérables
Implorent vos autels?

Mon soin n'est point de faire
  En l'autre hémisphère
Voir mes actes guerriers,
Et jusqu'aux bords de l'onde
  Où finit le monde
Acquérir des lauriers.

Deux beaux yeux sont l'empire
  Pour qui je soupire ;
Sans eux rien ne m'est doux :
Donnez-moi cette joie
  Que je les revoie,
Je suis dieu comme vous.

# SONNET

## A MONSEIGNEUR LE DAUPHIN,

DEPUIS ROI LOUIS XIII.

1609.

Que l'honneur de mon prince est cher aux destinées!
Que le démon est grand qui lui sert de support!
Et que visiblement un favorable sort
Tient ses prospérités l'une à l'autre enchaînées!

Ses filles sont encore en leurs tendres années,
Et déja leurs appas ont un charme si fort,
Que les rois les plus grands du ponant et du nord
Brûlent d'impatience après leurs hyménées.

Pensez à vous, dauphin: j'ai prédit en mes vers
Que le plus grand orgueil de tout cet univers
Quelque jour à vos pieds doit abaisser sa tête.

Mais ne vous flattez point de ces vaines douceurs;
Si vous ne vous hâtez d'en faire la conquête
Vous en serez frustré par les yeux de vos sœurs.

# STANCES

Composées en Bourgogne.

1609.

Complices de ma servitude,
Pensers, où mon inquiétude
Trouve son repos desiré,
Mes fidèles amis et mes vrais secrétaires,
Ne m'abandonnez point en ces lieux solitaires;
C'est pour l'amour de vous que j'y suis retiré.

Par-tout ailleurs je suis en crainte;
Ma langue demeure contrainte;
Si je parle, c'est à regret;
Je pèse mes discours, je me trouble et m'étonne,
Tant j'ai peu d'assurance en la foi de personne:
Mais à vous je suis libre et n'ai rien de secret.

Vous lisez bien en mon visage
Ce que je souffre en ce voyage,
Dont le ciel m'a voulu punir;
Et savez bien aussi que je ne vous demande,
Étant loin de ma dame, une grace plus grande,
Que d'aimer sa mémoire et m'en entretenir.

Dites-moi donc sans artifice,
Quand je lui vouai mon service,
Faillis-je en mon élection?
N'est-ce pas un objet digne d'avoir un temple,
Et dont les qualités n'ont jamais eu d'exemple,
Comme il n'en fut jamais de mon affection?

Au retour des saisons nouvelles,
Choisissez les fleurs les plus belles
De qui la campagne se peint;
En trouverez-vous une où le soin de nature
Ait avecque tant d'art employé sa peinture,
Qu'elle soit comparable aux roses de son teint?

Peut-on assez vanter l'ivoire
De son front, où sont en leur gloire
La douceur et la majesté;
Ses yeux, moins à des yeux qu'à des soleils semblables,
Et de ses beaux cheveux les nœuds inviolables,
D'où n'échappe jamais rien qu'elle ait arrêté?

Ajoutez à tous ces miracles
Sa bouche, de qui les oracles
Ont toujours de nouveaux trésors;
Prenez garde à ses mœurs, considérez-la toute:
Ne m'avouerez-vous pas que vous êtes en doute
Ce qu'elle a plus parfait, ou l'esprit, ou le corps?

Mon roi, par son rare mérite,
A fait que la terre est petite

Pour un nom si grand que le sien :
Mais si mes longs travaux faisoient cette conquête,
Quelques fameux lauriers qui lui couvrent la tête,
Il n'en auroit pas un qui fût égal au mien.

Aussi quoique l'on me propose
Que l'espérance m'en est close,
Et qu'on n'en peut rien obtenir;
Puisqu'à si beau dessein mon desir me convie,
Son extrême rigueur me coûtera la vie,
Ou mon extrême foi m'y fera parvenir.

Si les tigres les plus sauvages
Enfin apprivoisent leurs rages,
Flattés par un doux traitement;
Par la même raison, pourquoi n'est-il croyable
Qu'à la fin mes ennuis la rendront pitoyable,
Pourvu que je la serve à son contentement?

Toute ma peur est que l'absence
Ne lui donne quelque licence
De tourner ailleurs ses appas,
Et qu'étant, comme elle est, d'un sexe variable,
Ma foi, qu'en me voyant elle avoit agréable,
Ne lui soit contemptible en ne me voyant pas.

Amour a cela de Neptune,
Que toujours à quelque infortune
Il se faut tenir préparé;

Ses infidèles flots ne sont point sans orages,
Aux jours les plus sereins on y fait des naufrages,
Et même dans le port on est mal assuré.

Peut-être qu'à cette même heure
Que je languis, soupire et pleure,
De tristesse me consumant,
Elle, qui n'a souci de moi, ni de mes larmes,
Étale ses beautés, fait montre de ses charmes,
Et met en ses filets quelque nouvel amant.

Tout beau, pensers mélancoliques,
Auteurs d'aventures tragiques,
De quoi m'osez-vous discourir?
Impudents boute-feux de noise et de querelle,
Ne savez-vous pas bien que je brûle pour elle,
Et que me la blâmer c'est me faire mourir?

Dites-moi qu'elle est sans reproche,
Que sa constance est une roche,
Que rien n'est égal à sa foi;
Prêchez-moi ses vertus, contez-m'en des merveilles;
C'est le seul entretien qui plaît à mes oreilles:
Mais pour en dire mal n'approchez point de moi.

## ÉPIGRAMME

Sur mademoiselle Marie de Bourbon, fille de François de Bourbon, prince de Conti, et de Louise-Marguerite de Lorraine, fille de Henri I, duc de Guise.

1610.

N'ÉGALONS point cette petite
Aux déesses que nous récite
L'histoire des siècles passés;
Tout cela n'est qu'une chimère ;
Il faut dire, pour dire assez :
Elle est belle comme sa mère.

## SONNET.

Épitaphe de la même mademoiselle de Conti, morte douze ou quatorze jours après sa naissance.

1610.

TU vois, passant, la sépulture
D'un chef-d'œuvre si précieux,
Qu'avoir mille rois pour aïeux
Fut le moins de son aventure.

O quel affront à la nature,
Et quelle injustice des cieux,
Qu'un moment ait fermé les yeux
D'une si belle créature!

On doute pour quelle raison
Les destins si hors de saison
De ce monde l'ont appelée:

Mais leur prétexte le plus beau,
C'est que la terre étoit brûlée
S'ils n'eussent tué ce flambeau.

---

## SONNET

### AU ROI HENRI LE GRAND,

Pour le premier ballet de monseigneur le dauphin, dansé au mois de janvier 1610.

1610.

Voici de ton état la plus grande merveille,
Ce fils où ta vertu reluit si vivement;
Approche-toi, mon prince, et vois le mouvement
Qu'en ce jeune dauphin la musique réveille.

Qui témoigna jamais une si juste oreille
A remarquer des tons le divers changement?

Qui jamais à les suivre eut tant de jugement,
Ou mesura ses pas d'une grace pareille?

Les esprits de la cour, s'attachant par les yeux
A voir en cet objet un chef-d'œuvre des cieux,
Disent tous que la France est moins qu'il ne mérite:

Mais moi, que du futur Apollon avertit,
Je dis que sa grandeur n'aura point de limite,
Et que tout l'univers lui sera trop petit.

## STANCES

### AU ROI HENRI LE GRAND,

Pour de petites Nymphes menant l'Amour prisonnier.

1610.

A la fin tant d'amants, dont les ames blessées
Languissent nuit et jour,
Verront sur leur auteur leurs peines renversées,
Et seront consolés aux dépens de l'Amour.

Ce public ennemi, cette peste du monde,
Que l'erreur des humains
Fait le maître absolu de la terre et de l'onde,
Se trouve à la merci de nos petites mains.

Nous le vous amenons dépouillé de ses armes,
O roi, l'astre des rois!
Quittez votre bonté, moquez-vous de ses larmes,
Et lui faites sentir la rigueur de vos lois.

Commandez que sans grace on lui fasse justice;
Il sera malaisé
Que sa vaine éloquence ait assez d'artifice
Pour démentir les faits dont il est accusé.

Jamais ses passions, par qui chacun soupire,
Ne nous ont fait d'ennui;
Mais c'est un bruit commun, que dans tout votre empire
Il n'est point de malheur qui ne vienne de lui.

Mars, qui met sa louange à déserter la terre
Par des meurtres épais,
N'a rien de si tragique aux fureurs de la guerre
Comme ce déloyal aux douceurs de la paix.

Mais, sans qu'il soit besoin d'en parler davantage,
Votre seule valeur,
Qui de son impudence a ressenti l'outrage,
Vous fournit-elle pas une juste douleur?

Ne mêlez rien de lâche à vos hautes pensées;
Et par quelques appas
Qu'il demande merci de ses fautes passées,
Imitez son exemple à ne pardonner pas.

L'ombre de vos lauriers, admirés de l'envie,
Fait l'Europe trembler:
Attachez bien ce monstre, ou le privez de vie,
Vous n'aurez jamais rien qui vous puisse troubler.

## STANCES

Sur la mort de Henri-le-Grand, au nom de M. le duc de Bellegarde.

1610.

Enfin l'ire du ciel, et sa fatale envie,
Dont j'avois repoussé tant d'injustes efforts,
Ont détruit ma fortune, et, sans m'ôter la vie,
M'ont mis entre les morts.

Henri, ce grand Henri, que les soins de nature
Avoient fait un miracle aux yeux de l'univers,
Comme un homme vulgaire est dans la sépulture
A la merci des vers.

Belle ame, beau patron des célestes ouvrages,
Qui fus de mon espoir l'infaillible recours,
Quelle nuit fut pareille aux funestes ombrages
Où tu laisses mes jours!

C'est bien à tout le monde une commune plaie,
Et le malheur que j'ai, chacun l'estime sien;
Mais en quel autre cœur est la douleur si vraie
Comme elle est dans le mien?

Ta fidèle compagne, aspirant à la gloire
Que son affliction ne se puisse imiter,
Seule de cet ennui me débat la victoire,
Et me la fait quitter.

L'image de ses pleurs, dont la source féconde
Jamais depuis ta mort ses vaisseaux n'a taris,
C'est la Seine en fureur qui déborde son onde
Sur les quais de Paris.

Nulle heure de beau temps ses orages n'essuie,
Et sa grace divine endure en ce tourment
Ce qu'endure une fleur que la bise ou la pluie
Bat excessivement.

Quiconque approche d'elle a part à son martyre,
Et par contagion prend sa triste couleur;
Car, pour la consoler, que lui sauroit-on dire
En si juste douleur?

Reviens la voir, grande ame; ôte-lui cette nue
Dont la sombre épaisseur aveugle sa raison;
Et fais du même lieu d'où sa peine est venue
Venir sa guérison.

Bien que tout réconfort lui soit une amertume,
Avec quelque douceur qu'il lui soit présenté,
Elle prendra le tien, et, selon sa coutume,
Suivra ta volonté.

Quelque soir en sa chambre apparois devant elle,
Non le sang en la bouche et le visage blanc,
Comme tu demeuras sous l'atteinte mortelle
Qui te perça le flanc :

Viens-y tel que tu fus quand aux monts de Savoie
Hymen en robe d'or te la vint amener;
Ou tel qu'à Saint-Denys, entre nos cris de joie,
Tu la fis couronner.

Après cet essai fait, s'il demeure inutile,
Je ne connois plus rien qui la puisse toucher;
Et sans doute la France aura, comme Sipyle,
Quelque fameux rocher.

Pour moi, dont la foiblesse à l'orage succombe,
Quand mon heur abattu pourroit se redresser,
J'ai mis avecque toi mes desseins en la tombe;
Je les y veux laisser.

Quoi que pour m'obliger fasse la destinée,
Et quelque heureux succès qui me puisse arriver,
Je n'attends mon repos qu'en l'heureuse journée
Où je t'irai trouver.

Ainsi, de cette cour l'honneur et la merveille,
Alcippe soupiroit, prêt à s'évanouir:
On l'auroit consolé, mais il ferme l'oreille,
De peur de rien ouïr.

FIN DU LIVRE SECOND.

# LIVRE TROISIÈME,

CONTENANT LES PIÉCES
COMPOSÉES DEPUIS LA MORT DE HENRI IV, EN 1610,
JUSQU'A CELLE DE L'AUTEUR, EN 1628.

## ODE

### A LA REINE MARIE DE MÉDICIS,

SUR LES HEUREUX SUCCÈS DE SA RÉGENCE.

1610.

Nymphe qui jamais ne sommeilles,
Et dont les messages divers
En un moment sont aux oreilles
Des peuples de tout l'univers,
Vole vite, et, de la contrée
Par où le jour fait son entrée
Jusqu'au rivage de Calis,
Conte sur la terre et sur l'onde
Que l'honneur unique du monde,
C'est la reine des fleurs de lis.

Quand son Henri, de qui la gloire
Fut une merveille à nos yeux,
Loin des hommes s'en alla boire

Le nectar avecque les dieux,
En cette aventure effroyable
A qui ne sembloit-il croyable
Qu'on alloit voir une saison
Où nos brutales perfidies
Feroient naître des maladies
Qui n'auroient jamais guérison?

Qui ne pensoit que les Furies
Viendroient des abîmes d'enfer
En de nouvelles barbaries
Employer la flamme et le fer;
Qu'un débordement de licence
Feroit souffrir à l'innocence
Toute sorte de cruautés;
Et que nos malheurs seroient pires
Que naguère sous les Busires
Que cet Hercule avoit domptés?

Toutefois, depuis l'infortune
De cet abominable jour,
A peine la quatrième lune
Achève de faire son tour;
Et la France a les destinées
Pour elle tellement tournées
Contre les vents séditieux,
Qu'au lieu de craindre la tempête,
Il semble que jamais sa tête
Ne fut plus voisine des cieux.

Au-delà des bords de la Meuse,
L'Allemagne a vu nos guerriers,
Par une conquête fameuse,
Se couvrir le front de lauriers.
Tout a fléchi sous leur menace;
L'aigle même leur a fait place,
Et, les regardant approcher
Comme lions à qui tout cède,
N'a point eu de meilleur remède,
Que de fuïr et se cacher.

O reine, qui, pleine de charmes
Pour toute sorte d'accidents,
As borné le flux de nos larmes
En ces miracles évidents,
Que peut la fortune publique
Te vouer d'assez magnifique,
Si, mise au rang des immortels,
Dont ta vertu suit les exemples,
Tu n'as avec eux dans nos temples
Des images et des autels?

Que sauroit enseigner aux princes
Le grand démon qui les instruit,
Dont ta sagesse en nos provinces
Chaque jour n'épande le fruit?
Et qui justement ne peut dire,
A te voir régir cet empire,
Que si ton heur étoit pareil
A tes admirables mérites,

Tu ferois dedans ses limites
Lever et coucher le soleil?

Le soin qui reste à nos pensées,
O bel astre! c'est que toujours
Nos félicités commencées
Puissent continuer leur cours.
Tout nous rit, et notre navire
A la bonace qu'il desire :
Mais si quelque injure du sort
Provoquoit l'ire de Neptune,
Quel excès d'heureuse fortune
Nous garantiroit de la mort?

Assez de funestes batailles
Et de carnages inhumains
Ont fait en nos propres entrailles
Rougir nos déloyales mains :
Donne ordre que sous ton génie
Se termine cette manie,
Et que, las de perpétuer
Une si longue malveillance,
Nous employions notre vaillance
Ailleurs qu'à nous entre-tuer.

La Discorde aux crins de couleuvres,
Peste fatale aux potentats,
Ne finit ses tragiques œuvres
Qu'en la fin même des états.
D'elle naquit la frénésie

De la Grèce contre l'Asie,
Et d'elle prirent le flambeau
Dont ils désolèrent leur terre
Les deux frères de qui la guerre
Ne cessa point dans le tombeau.

C'est en la paix que toutes choses
Succèdent selon nos desirs;
Comme au printemps naissent les roses,
En la paix naissent les plaisirs;
Elle met les pompes aux villes,
Donne aux champs les moissons fertiles,
Et, de la majesté des lois
Appuyant les pouvoirs suprêmes,
Fait demeurer les diadêmes
Fermes sur la tête des rois.

Ce sera dessous cette égide
Qu'invincible de tous côtés,
Tu verras ces peuples sans bride
Obéir à tes volontés;
Et, surmontant leur espérance,
Remettras en telle assurance
Leur salut qui fut déploré,
Que vivre au siècle de Marie,
Sans mensonge et sans flatterie,
Sera vivre au siècle doré.

Les Muses, les neuf belles fées
Dont les bois suivent les chansons,

Rempliront de nouveaux Orphées
La troupe de leurs nourrissons:
Tous leurs vœux seront de te plaire;
Et si ta faveur tutélaire
Fait signe de les avouer,
Jamais ne partit de leurs veilles
Rien qui se compare aux merveilles
Qu'elles feront pour te louer.

En cette hautaine entreprise,
Commune à tous les beaux esprits,
Plus ardent qu'un athlète à Pise,
Je me ferai quitter le prix;
Et quand j'aurai peint ton image,
Quiconque verra mon ouvrage,
Avouera que Fontainebleau,
Le Louvre, ni les Tuileries,
En leurs superbes galeries,
N'ont point un si riche tableau.

Apollon, à portes ouvertes,
Laisse indifféremment cueillir
Les belles feuilles toujours vertes
Qui gardent les noms de vieillir:
Mais l'art d'en faire des couronnes
N'est pas su de toutes personnes;
Et trois ou quatre seulement,
Au nombre desquels on me range,
Peuvent donner une louange
Qui demeure éternellement.

## FRAGMENT.

1610.

. . . . . .
Et quand j'aurai peint ton image,
Comme j'en prépare l'ouvrage,
Sans doute on dira quelque jour :
Quoi que d'Apelle on nous raconte,
Malherbe pouvoit, à sa honte,
Achever la mère d'Amour.

## SONNET

### A LA REINE MARIE DE MÉDICIS,

Sur la mort de monseigneur le duc d'Orléans, son second fils.

1611.

Consolez-vous, madame, apaisez votre plainte :
La France, à qui vos yeux tiennent lieu de soleil,
Ne dormira jamais d'un paisible sommeil,
Tant que sur votre front la douleur sera peinte.

Rendez-vous à vous-même, assurez votre crainte,
Et de votre vertu recevez ce conseil,

Que souffrir sans murmure est le seul appareil
Qui peut guérir l'ennui dont vous êtes atteinte.

Le ciel, en qui votre ame a borné ses amours,
Étoit bien obligé de vous donner des jours
Qui fussent sans orage et qui n'eussent point d'ombre;

Mais ayant de vos fils les grands cœurs découverts,
N'a-t-il pas moins failli d'en ôter un du nombre
Que d'en partager trois en un seul univers?

## SONNET.

Épitaphe du même duc d'Orléans.

1611.

Plus Mars que Mars de la Thrace,
Mon père victorieux
Aux rois les plus glorieux
Ota la première place.

Ma mère vient d'une race
Si fertile en demi-dieux,
Que son éclat radieux
Toutes lumières efface.

Je suis poudre toutefois,

Tant la Parque a fait ses lois
Égales et nécessaires.

Rien ne m'en a su parer :
Apprenez, ames vulgaires,
A mourir sans murmurer.

# STANCES

## A LA REINE MARIE DE MÉDICIS,

PENDANT SA RÉGENCE.

1611.

Objet divin des ames et des yeux,
Reine, le chef-d'œuvre des cieux,
Quels doctes vers me feront avouer
Digne de te louer?

Les monts fameux des vierges que je sers
Ont-ils des fleurs en leurs déserts
Qui, s'efforçant d'embellir ta couleur,
Ne ternissent la leur?

Le Thermodon a vu seoir autrefois
Des reines au trône des rois :
Mais que vit-il par qui soit débattu
Le prix à ta vertu?

Certes, nos lis, quoique bien cultivés,
Ne s'étoient jamais élevés
Au point heureux où les Destins amis
Sous ta main les ont mis.

A leur odeur, l'Anglois se relâchant
Notre amitié va recherchant;
Et l'Espagnol, prodige merveilleux!
Cesse d'être orgueilleux.

De tous côtés nous regorgeons de biens;
Et qui voit l'aise où tu nous tiens
De ce vieux siècle aux fables récité
Voit la félicité.

Quelque discord, murmurant bassement,
Nous fit peur au commencement:
Mais sans effet presque il s'évanouit
Plus tôt qu'on ne l'ouït.

Tu menaças l'orage paroissant,
Et, tout soudain obéissant,
Il disparut comme flots courroucés
Que Neptune a tancés.

Que puisses-tu, grand soleil de nos jours,
Faire sans fin le même cours,
Le soin du ciel te gardant aussi bien
Que nous garde le tien!

Puisses-tu voir sous le bras de ton fils
Trébucher les murs de Memphis,
Et de Marseille au rivage de Tyr
Son empire aboutir!

Les vœux sont grands; mais avecque raison,
Que ne peut l'ardente oraison?
Et, sans flatter, ne sers-tu pas les dieux
Assez pour avoir mieux?

## SONNET

### A M. DU MAINE,

SUR SES OEUVRES SPIRITUELLES.

1611.

Tu me ravis, du Maine, il faut que je l'avoue;
Et tes sacrés discours me charment tellement,
Que, le monde aujourd'hui ne m'étant plus que boue,
Je me tiens profané d'en parler seulement.

Je renonce à l'Amour, je quitte son empire,
Et ne veux point d'excuse à mon impiété,
Si la beauté des cieux n'est l'unique beauté
Dont on m'orra jamais les merveilles écrire.

Caliste se plaindra de voir si peu durer
La forte passion qui me faisoit jurer
Qu'elle auroit en mes vers une gloire éternelle :

Mais si mon jugement n'est point hors de son lieu,
Dois-je estimer l'ennui de me séparer d'elle
Autant que le plaisir de me donner à Dieu?

## STANCES

Chantées par les Sibylles, le premier jour des fêtes du camp de la Place Royale, données les 5, 6 et 7 avril 1612, pour la publication des mariages arrêtés du roi Louis XIII avec l'infante d'Espagne Anne d'Autriche, et de madame Élisabeth, sœur de ce roi, avec le prince, depuis roi d'Espagne, Philippe IV.

1612.

LA SIBYLLE PERSIQUE.

Pour la reine.

Que Bellone et Mars se détachent,
Et de leurs cavernes arrachent
Tous les vents des séditions;
La France est hors de leur furie,
Tant qu'elle aura pour alcyons
L'heur et la vertu de Marie.

LA SIBYLLE LIBYQUE.

Pour la reine.

Cesse, Pô, d'abuser le monde :
Il est temps d'ôter à ton onde
Sa fabuleuse royauté.
L'Arne, sans en faire autres preuves,
Ayant produit cette beauté,
S'est acquis l'empire des fleuves.

LA SIBYLLE DELPHIQUE.

Sur le double mariage.

La France à l'Espagne s'allie ;
Leur discorde est ensevelie,
Et tous leurs orages finis.
Armes du reste de la terre,
Contre ces deux peuples unis,
Qu'êtes-vous que paille et que verre ?

LA SIBYLLE CUMÉE.

Sur le même sujet.

Arrière, ces plaintes communes,
Que les plus durables fortunes
Passent du jour au lendemain ;
Les nœuds de ces grands hyménées
Sont-ils pas de la propre main
De ceux qui font les destinées ?

### LA SIBYLLE ÉRYTHRÉE.

Sur le même sujet.

Taisez-vous, funestes langages,
Qui jamais ne faites présages
Où quelque malheur ne soit joint :
La Discorde ici n'est mêlée,
Et Thétis n'y soupire point
Pour avoir épousé Pelée.

### LA SIBYLLE SAMIENNE.

Au roi.

Roi, que tout bonheur accompagne,
Vois partir du côté d'Espagne
Un soleil qui te vient chercher.
O vraiment divine aventure,
Que ton respect fasse marcher
Les astres contre leur nature !

### LA SIBYLLE CUMANE.

Au roi.

O que l'heur de tes destinées
Poussera tes jeunes années
A de magnanimes soucis !
Et combien te verront répandre
De sang des peuples circoncis
Les flots qui noyèrent Léandre !

### LA SIBYLLE HELLESPONTIQUE.

Au roi.

Soit que le Danube t'arrête,
Soit que l'Euphrate à sa conquête
Te fasse tourner ton desir;
Trouveras-tu quelque puissance
A qui tu ne fasses choisir
Ou la mort, ou l'obéissance?

### LA SIBYLLE PHRYGIENNE.

A la reine.

Courage, reine sans pareille!
L'esprit sacré qui te conseille
Est ferme en ce qu'il a promis.
Achève, et que rien ne t'arrête;
Le ciel tient pour ses ennemis
Les ennemis de cette fête.

### LA SIBYLLE TIBURTINE.

A la reine.

Sous ta bonté s'en va renaître
Le siècle où Saturne fut maître;
Thémis les vices détruira;
L'Honneur ouvrira son école;
Et dans Seine et Marne luira
Même sablon que dans Pactole.

# STANCES

Chantées à la suite des précédentes par une Sibylle, au nom de tous les François.

1612.

Donc après un si long séjour,
Fleurs de lis, voici le retour
De vos aventures prospères;
Et vous allez être à nos yeux
Fraîches comme aux yeux de nos pères,
Lorsque vous tombâtes des cieux.

A ce coup s'en vont les Destins
Entre les jeux et les festins
Nous faire couler nos années,
Et commencer une saison
Où nulles funestes journées
Ne verront jamais l'horizon.

Ce n'est plus comme auparavant,
Que, si l'aurore en se levant
D'aventure nous voyoit rire,
On se pouvoit bien assurer,
Tant la fortune avoit d'empire,
Que le soir nous verroit pleurer.

De toutes parts sont éclaircis
Les nuages de nos soucis;
La sûreté chasse les craintes;
Et la Discorde, sans flambeau,
Laisse mettre, avecque nos plaintes,
Tous nos soupçons dans le tombeau.

O qu'il nous eût coûté de morts!
O que la France eût fait d'efforts,
Avant que d'avoir par les armes
Tant de provinces qu'en un jour,
Belle reine, avecque vos charmes,
Vous nous acquérez par amour!

Qui pouvoit, sinon vos bontés,
Faire à des peuples indomptés
Laisser leurs haines obstinées,
Pour jurer solennellement,
En la main de deux Hyménées,
D'être amis éternellement?

Fleur des beautés et des vertus,
Après nos malheurs abattus
D'une si parfaite victoire,
Quel marbre à la postérité
Fera paroître votre gloire
Au lustre qu'elle a mérité?

Non, non, malgré les envieux,

La raison veut qu'entre les dieux
Votre image soit adorée;
Et qu'aidant comme eux aux mortels,
Lorsque vous serez implorée,
Comme eux vous ayez des autels.

Nos fastes sont pleins de lauriers
De toutes sortes de guerriers :
Mais, hors de toute flatterie,
Furent-ils jamais embellis
Des miracles que fait Marie
Pour le salut des fleurs de lis?

## COUPLET

Chanté par toutes les Sibylles, à la suite des deux pièces précédentes.

1612.

A ce coup la France est guérie :
Peuples, fatalement sauvés,
Payez les vœux que vous devez
A la sagesse de Marie.

# SONNET

## A LA REINE MARIE DE MÉDICIS.

Pour M. de La Ceppède, premier président de la chambre des comptes de Provence, au sujet de ses *Théorèmes spirituels sur la vie et la passion de Notre Seigneur*, etc.

1612.

J'ESTIME La Ceppède, et l'honore, et l'admire.
Comme un des ornements des premiers de nos jours;
Mais qu'à sa plume seule on doive ce discours,
Certes sans le flatter je ne l'oserois dire.

L'esprit du Tout-Puissant, qui ses graces inspire
A celui qui sans feinte en attend le secours,
Pour élever notre ame aux célestes amours,
Sur un si beau sujet l'a fait si bien écrire.

Reine, l'heur de la France et de tout l'univers,
Qui voyez chaque jour tant d'hommages divers,
Que présente la Muse aux pieds de votre image,

Bien que votre bonté leur soit propice à tous,
Ou je n'y connois rien, ou, devant cet ouvrage,
Vous n'en vîtes jamais qui fût digne de vous.

## ÉPIGRAMME

Sur la Pucelle d'Orléans, brûlée par les Anglois.

1613.

L'ennemi, tous droits violant,
Belle amazone, en vous brûlant,
Témoigna son ame perfide :
Mais le Destin n'eut point de tort ;
Celle qui vivoit comme Alcide
Devoit mourir comme il est mort.

## ÉPIGRAMME

Sur ce que la statue érigée en l'honneur de la Pucelle, sur le pont de la ville d'Orléans, étoit sans inscription.

1613.

Passants, vous trouvez à redire
Qu'on ne voit ici rien gravé
De l'acte le plus relevé
Que jamais l'histoire ait fait lire :
La raison qui vous doit suffire,
C'est qu'en un miracle si haut,
Il est meilleur de ne rien dire
Que ne dire pas ce qu'il faut.

# ODE

## A LA REINE MARIE DE MÉDICIS,

PENDANT SA RÉGENCE, APRÈS LA PREMIÈRE GUERRE DES PRINCES, EN 1614.

## FRAGMENT.

. . . . . .

Si quelque avorton de l'Envie
Ose encore lever les yeux,
Je veux bander contre sa vie
L'ire de la terre et des cieux,
Et dans les savantes oreilles
Verser de si douces merveilles,
Que ce misérable corbeau,
Comme oiseau d'augure sinistre,
Banni des rives du Caïstre,
S'aille cacher dans le tombeau.

Venez donc, non pas habillées
Comme on vous trouve quelquefois,
En jupes dessous les feuillées,
Dansant au silence des bois;
Venez en robes où l'on voie
Dessus les ouvrages de soie

Les rayons d'or étinceler;
Et chargez de perles vos têtes,
Comme quand vous allez aux fêtes
Où les dieux vous font appeler.

Quand le sang bouillant en mes veines
Me donnoit de jeunes desirs,
Tantôt vous soupiriez mes peines,
Tantôt vous chantiez mes plaisirs:
Mais aujourd'hui que mes années
Vers leur fin s'en vont terminées,
Siéroit-il bien à mes écrits
D'ennuyer les races futures
Des ridicules aventures
D'un amoureux en cheveux gris?

Non, vierges, non; je me retire
De tous ces frivoles discours:
Ma reine est un but à ma lyre
Plus juste que nulles amours;
Et quand j'aurai, comme j'espère,
Fait ouïr, du Gange à l'Ibère,
Sa louange à tout l'univers,
Permesse me soit un Cocyte,
Si jamais je vous sollicite
De m'aider à faire des vers!

Aussi bien, chanter d'autre chose,
Ayant chanté de sa grandeur,
Seroit-ce pas, après la rose,

Aux pavots chercher de l'odeur,
Et des louanges de la lune
Descendre à la clarté commune
D'un de ces feux du firmament
Qui, sans profiter et sans nuire,
N'ont reçu l'usage de luire
Que par le nombre seulement?

Entre les rois à qui cet âge
Doit son principal ornement,
Ceux de la Tamise et du Tage
Font louer leur gouvernement:
Mais en de si calmes provinces,
Où le peuple adore les princes,
Et met au degré le plus haut
L'honneur du sceptre légitime,
Sauroit-on excuser le crime
De ne régner pas comme il faut?

Ce n'est point aux rives d'un fleuve
Où dorment les vents et les eaux
Que fait sa véritable preuve
L'art de conduire les vaisseaux;
Il faut en la plaine salée
Avoir lutté contre Malée,
Et, près du naufrage dernier,
S'être vu dessous les Pléiades,
Éloigné de ports et de rades,
Pour être cru bon marinier.

Ainsi quand la Grèce, partie
D'où le mol Anaure couloit,
Traversa les mers de Scythie
En la navire qui parloit,
Pour avoir su des Cyanées
Tromper les vagues forcenées,
Les pilotes du fils d'Éson,
Dont le nom jamais ne s'efface,
Ont gagné la première place
En la fable de la Toison.

Ainsi, conservant cet empire
Où l'infidélité du sort,
Jointe à la nôtre encore pire,
Alloit faire un dernier effort,
Ma reine acquiert à ses mérites
Un nom qui n'a point de limites,
Et, ternissant le souvenir
Des reines qui l'ont précédée,
Devient une éternelle idée
De celles qui sont à venir.

Aussitôt que le coup tragique
Dont nous fûmes presque abattus
Eut fait la fortune publique
L'exercice de ses vertus,
En quelle nouveauté d'orage
Ne fut éprouvé son courage?
Et quelles malices de flots,
Par des murmures effroyables,

A des vœux à peine payables
N'obligèrent les matelots?

Qui n'ouït la voix de Bellone,
Lasse d'un repos de douze ans,
Telle que d'un foudre qui tonne,
Appeler tous ses partisans;
Et déja les rages extrêmes,
Par qui tombent les diadèmes,
Faire appréhender le retour
De ces combats dont la manie
Est l'éternelle ignominie
De Jarnac et de Moncontour?

Qui ne voit encore à cette heure
Tous les infidèles cerveaux
Dont la fortune est la meilleure
Ne chercher que troubles nouveaux,
Et ressembler à ces fontaines
Dont les conduites souterraines
Passent par un plomb si gâté,
Que, toujours ayant quelque tare,
Au même temps qu'on les répare,
L'eau s'enfuit d'un autre côté?

La paix ne voit rien qui menace
De faire renaître nos pleurs;
Tout s'accorde à notre bonace;
Les hivers nous donnent des fleurs;
Et si les pâles Euménides,

Pour réveiller nos parricides,
Toutes trois ne sortent d'enfer,
Le repos du siècle où nous sommes
Va faire à la moitié des hommes
Ignorer que c'est que le fer.

Thémis, capitale ennemie
Des ennemis de leur devoir,
Comme un rocher est affermie
En son redoutable pouvoir;
Elle va d'un pas et d'un ordre
Où la censure n'a que mordre;
Et les lois, qui n'exceptent rien
De leur glaive et de leur balance,
Font tout perdre à la violence
Qui veut avoir plus que le sien.

Nos champs même ont leur abondance
Hors de l'outrage des voleurs;
Les festins, les jeux et la danse
En bannissent toutes douleurs.
Rien n'y gémit, rien n'y soupire:
Chaque Amarylle a son Tityre;
Et, sous l'épaisseur des rameaux,
Il n'est place où l'ombre soit bonne
Qui soir et matin ne résonne
Ou de voix ou de chalumeaux.

Puis, quand ces deux grands hyménées
Dont le fatal embrassement

Doit aplanir les Pyrénées
Auront leur accomplissement,
Devons-nous douter qu'on ne voie,
Pour accompagner cette joie,
L'encens germer en nos buissons,
La myrrhe couler en nos rues,
Et sans l'usage des charrues,
Nos plaines jaunir de moissons?

Quelle moins hautaine espérance
Pourrons-nous concevoir alors,
Que de conquêter à la France
La Propontide en ses deux bords,
Et, vengeant de succès prospères
Les infortunes de nos pères
Que tient l'Égypte ensevelis,
Aller si près du bout du monde,
Que le soleil sorte de l'onde
Sur la terre des fleurs de lis?

Certes, ces miracles visibles,
Excédant le penser humain,
Ne sont point ouvrages possibles,
A moins d'une immortelle main:
Et la raison ne se peut dire,
De nous voir en notre navire
A si bon port acheminés;
Ou sans fard et sans flatterie,
C'est Pallas que cette Marie
Par qui nous sommes gouvernés.

Quoi qu'elle soit, nymphe ou déesse,
De sang immortel ou mortel,
Il faut que le monde confesse
Qu'il ne vit jamais rien de tel;
Et quiconque fera l'histoire
De ce grand chef-d'œuvre de gloire,
L'incrédule postérité
Rejettera son témoignage,
S'il ne la dépeint belle et sage,
Au-deçà de la vérité.

Grand Henri, grand foudre de guerre,
Que, cependant que parmi nous
Ta valeur étonnoit la terre,
Les destins firent son époux;
Roi dont la mémoire est sans blâme,
Que dis-tu de cette belle ame,
Quand tu la vois si dignement
Adoucir toutes nos absinthes,
Et se tirer des labyrinthes
Où la met ton éloignement?

Que dis-tu, lorsque tu remarques
Après ses pas ton héritier,
De la sagesse des monarques
Monter le pénible sentier,
Et, pour étendre sa couronne,
Croître comme un faon de lionne?
Que s'il peut un jour égaler
Sa force avecque sa furie,

Les Nomades n'ont bergerie
Qu'il ne suffise à désoler.

Qui doute que si de ses armes
Ilion avoit eu l'appui,
Le jeune Atride avecque larmes
Ne s'en fût retourné chez lui;
Et qu'aux beaux champs de la Phrygie,
De tant de batailles rougie,
Ne fussent encore honorés
Ces ouvrages des mains célestes
Que jusques à leurs derniers restes
La flamme grecque a dévorés?

## FRAGMENT

Au sujet de la même guerre des princes.

1614.

. . . . . .

Allez à la malheure, allez, ames tragiques,
Qui fondez votre gloire aux misères publiques,
Et dont l'orgueil ne connoît point de lois.
Allez, fléaux de France et les pestes du monde
Jamais pas un de vous ne reverra mon onde;
Regardez-la pour la dernière fois.

# STANCES.

Paraphrase du psaume CXXVIII, au nom du roi Louis XIII, à l'occasion de la première guerre des princes.

1614.

Les funestes complots des ames forcenées
Qui pensoient triompher de mes jeunes années
Ont d'un commun assaut mon repos offensé.
Leur rage a mis au jour ce qu'elle avoit de pire,
Certes, je le puis dire;
Mais je puis dire aussi qu'ils n'ont rien avancé.

J'étois dans leurs filets, c'étoit fait de ma vie:
Leur funeste rigueur, qui l'avoit poursuivie,
Méprisoit le conseil de revenir à soi;
Et le coutre aiguisé s'imprime sur la terre
Moins avant que leur guerre
N'espéroit imprimer ses outrages sur moi.

Dieu, qui de ceux qu'il aime est la garde éternelle,
Me témoignant contre eux sa bonté paternelle,
A, selon mes souhaits, terminé mes douleurs.
Il a rompu leur piège; et, de quelque artifice
Qu'ait usé leur malice,
Ses mains, qui peuvent tout, m'ont dégagé des leurs.

La gloire des méchants est pareille à cette herbe
Qui, sans porter jamais ni javelle ni gerbe,
Croît sur le toit pourri d'une vieille maison;
On la voit sèche et morte aussitôt qu'elle est née,
Et vivre une journée
Est réputé pour elle une longue saison.

Bien est-il malaisé que l'injuste licence
Qu'ils prennent chaque jour d'affliger l'innocence
En quelqu'un de leurs vœux ne puisse prospérer;
Mais tout incontinent leur bonheur se retire,
Et leur honte fait rire
Ceux que leur insolence avoit fait soupirer.

## FRAGMENT

Au sujet de la même guerre.

1614.

. . . . . .

O toi qui d'un clin d'œil, sur la terre et sur l'onde,
Fais trembler tout le monde,
Dieu, qui toujours es bon et toujours l'as été,
Verras-tu concerter à ces ames tragiques
Leurs funestes pratiques?
Ne tonneras-tu point sur leur impiété?

Voyez en quel état est aujourd'hui la France,

Hors d'humaine espérance.
Les peuples les plus fiers du couchant et du nord
Ou sont alliés d'elle, ou recherchent de l'être;
Et ceux qu'elle a fait naître
Tournent tous leurs conseils pour lui donner la mort!

## FRAGMENT

Sur le même sujet.

1614.

. . . . . .

Ames pleines de vent, que la rage a blessées,
Connoissez votre faute, et bornez vos pensées,
En un juste compas;
Attachez votre espoir à de moindres conquêtes:
Briare avoit cent mains, Typhon avoit cent têtes,
Et ce que vous tentez leur coûta le trépas.

Soucis, retirez-vous; faites place à la joie,
Misérable douleur dont nous sommes la proie;
Nos vœux sont exaucés.
Les vertus de la reine et les bontés célestes
Ont fait évanouir ces orages funestes,
Et dissipé les vents qui nous ont menacés.

## SONNET.

Épitaphe de la femme de M. Puget, qui fut dans la suite évêque de Marseille. Le mari parle.

1614.

Celle qu'avoit Hymen à mon cœur attachée,
Et qui fut ici-bas ce que j'aimai le mieux,
Allant changer la terre à de plus dignes lieux,
Au marbre que tu vois sa dépouille a cachée.

Comme tombe une fleur que la bise a séchée,
Ainsi fut abattu ce chef-d'œuvre des cieux;
Et, depuis le trépas qui lui ferma les yeux,
L'eau que versent les miens n'est jamais étanchée.

Ni prières ni vœux ne m'y purent servir;
La rigueur de la mort se voulut assouvir,
Et mon affection n'en put avoir dispense.

Toi dont la piété vient sa tombe honorer,
Pleure mon infortune; et, pour ta récompense,
Jamais autre douleur ne te fasse pleurer!

## ÉPIGRAMME

Au nom de M. Puget, pour servir de dédicace à l'épitaphe précédente.

1614.

Belle ame, qui fus mon flambeau,
Reçois l'honneur qu'en ce tombeau
Je suis obligé de te rendre.
Ce que je fais te sert de peu,
Mais au moins tu vois en la cendre
Comme j'en conserve le feu.

## ÉPIGRAMME

Pour mettre au-devant des Heures de la vicomtesse d'Auchy.

1614.

Tant que vous serez sans amour,
Caliste, priez nuit et jour,
Vous n'aurez point miséricorde :
Ce n'est pas que Dieu ne soit doux ;
Mais pensez-vous qu'il vous accorde
Ce qu'on ne peut avoir de vous?

## ÉPIGRAMME

Sur le même sujet.

1614.

Prier Dieu qu'il vous soit propice,
Tant que vous me tourmenterez,
C'est le prier d'une injustice :
Faites-moi grace, et vous l'aurez.

## CHANSON.

1614.

Sus debout, la merveille des belles :
Allons voir sur les herbes nouvelles
Luire un émail dont la vive peinture
Défend à l'art d'imiter la nature.

L'air est plein d'une haleine de roses,
Tous les vents tiennent leurs bouches closes,
Et le soleil semble sortir de l'onde
Pour quelque amour plus que pour luire au monde.

On diroit, à lui voir sur la tête
Ses rayons comme un chapeau de fête,

Qu'il s'en va suivre en si belle journée
Encore un coup la fille de Pénée.

Toute chose aux délices conspire,
Mettez-vous en votre humeur de rire;
Les soins profonds d'où les rides nous viennent
A d'autres ans qu'aux vôtres appartiennent.

Il fait chaud; mais un feuillage sombre
Loin du bruit nous fournira quelque ombre.
Où nous ferons parmi les violettes
Mépris de l'ambre et de ses cassolettes.

Près de nous sur les branches voisines
Des genêts, des houx, et des épines,
Le rossignol, déployant ses merveilles,
Jusqu'aux rochers donnera des oreilles.

Et peut-être, à travers les fougères,
Verrons-nous de bergers à bergères,
Sein contre sein et bouche contre bouche,
Naître et finir quelque douce escarmouche.

C'est chez eux qu'Amour est à son aise;
Il y saute, il y danse, il y baise,
Et foule aux pieds les contraintes serviles
De tant de lois qui le gênent aux villes.

O qu'un jour mon ame auroit de gloire
D'obtenir cette heureuse victoire,

Si la pitié de mes peines passées
Vous disposoit à semblables pensées!

Votre honneur, le plus vain des idoles,
Vous remplit de mensonges frivoles:
Mais quel esprit que la raison conseille,
S'il est aimé, ne rend point la pareille?

## STANCES.

Récit d'un berger au ballet du Triomphe de Pallas, où madame Élisabeth, princesse d'Espagne, représentoit Pallas. Ce ballet fut exécuté le 19 mars 1615, dans la grande salle de Bourbon, lorsque Louis XIII et la reine sa mère se disposoient à partir pour aller conduire cette princesse, et recevoir en même temps l'infante Anne d'Autriche, que le roi devoit épouser.

1615.

Houlette de Louis, houlette de Marie,
Dont le fatal appui met notre bergerie
Hors du pouvoir des loups,
Vous placer dans les cieux en la même contrée
Des balances d'Astrée,
Est-ce un prix de vertu qui soit digne de vous?

Vos pénibles travaux, par qui nos pâturages
Sont encore en leur gloire, en dépit des orages
Qui les ont désolés,

Sont-ce pas des effets que même en Arcadie,
Quoi que la Grèce die,
Les plus fameux pasteurs n'ont jamais égalés?

Voyez des bords de Loire et des bords de Garonne,
Jusques à ce rivage où Thétis se couronne
De bouquets d'orangers,
A qui ne donnez-vous une heureuse bonace,
Loin de toute menace
Et de maux intestins et de maux étrangers?

Où ne voit-on la paix, comme un roc affermie,
Faire à nos Géryons détester l'infamie
De leurs actes sanglants;
Et la belle Cérès, en javelles féconde,
Oter à tout le monde
La peur de retourner à l'usage des glands?

Aussi dans nos maisons, en nos places publiques,
Ce ne sont que festins, ce ne sont que musiques
De peuples réjouis;
Et, que l'astre du jour ou se lève ou se couche,
Nous n'avons en la bouche
Que le nom de Marie et le nom de Louis.

Certes une douleur quelques ames afflige,
Qu'un fleuron de nos lis, séparé de sa tige,
Soit prêt à nous quitter:
Mais quoi qu'on nous augure et qu'on nous fasse craindre,

Élise est-elle à plaindre
D'un bien que tous nos vœux lui doivent souhaiter?

Le jeune demi-dieu qui pour elle soupire
De la fin du couchant termine son empire
En la source du jour.
Elle va dans ses bras prendre part à sa gloire;
Quelle malice noire
Peut sans aveuglement condamner leur amour?

Il est vrai qu'elle est sage, il est vrai qu'elle est belle,
Et notre affection pour autre que pour elle
Ne peut mieux s'employer;
Aussi la nommons-nous la Pallas de cet âge:
Mais que ne dit le Tage
De celle qu'en sa place il nous doit envoyer?

Esprits malavisés, qui blâmez un échange
Où se prend et se baille un ange pour un ange,
Jugez plus sainement.
Notre grande bergère a Pan qui la conseille;
Seroit-ce pas merveille
Qu'un dessein qu'elle eût fait n'eût bon événement?

C'est en l'assemblement de ces couples célestes
Que, si nos maux passés ont laissé quelques restes,
Ils vont du tout finir.
Mopse, qui nous l'assure, a le don de prédire;
Et les chênes d'Épire
Savent moins qu'il ne sait les choses à venir.

Un siècle renaîtra, comblé d'heur et de joie,
Où le nombre des ans sera la seule voie
D'arriver au trépas.
Tous venins y mourront comme au temps de nos pères;
Et même les vipères
Y piqueront sans nuire, ou n'y piqueront pas.

La terre en tous endroits produira toutes choses;
Tous métaux seront or, toutes fleurs seront roses,
Tous arbres oliviers;
L'an n'aura plus d'hiver, le jour n'aura plus d'ombre,
Et les perles sans nombre
Germeront dans la Seine au milieu des graviers.

Dieux, qui de vos arrêts formez nos destinées,
Donnez un dernier terme à ces grands hyménées;
C'est trop les différer:
L'Europe les demande, accordez sa requête;
Qui verra cette fête
Pour mourir satisfait n'aura que desirer.

# CHANSON

Qui fut chantée dans le même ballet que les stances précédentes, et dont l'auteur faisoit très peu de cas.

1615.

Cette Anne si belle,
Qu'on vante si fort,
Pourquoi ne vient-elle?
Vraiment elle a tort.

Son Louis soupire
Après ses appas;
Que veut-elle dire,
De ne venir pas?

S'il ne la posséde,
Il s'en va mourir;
Donnons-y reméde,
Allons la querir.

Assemblons, Marie,
Ses yeux à vos yeux;
Notre bergerie
N'en vaudra que mieux.

Hâtons le voyage;
Le siècle doré
En ce mariage
Nous est assuré.

## STANCES

Sur le mariage du roi Louis XIII avec Anne d'Autriche, infante d'Espagne.

1615.

Mopse, entre les devins l'Apollon de cet âge,
Avoit toujours fait espérer
Qu'un soleil qui naîtroit sur les rives du Tage
En la terre du lis nous viendroit éclairer.

Cette prédiction sembloit une aventure
Contre le sens et le discours,
N'étant pas convenable aux règles de nature
Qu'un soleil se levât où se couchent les jours.

Anne, qui de Madrid fut l'unique miracle,
Maintenant l'aise de nos yeux,
Au sein de notre Mars satisfait à l'oracle,
Et dégage envers nous la promesse des cieux.

Bien est-elle un soleil; et ses yeux adorables,
Déja vus de tout l'horizon,

Font croire que nos maux seront maux incurables,
Si d'un si beau remède ils n'ont leur guérison.

Quoi que l'esprit y cherche, il n'y voit que des chaînes
Qui le captivent à ses lois.
Certes c'est à l'Espagne à produire des reines,
Comme c'est à la France à produire des rois.

Heureux couple d'amants, notre grande Marie
A pour vous combattu le sort.
Elle a forcé les vents et dompté leur furie;
C'est à vous à goûter les délices du port.

Goûtez-les, beaux esprits, et donnez connoissance,
En l'excès de votre plaisir,
Qu'à des cœurs bien touchés, tarder la jouissance,
C'est infailliblement leur croître le desir.

Les fleurs de votre amour, dignes de leur racine,
Montrent un grand commencement;
Mais il faut passer outre, et des fruits de Lucine
Faire avoir à nos vœux leur accomplissement.

Réservez le repos à ces vieilles années
Par qui le sang est refroidi.
Tout le plaisir des jours est en leurs matinées;
La nuit est déja proche à qui passe midi.

## CHANSON

Pour M. le duc de Bellegarde, amoureux d'une dame de la plus haute condition qui fût en France, et même en Europe.

1616.

Mes yeux, vous m'êtes superflus:
Cette beauté qui m'est ravie
Fut seule ma vue et ma vie;
Je ne vois plus, ni ne vis plus.
Qui me croit absent, il a tort:
Je ne le suis point, je suis mort.

O qu'en ce triste éloignement,
Où la nécessité me traîne,
Les dieux me témoignent de haine,
Et m'affligent indignement!
Qui me croit absent, il a tort:
Je ne le suis point, je suis mort.

Quelles fléches a la douleur
Dont mon ame ne soit percée?
Et quelle tragique pensée
N'est point en ma pâle couleur?
Qui me croit absent, il a tort:
Je ne le suis point, je suis mort.

Certes, où l'on peut m'écouter,
J'ai des respects qui me font taire;
Mais en un réduit solitaire
Quels regrets ne fais-je éclater!
Qui me croit absent, il a tort:
Je ne le suis point, je suis mort.

Quelle funeste liberté
Ne prennent mes pleurs et mes plaintes,
Quand je puis trouver à mes craintes
Un séjour assez écarté!
Qui me croit absent, il a tort:
Je ne le suis point, je suis mort.

Si mes amis ont quelque soin
De ma pitoyable aventure,
Qu'ils pensent à ma sépulture;
C'est tout ce de quoi j'ai besoin.
Qui me croit absent, il a tort:
Je ne le suis point, je suis mort.

# CHANSON

Pour M. le duc de Bellegarde, amoureux de la même dame.

1616.

C'EST assez, mes desirs, qu'un aveugle penser
Trop peu discrétement vous ait fait adresser
Au plus haut objet de la terre;
Quittez cette poursuite, et vous ressouvenez
Qu'on ne voit jamais le tonnerre
Pardonner au dessein que vous entreprenez.

Quelque flatteur espoir qui vous tienne enchantés,
Ne connoissez-vous pas qu'en ce que vous tentez
Toute raison vous désavoue,
Et que vous allez faire un second Ixion,
Cloué là-bas sous une roue,
Pour avoir trop permis à son affection?

Bornez-vous, croyez-moi, dans un juste compas,
Et fuyez une mer qui ne s'irrite pas
Que le succès n'en soit funeste.
Le calme jusqu'ici vous a trop assurés;
Si quelque sagesse vous reste,
Connoissez le péril, et vous en retirez.

Mais, ô conseil infame! ô profanes discours,

Tenus indignement des plus dignes amours
Dont jamais ame fut blessée!
Quel excès de frayeur m'a su faire goûter
Cette abominable pensée,
Que ce que je poursuis me peut assez coûter?

D'où s'est coulée en moi cette lâche poison,
D'oser impudemment faire comparaison
De mes épines à mes roses;
Moi, de qui la fortune est si proche des cieux,
Que je vois sous moi toutes choses,
Et tout ce que je vois n'est qu'un point à mes yeux.

Non, non, servons Chrysante; et, sans penser à moi,
Pensons à l'adorer d'une aussi ferme foi
Que son empire est légitime.
Exposons-nous pour elle aux injures du sort;
Et s'il faut être sa victime,
En un si beau danger moquons-nous de la mort.

Ceux que l'opinion fait plaire aux vanités
Font dessus leurs tombeaux graver des qualités
Dont à peine un dieu seroit digne:
Moi, pour un monument et plus grand et plus beau,
Je ne veux rien que cette ligne:
« L'exemple des amants est clos dans ce tombeau. »

# STANCES

Pour M. le duc de Bellegarde, sur la guérison de Chrysante, c'est-à-dire de la même dame à qui les deux pièces précédentes sont adressées.

1616.

Les destins sont vaincus, et le flux de mes larmes
De leur main insolente a fait tomber les armes;
Amour en ce combat a reconnu ma foi :
Lauriers, couronnez-moi.

Quel penser agréable a soulagé mes plaintes,
Quelle heure de repos a dissipé mes craintes,
Tant que du cher objet en mon ame adoré
Le péril a duré?

J'ai toujours vu ma dame avoir toutes les marques
De n'être point sujette à l'outrage des Parques:
Mais quel espoir de bien, en l'excès de ma peur,
N'estimois-je trompeur?

Aujourd'hui c'en est fait, elle est toute guérie;
Et les soleils d'avril peignant une prairie,
En leurs tapis de fleurs n'ont jamais égalé
Son teint renouvelé.

Je ne la vis jamais si fraîche ni si belle;
Jamais de si bon cœur je ne brûlai pour elle,
Et ne pensai jamais avoir tant de raison
De bénir ma prison.

Dieux, dont la providence et les mains souveraines,
Terminant sa langueur, ont mis fin à mes peines,
Vous saurois-je payer avec assez d'encens
L'aise que je ressens?

Après une faveur si visible et si grande,
Je n'ai plus à vous faire aucune autre demande;
Vous m'avez tout donné, redonnant à mes yeux
Ce chef-d'œuvre des cieux.

Certes vous êtes bons; et combien que nos crimes
Vous donnent quelquefois des courroux légitimes,
Quand des cœurs bien touchés vous demandent secours,
Ils l'obtiennent toujours.

Continuez, grands dieux, et ne faites pas dire
Ou que rien ici-bas ne connoît votre empire,
Ou qu'aux occasions les plus dignes de soins
Vous en avez le moins.

Donnez-nous tous les ans des moissons redoublées,
Soient toujours de nectar nos rivières comblées;
Si Chrysante ne vit et ne se porte bien,
Nous ne vous devons rien.

## ÉPIGRAMME

Pour mettre au-devant des poëmes divers du sieur de Lortigues, Provençal.

1617.

Vous dont les censures s'étendent
Dessus les ouvrages de tous,
Ce livre se moque de vous :
Mars et les Muses le défendent.

## STANCES.

Fragment d'une prophétie du dieu de la Seine contre le maréchal d'Ancre.

1617.

. . . . . .
. . . . . .

Va-t'en à la malheure, excrément de la terre,
Monstre qui dans la paix fais les maux de la guerre,
Et dont l'orgueil ne connoît point de lois.
En quelque haut dessein que ton esprit s'égare,

Tes jours sont à leur fin, ta chute se prépare:
Regarde-moi pour la dernière fois.

C'est assez que cinq ans ton audace effrénée,
Sur des ailes de cire aux étoiles montée,
Princes et rois ait osé défier:
La fortune t'appelle au rang de ses victimes;
Et le ciel, accusé de supporter tes crimes,
Est résolu de se justifier.

---

## STANCES

Pour le comte de Charny, qui recherchoit en mariage mademoiselle de Castille, qu'il épousa en 1620.

1619.

Enfin ma patience et les soins que j'ai pris
Ont, selon mes souhaits, adouci les esprits
Dont l'injuste rigueur si long-temps m'a fait plaindre.
Cessons de soupirer:
Graces à mes destins, je n'ai plus rien à craindre,
Et puis tout espérer.

Soit qu'étant le soleil dont je suis enflammé
Le plus aimable objet qui fut jamais aimé,
On ne m'ait pu nier qu'il ne fût adorable;
Soit que d'un oppressé

Le droit bien reconnu soit toujours favorable,
Les dieux m'ont exaucé.

Naguère que j'oyois la tempête souffler,
Que je voyois la vague en montagne s'enfler,
Et Neptune à mes cris faire la sourde oreille;
A peu près englouti,
Eussé-je osé prétendre à l'heureuse merveille
D'en être garanti?

Contre mon jugement les orages cessés
Ont des calmes si doux en leur place laissés,
Qu'aujourd'hui ma fortune a l'empire de l'onde;
Et je vois sur le bord
Un ange, dont la grace est la gloire du monde,
Qui m'assure du port.

Certes c'est lâchement qu'un tas de médisants,
Imputant à l'Amour qu'il abuse nos ans,
De frivoles soupçons nos courages étonnent;
Tous ceux à qui déplaît
L'agréable tourment que ses flammes nous donnent
Ne savent ce qu'il est.

S'il a de l'amertume à son commencement,
Pourvu qu'à mon exemple on souffre doucement,
Et qu'aux appas du change une ame ne s'envole,
On se peut assurer
Qu'il est maître équitable, et qu'enfin il console
Ceux qu'il a fait pleurer.

## ÉPIGRAMME

Sur une image de sainte Catherine.

1619.

L'ART, aussi bien que la nature,
Eût fait plaindre cette peinture :
Mais il a voulu figurer
Qu'aux tourments dont la cause est belle
La gloire d'une ame fidèle
Est de souffrir sans murmurer.

## ÉPIGRAMME

Imitée de la quarantième du sixième livre de Martial.

1619.

JEANNE, tandis que tu fus belle,
Tu le fus sans comparaison;
Anne à cette heure est de saison,
Et ne vois rien si beau comme elle.
Je sais que les ans lui mettront
Comme à toi les rides au front,

Et feront à sa tresse blonde
Même outrage qu'à tes cheveux.
Mais voilà comme va le monde :
Je te voulus, et je la veux.

## SONNET

### A MADAME LA PRINCESSE DE CONTI.

1619.

Race de mille rois, adorable princesse,
Dont le puissant appui de faveurs m'a comblé,
Si faut-il qu'à la fin j'acquitte ma promesse,
Et m'allége du faix dont je suis accablé.

Telle que notre siècle aujourd'hui vous regarde,
Merveille incomparable en toute qualité,
Telle je me résous de vous bailler en garde
Aux fastes éternels de la postérité.

Je sais bien quel effort cet ouvrage demande :
Mais si la pesanteur d'une charge si grande
Résiste à mon audace et me la refroidit,

Vois-je pas vos bontés à mon aide paroître,
Et parler dans vos yeux un signe qui me dit
Que c'est assez payer que de bien reconnoître?

# STANCES SPIRITUELLES.

1619.

Louez Dieu par toute la terre,
Non pour la crainte du tonnerre
Dont il menace les humains,
Mais pourceque sa gloire en merveilles abonde,
Et que tant de beautés qui reluisent au monde
Sont des ouvrages de ses mains.

Sa providence libérale
Est une source générale
Toujours prête à nous arroser:
L'aurore et l'occident s'abreuvent en sa course;
On y puise en Afrique, on y puise sous l'Ourse,
Et rien ne la peut épuiser.

N'est-ce pas lui qui fait aux ondes
Germer les semences fécondes
D'un nombre infini de poissons;
Qui peuple de troupeaux les bois et les montagnes,
Donne aux prés la verdure, et couvre les campagnes
De vendanges et de moissons?

Il est bien dur à sa justice
De voir l'impudente malice

Dont nous l'offensons chaque jour :
Mais, comme notre père, il excuse nos crimes;
Et même ses courroux, tant soient-ils légitimes,
Sont des marques de son amour.

Nos affections passagères,
Tenant de nos humeurs légères,
Se font vieilles en un moment;
Quelque nouveau desir comme un vent les emporte:
La sienne, toujours ferme et toujours d'une sorte,
Se conserve éternellement.

---

# CHANSON

## A LA MARQUISE DE RAMBOUILLET,

SOUS LE NOM DE RODANTHE.

1619.

Chère beauté, que mon ame ravie
Comme son pole va regardant,
Quel astre d'ire et d'envie,
Quand vous naissiez, marquoit votre ascendant,
Que votre courage endurci,
Plus je le supplie, moins ait de merci?

En tous climats, voire au fond de la Thrace,
Après les neiges et les glaçons,

Le beau temps reprend sa place,
Et les étés mûrissent les moissons :
Chaque saison y fait son cours ;
En vous seule on trouve qu'il gèle toujours.

J'ai beau me plaindre et vous conter mes peines,
Avec prières d'y compatir;
J'ai beau m'épuiser les veines,
Et tout mon sang en larmes convertir;
Un mal au-deçà du trépas,
Tant soit-il extrême, ne vous émeut pas.

Je sais que c'est : vous êtes offensée,
Comme d'un crime hors de raison,
Que mon ardeur insensée
En trop haut lieu borne sa guérison ;
Et voudriez bien, pour la finir,
M'ôter l'espérance de rien obtenir.

Vous vous trompez : c'est aux foibles courages,
Qui toujours portent la peur au sein,
De succomber aux orages,
Et se lasser d'un pénible dessein :
De moi, plus je suis combattu,
Plus ma résistance montre sa vertu.

Loin de mon front soient ces palmes communes
Où tout le monde peut aspirer;
Loin les vulgaires fortunes,
Où ce n'est qu'un jouir et desirer.

Mon goût cherche l'empêchement;
Quand j'aime sans peine, j'aime lâchement.

Je connois bien que dans ce labyrinthe
Le ciel injuste m'a réservé
Tout le fiel et tout l'absinthe
Dont un amant fut jamais abreuvé:
Mais je ne m'étonne de rien;
Je suis à Rodanthe, je veux mourir sien.

## ÉPIGRAMME

Mise au-devant du livre intitulé : *Le Pourtraict de l'Éloquence françoise, avec dix Actions oratoires*, de Jean du Pré, écuyer, seigneur de la Porte, conseiller du roi, et général en sa cour des aydes de Normandie.

1620.

Tu faux, du Pré, de nous pourtraire
Ce que l'éloquence a d'appas:
Quel besoin as-tu de le faire?
Qui te voit ne la voit-il pas?

## ÉPIGRAMME

Pour servir d'épitaphe à un grand.

1621.

Cet Absinthe au nez de barbet
En ce tombeau fait sa demeure.
Chacun en rit, et moi j'en pleure :
Je le voulois voir au gibet.

## SONNET

### A MONSEIGNEUR LE DUC D'ORLÉANS.

1621.

Muses, quand finira cette longue remise
De contenter Gaston et d'écrire de lui?
Le soin que vous avez de la gloire d'autrui
Peut-il mieux s'employer qu'à si belle entreprise?

En ce malheureux siècle, où chacun vous méprise,
Et quiconque vous sert n'en a que de l'ennui,
Misérable neuvaine, où sera votre appui,
S'il ne vous tend les mains et ne vous favorise?

Je crois bien que la peur d'oser plus qu'il ne faut,
Et les difficultés d'un ouvrage si haut,
Vous ôtent le desir que sa vertu vous donne :

Mais tant de beaux objets tous les jours s'augmentants,
Puisqu'en âge si bas leur nombre vous étonne,
Comme y fournirez-vous quand il aura vingt ans?

## STANCES

### A M. LE PREMIER PRÉSIDENT DE VERDUN,

Pour le consoler de la mort de sa première femme.

1621 ou 1622.

Sacré ministre de Thémis,
Verdun, en qui le ciel a mis
Une sagesse non commune,
Sera-ce pour jamais que ton cœur abattu
Laissera sous une infortune,
Au mépris de ta gloire, accabler ta vertu?

Toi, de qui les avis prudents,
En toute sorte d'accidents,
Sont loués même de l'envie,
Perdras-tu la raison jusqu'à te figurer
Que les morts reviennent en vie,
Et qu'on leur rende l'ame à force de pleurer?

Tel qu'au soir on voit le soleil
Se jeter aux bras du sommeil,
Tel au matin il sort de l'onde :
Les affaires de l'homme ont un autre destin ;
Après qu'il est parti du monde,
La nuit qui lui survient n'a jamais de matin.

Jupiter, ami des mortels,
Ne rejette de ses autels
Ni requêtes ni sacrifices.
Il reçoit en ses bras ceux qu'il a menacés;
Et qui s'est nettoyé de vices
Ne lui fait point de vœux qui ne soient exaucés.

Neptune, en la fureur des flots,
Invoqué par les matelots,
Remet l'espoir en leur courage;
Et ce pouvoir si grand dont il est renommé,
N'est connu que par les naufrages
Dont il a garanti ceux qui l'ont réclamé.

Pluton est seul entre les dieux
Dénué d'oreilles et d'yeux
A quiconque le sollicite.
Il dévore sa proie aussitôt qu'il la prend;
Et, quoi qu'on lise d'Hippolyte,
Ce qu'une fois il tient, jamais il ne le rend.

S'il étoit vrai que la pitié
De voir un excès d'amitié

Lui fît faire ce qu'on desire,
Qui devoit le fléchir avec plus de couleur
Que ce fameux joueur de lyre
Qui sut jusqu'aux enfers lui montrer sa douleur?

Cependant il eut beau chanter,
Beau prier, presser et flatter,
Il s'en revint sans Eurydice;
Et la vaine faveur dont il fut obligé
Fut une si noire malice,
Qu'un absolu refus l'auroit moins affligé.

Mais quand tu pourrois obtenir
Que la mort laissât revenir
Celle dont tu pleures l'absence;
La voudrois-tu remettre en un siècle effronté
Qui, plein d'une extrême licence,
Ne feroit que troubler son extrême bonté?

Que voyons-nous que des Titans,
De bras et de jambes luttants
Contre les pouvoirs légitimes;
Infames rejetons de ces audacieux
Qui, dédaignant les petits crimes,
Pour en faire un illustre attaquèrent les cieux?

Quelle horreur de flamme et de fer
N'est éparse, comme en enfer,
Aux plus beaux lieux de cet empire?
Et les moins travaillés des injures du sort

Peuvent-ils pas justement dire
Qu'un homme dans la tombe est un navire au port?

Crois-moi, ton deuil a trop duré,
Tes plaintes ont trop murmuré;
Chasse l'ennui qui te possède,
Sans t'irriter en vain contre une adversité
Que tu sais bien qui n'a reméde
Autre que d'obéir à la nécessité.

Rends à ton ame le repos
Qu'elle s'ôte mal à propos
Jusqu'à te dégoûter de vivre;
Et si tu n'as l'amour que chacun a pour soi,
Aime ton prince, et le délivre
Du regret qu'il aura s'il est privé de toi.

Quelque jour ce jeune lion
Choquera la rebellion,
En sorte qu'il en sera maître:
Mais quiconque voit clair ne connoît-il pas bien
Que, pour l'empêcher de renaître,
Il faut que ton labeur accompagne le sien?

La justice, le glaive en main,
Est un pouvoir autre qu'humain
Contre les révoltes civiles:
Elle seule fait l'ordre; et les sceptres des rois
N'ont que des pompes inutiles,
S'ils ne sont appuyés de la force des lois.

## INSCRIPTION

Pour le portrait de Cassandre, maîtresse de Ronsard.

1622.

L'ART, la nature exprimant,
En ce portrait m'a fait telle;
Si n'y suis-je pas si belle
Qu'aux écrits de mon amant.

## STANCES

Pour M. le comte de Soissons, à qui l'on faisoit espérer qu'il épouseroit madame Henriette-Marie de France, depuis reine d'Angleterre.

1622.

NE délibérons plus, allons droit à la mort;
La tristesse m'appelle à ce dernier effort,
Et l'honneur m'y convie.
Je n'ai que trop gémi:
Si parmi tant d'ennuis j'aime encore ma vie,
Je suis mon ennemi.

O beaux yeux, beaux objets de gloire et de grandeur,
Vive source de flamme, où j'ai pris une ardeur

Qui toute autre surmonte;
Puis-je souffrir assez,
Pour expier le crime et réparer la honte
De vous avoir laissés?

Quelqu'un dira pour moi que je fais mon devoir,
Et que les volontés d'un absolu pouvoir
Sont de justes contraintes :
Mais à quelle autre loi
Doit un parfait amant des respects et des craintes,
Qu'à celle de sa foi?

Quand le ciel offriroit à mes jeunes desirs
Les plus rares trésors et les plus grands plaisirs
Dont sa richesse abonde,
Que saurois-je espérer
A quoi votre présence, ô merveille du monde,
Ne soit à préférer?

On parle de l'enfer et des maux éternels
Baillés en châtiment à ces grands criminels
Dont les fables sont pleines :
Mais ce qu'ils souffrent tous,
Le souffré-je pas seul en la moindre des peines
D'être éloigné de vous?

J'ai beau par la raison exhorter mon amour
De vouloir réserver à l'aise du retour
Quelque reste de larmes;
Misérable qu'il est!

Contenter sa douleur et lui donner des armes,
C'est tout ce qui lui plaît.

Non, non; laissons-nous vaincre après tant de combats;
Allons épouvanter les ombres de là-bas
De mon visage blême;
Et, sans nous consoler,
Mettons fin à des jours que la Parque elle-même
A pitié de filer.

Je connois Charigène, et n'ose desirer
Qu'elle ait un sentiment qui la fasse pleurer
Dessus ma sépulture;
Mais, cela m'arrivant,
Quelle seroit ma gloire, et pour quelle aventure
Voudrois-je être vivant?

## SONNET

### AU ROI LOUIS XIII,

Après la guerre de 1621 et de 1622 contre les huguenots.

1623.

Muses, je suis confus: mon devoir me convie
A louer de mon roi les rares qualités;
Mais le mauvais destin qu'ont les témérités
Fait peur à ma foiblesse, et m'en ôte l'envie.

A quel front orgueilleux n'a l'audace ravie
Le nombre des lauriers qu'il a déja plantés?
Et ce que sa valeur a fait en deux étés,
Alcide l'eût-il fait en deux siècles de vie?

Il arrivoit à peine à l'âge de vingt ans,
Quand sa juste colère, assaillant nos Titans,
Nous donna de nos maux l'heureuse délivrance.

Certes, ou ce miracle a mes sens éblouis,
Ou Mars s'est mis lui-même au trône de la France,
Et s'est fait notre roi sous le nom de Louis.

---

## FRAGMENT D'UNE ODE

### A M. LE CARDINAL DE RICHELIEU,

MINISTRE ET SECRÉTAIRE D'ÉTAT.

1623 ou 1624.

. . . . . .
. . . . . .

Grand et grand prince de l'église,
Richelieu, jusques à la mort,
Quelque chemin que l'homme élise,
Il est à la merci du sort.

Nos jours filés de toutes soies
Ont des ennuis comme des joies;
Et de ce mélange divers
Se composent nos destinées,
Comme on voit le cours des années
Composé d'étés et d'hivers.

Tantôt une molle bonace
Nous laisse jouer sur les flots,
Tantôt un péril nous menace,
Plus grand que l'art des matelots;
Et cette sagesse profonde,
Qui donne aux fortunes du monde
Leur fatale nécessité,
N'a fait loi qui moins se révoque
Que celle du flux réciproque
De l'heur et de l'adversité.

---

## SONNET

AU MÊME.

1624.

A ce coup nos frayeurs n'auront plus de raison,
Grande ame, aux grands travaux sans repos adonnée;
Puisque par vos conseils la France est gouvernée,
Tout ce qui la travaille aura sa guérison.

Tel que fut rajeuni le vieil âge d'Éson,
Telle cette princesse en vos mains résignée
Vaincra de ses destins la rigueur obstinée,
Et reprendra le teint de sa verte saison.

Le bon sens de mon roi m'a toujours fait prédire
Que les fruits de la paix combleroient son empire,
Et comme un demi-dieu le feroient adorer :

Mais voyant que le vôtre aujourd'hui le seconde,
Je ne lui promets pas ce qu'il doit espérer,
Si je ne lui promets la conquête du monde.

## SONNET

### AU ROI LOUIS XIII.

1624.

Qu'avec une valeur à nulle autre seconde,
Et qui seule est fatale à notre guérison,
Votre courage, mûr en sa verte saison,
Nous ait acquis la paix sur la terre et sur l'onde;

Que l'hydre de la France, en révoltes féconde,
Pour vous soit du tout morte ou n'ait plus de poison :
Certes c'est un bonheur dont la juste raison
Promet à votre front la couronne du monde.

Mais qu'en de si beaux faits vous m'ayez pour témoin,
Connoissez-le, mon roi, c'est le comble du soin
Que de vous obliger ont eu les destinées.

Tous vous savent louer, mais non également;
Les ouvrages communs vivent quelques années,
Ce que Malherbe écrit dure éternellement.

---

## SONNET

### A M. LE MARQUIS DE LA VIEUVILLE,

SURINTENDANT DES FINANCES.

1624.

Il est vrai, La Vieuville, et quiconque le nie
Condamne impudemment le bon goût de mon roi,
Nous devons des autels à la sincere foi
Dont ta dextérité nos affaires manie.

Tes soins laborieux, et ton libre génie
Qui hors de la raison ne connoît point de loi,
Ont mis fin aux malheurs qu'attiroit après soi
De nos profusions l'effroyable manie.

Tout ce qu'à tes vertus il reste à desirer,
C'est que les beaux esprits les veulent honorer,
Et qu'en l'éternité la muse les imprime.

J'en ai bien le dessein dans mon ame formé ;
Mais je suis généreux, et tiens cette maxime,
Qu'il ne faut point aimer quand on n'est point aimé.

## FRAGMENT

Pour madame la marquise de Rambouillet

1624 ou 1625.

. . . . . .

. . . . . .

Et maintenant encore en cet âge penchant,
Où mon peu de lumière est si près du couchant,
Quand je verrois Hélène, au monde revenue
En l'état glorieux où Pâris l'a connue,
Faire à toute la terre adorer ses appas,
N'en étant point aimé, je ne l'aimerois pas.
Cette belle bergère, à qui les destinées
Sembloient avoir gardé mes dernières années,
Eut en perfection tous les rares trésors
Qui parent un esprit et font aimer un corps :
Ce ne furent qu'attraits, ce ne furent que charmes,
Sitôt que je la vis, je lui rendis les armes;
Un objet si puissant ébranla ma raison;
Je voulus être sien, j'entrai dans sa prison,
Et de tout mon pouvoir essayai de lui plaire,
Tant que ma servitude espéra du salaire.
Mais comme j'aperçus l'infaillible danger

Où, si je poursuivois, je m'allois engager,
Le soin de mon salut m'ôta cette pensée;
J'eus honte de brûler pour une ame glacée,
Et, sans me travailler à lui faire pitié,
Restreignis mon amour aux termes d'amitié.

## SONNET

Pour M. le cardinal de Richelieu, premier ministre d'état.

1625 ou 1626.

Peuples, çà de l'encens; peuples, çà des victimes
A ce grand cardinal, grand chef-d'œuvre des cieux,
Qui n'a but que la gloire, et n'est ambitieux
Que de faire mourir l'insolence des crimes.

A quoi sont employés tant de soins magnanimes
Où son esprit travaille et fait veiller ses yeux,
Qu'à tromper les complots de nos séditieux,
Et soumettre leur rage aux pouvoirs légitimes?

Le mérite d'un homme ou savant ou guerrier
Trouve sa récompense au chapeau de laurier
Dont la vanité grecque a donné les exemples:

Le sien, je l'ose dire, est si grand et si haut,
Que si, comme nos dieux, il n'a place en nos temples,
Tout ce qu'on lui peut faire est moins qu'il ne lui faut.

# INSCRIPTION

Pour la fontaine de l'hôtel de Rambouillet.

1625 ou 1626.

Vois-tu, passant, couler cette onde,
Et s'écouler incontinent?
Ainsi fuit la gloire du monde,
Et rien que Dieu n'est permanent.

# ODE

I.

## AU ROI LOUIS XIII,

Allant châtier la rebellion des Rochelois, et chasser les Anglois, qui en leur faveur étoient descendus dans l'île de Ré.

1627.

Donc un nouveau labeur à tes armes s'apprête :
Prends ta foudre, Louis, et va, comme un lion,
Donner le dernier coup à la dernière tête
De la rebellion.

Fais choir en sacrifice au démon de la France
Les fronts trop élevés de ces ames d'enfer;

Et n'épargne contre eux, pour notre délivrance,
Ni le feu ni le fer.

Assez de leurs complots l'infidèle malice
A nourri le désordre et la sédition :
Quitte le nom de Juste, ou fais voir ta justice
En leur punition.

Le centième décembre a les plaines ternies,
Et le centième avril les a peintes de fleurs,
Depuis que parmi nous leurs brutales manies
Ne causent que des pleurs.

Dans toutes les fureurs des siècles de tes pères,
Les monstres les plus noirs firent-ils jamais rien
Que l'inhumanité de ces cœurs de vipères
Ne renouvelle au tien?

Par qui sont aujourd'hui tant de villes désertes,
Tant de grands bâtiments en masures changés,
Et de tant de chardons les campagnes couvertes,
Que par ces enragés?

Les sceptres devant eux n'ont point de privilèges,
Les immortels eux même en sont persécutés;
Et c'est aux plus saints lieux que leurs mains sacrilèges
Font plus d'impiétés.

Marche, va les détruire, éteins-en la semence,
Et suis jusqu'à leur fin ton courroux généreux.

Sans jamais écouter ni pitié ni clémence
Qui te parle pour eux.

Ils ont beau vers le ciel leurs murailles accroître,
Beau d'un soin assidu travailler à leurs forts,
Et creuser leurs fossés jusqu'à faire paroître
Le jour entre les morts :

Laisse-les espérer, laisse-les entreprendre.
Il suffit que ta cause est la cause de Dieu,
Et qu'avecque ton bras elle a pour la défendre
Les soins de Richelieu :

Richelieu, ce prélat de qui toute l'envie
Est de voir ta grandeur aux Indes se borner,
Et qui visiblement ne fait cas de sa vie
Que pour te la donner.

Rien que ton intérêt n'occupe sa pensée,
Nuls divertissements ne l'appellent ailleurs ;
Et de quelques bons yeux qu'on ait vanté Lyncée,
Il en a de meilleurs.

Son ame toute grande est une ame hardie,
Qui pratique si bien l'art de nous secourir,
Que, pourvu qu'il soit cru, nous n'avons maladie
Qu'il ne sache guérir.

Le ciel, qui doit le bien selon qu'on le mérite,
Si de ce grand oracle il ne t'eût assisté,

Par un autre présent n'eût jamais été quitte
Envers ta piété.

Va, ne diffère plus tes bonnes destinées;
Mon Apollon t'assure et t'engage sa foi
Qu'employant ce Tiphys, Syrtes et Cyanées
Seront havres pour toi.

Certes, ou je me trompe, ou déja la Victoire,
Qui son plus grand honneur de tes palmes attend,
Est aux bords de Charente en son habit de gloire,
Pour te rendre content.

Je la vois qui t'appelle, et qui semble te dire :
Roi, le plus grand des rois, et qui m'es le plus cher,
Si tu veux que je t'aide à sauver ton empire,
Il est temps de marcher.

Que sa façon est brave et sa mine assurée!
Qu'elle a fait richement son armure étoffer!
Et qu'il se connoît bien, à la voir si parée,
Que tu vas triompher!

Telle, en ce grand assaut où des fils de la Terre
La rage ambitieuse à leur honte parut,
Elle sauva le ciel, et rua le tonnerre
Dont Briare mourut.

Déja de tous côtés s'avançoient les approches;
Ici couroit Mimas, là Typhon se battoit,

Et là suoit Euryte à détacher les roches
Qu'Encelade jetoit.

A peine cette vierge eut l'affaire embrassée,
Qu'aussitôt Jupiter, en son trône remis,
Vit selon son desir la tempête cessée,
Et n'eut plus d'ennemis.

Ces colosses d'orgueil furent tous mis en poudre
Et tous couverts des monts qu'ils avoient arrachés;
Phlégre, qui les reçut, pue encore la foudre
Dont ils furent touchés.

L'exemple de leur race à jamais abolie
Devoit sous ta merci tes rebelles ployer;
Mais seroit-ce raison qu'une même folie
N'eût pas même loyer?

Déja l'étonnement leur fait la couleur blême;
Et ce lâche voisin qu'ils sont allés querir,
Misérable qu'il est, se condamne lui-même
A fuïr ou mourir.

Sa faute le remord; Mégère le regarde,
Et lui porte l'esprit à ce vrai sentiment,
Que d'une injuste offense il aura, quoiqu'il tarde,
Le juste châtiment.

Bien semble être la mer une barre assez forte,
Pour nous ôter l'espoir qu'il puisse être battu;

Mais est-il rien de clos dont ne t'ouvrent la porte
Ton heur et ta vertu?

Neptune, importuné de ses voiles infames,
Comme tu paroîtras au passage des flots,
Voudra que ses Tritons mettent la main aux rames,
Et soient tes matelots.

Là rendront tes guerriers tant de sortes de preuves,
Et d'une telle ardeur pousseront leurs efforts,
Que le sang étranger fera monter nos fleuves
Au-dessus de leurs bords.

Par cet espoir fatal, en tous lieux va renaître
La bonne opinion des courages françois;
Et le monde croira, s'il doit avoir un maître,
Qu'il faut que tu le sois.

O que pour avoir part en si belle aventure,
Je me souhaiterois la fortune d'Éson,
Qui, vieil comme je suis, revint contre nature
En sa jeune saison!

De quel péril extrême est la guerre suivie
Où je ne fisse voir que tout l'or du Levant
N'a rien que je compare aux honneurs d'une vie
Perdue en te servant?

Toutes les autres morts n'ont mérite ni marque;
Celle-ci porte seule un éclat radieux,

Qui fait revivre l'homme, et le met de la barque
A la table des dieux.

Mais quoi! tous les pensers dont les ames bien nées
Excitent leur valeur et flattent leur devoir,
Que sont-ce que regrets, quand le nombre d'années
Leur ôte le pouvoir?

Ceux à qui la chaleur ne bout plus dans les veines
En vain dans les combats ont des soins diligents;
Mars est comme l'Amour, ses travaux et ses peines
Veulent de jeunes gens.

Je suis vaincu du temps, je cède à ses outrages;
Mon esprit seulement, exempt de sa rigueur,
A de quoi témoigner en ses derniers ouvrages
Sa première vigueur.

Les puissantes faveurs dont Parnasse m'honore
Non loin de mon berceau commencèrent leur cours;
Je les possédai jeune, et les posséde encore
A la fin de mes jours.

Ce que j'en ai reçu, je te le veux produire;
Tu verras mon adresse, et ton front cette fois
Sera ceint de rayons qu'on ne vit jamais luire
Sur la tête des rois.

Soit que de tes lauriers ma lyre s'entretienne,
Soit que de tes bontés je la fasse parler,

Quel rival assez vain prétendra que la sienne
Ait de quoi m'égaler?

Le fameux Amphion, dont la voix nompareille,
Bâtissant une ville, étonna l'univers,
Quelque bruit qu'il ait eu, n'a point fait de merveille
Que ne fassent mes vers.

Par eux de tes beaux faits la terre sera pleine;
Et les peuples du Nil, qui les auront ouïs,
Donneront de l'encens comme ceux de la Seine
Aux autels de Louis.

## FRAGMENT

Sur la prise prochaine de La Rochelle.

1628.

Enfin mon roi les a mis bas,
Ces murs qui de tant de combats
Furent les tragiques matières;
La Rochelle est en poudre, et ses champs désertés
N'ont face que de cimetières,
Où gisent les Titans qui les ont habités.

## SONNET

Sur la mort de son fils.

1628.

Que mon fils ait perdu sa dépouille mortelle,
Ce fils qui fut si brave, et que j'aimai si fort,
Je ne l'impute point à l'injure du sort,
Puisque finir à l'homme est chose naturelle.

Mais que de deux marauds la surprise infidèle
Ait terminé ses jours d'une tragique mort;
En cela ma douleur n'a point de réconfort,
Et tous mes sentiments sont d'accord avec elle.

O mon Dieu, mon Sauveur, puisque, par la raison,
Le trouble de mon ame étant sans guérison,
Le vœu de la vengeance est un vœu légitime,

Fais que de ton appui je sois fortifié;
Ta justice t'en prie, et les auteurs du crime
Sont fils de ces bourreaux qui t'ont crucifié.

# ODE

## A M. DE LA GARDE,

Au sujet de son Histoire Sainte.

1628.

La Garde, tes doctes écrits
Montrent les soins que tu as pris
A savoir tant de belles choses;
Et ta prestance et tes discours
Étalent un heureux concours
De toutes les graces écloses.

Davantage tes actions
Captivent les affections
Des cœurs, des yeux, et des oreilles;
Forçant les personnes d'honneur
De te souhaiter tout bonheur
Pour tes qualités nompareilles.

Tu sais bien que je suis de ceux
Qui ne sont jamais paresseux
A louer les vertus des hommes;
Et dans Paris, en mes vieux ans,
Je passe à ce devoir mon temps,
Au malheureux siècle où nous sommes.

Mais, las! la perte de mon fils,
Ses assassins d'orgueil bouffis,
Ont toute ma vigueur ravie;
L'ingratitude et peu de soin
Que montrent les grands au besoin
De douleurs accablent ma vie.

Je ne désiste pas pourtant
D'être dans moi-même content
D'avoir vécu dedans le monde,
Prisé, quoique vieil, abattu,
Des gens de bien et de vertu;
Et voilà le bien qui m'abonde.

Nos jours passent comme le vent:
Les plaisirs nous vont décevant,
Et toutes les faveurs humaines
Sont hémérocalles d'un jour.
Grandeurs, richesses, et l'amour.
Sont fleurs périssables et vaines.

Nous avons tant perdu d'amis,
Et de biens par le sort transmis
Au pouvoir de nos adversaires!
Néanmoins nous voyons du port
D'autrui les débris et la mort,
En nous éloignant des corsaires.

Ainsi puissions-nous voir long-temps
Nos esprits libres et contents

Sous l'influence d'un bon astre!
Que vive et meure qui voudra :
La constance nous résoudra
Contre l'effort de tout désastre.

Le soldat remis par son chef,
Pour se garantir de méchef,
En état de faire sa garde,
N'oseroit pas en déloger
Sans congé, pour se soulager,
Nonobstant que trop il lui tarde.

Car s'il procédoit autrement,
Il seroit puni promptement
Aux dépens de sa propre vie.
Le parfait chrétien tout ainsi,
Créé pour obéir aussi,
Y tient sa fortune asservie.

Il ne doit pas quitter ce lieu
Ordonné par la loi de Dieu ;
Car l'ame qui lui est transmise,
Félonne ne doit pas fuïr
Pour sa damnation encourir,
Et être en l'Érébe remise.

Désolé, je tiens ce propos,
Voyant approcher Atropos
Pour couper le nœud de ma trame :
Et ne puis m veux l'éviter,

Moins aussi la précipiter;
Car Dieu seul commande à mon ame.

Non, Malherbe n'est pas de ceux
Que l'esprit d'enfer a déceus
Pour acquérir la renommée
De s'être affranchis de prison
Par une lame, ou par poison,
Ou par une rage animée.

Au seul point que Dieu prescrira,
Mon ame du corps partira
Sans contrainte ni violence;
De l'enfer les tentations,
Ni toutes mes afflictions,
Ne forceront point ma constance.

Mais, La Garde, voyez comment
On se disvague doucement,
Et comme notre esprit agrée
De s'entretenir près et loin,
Encor qu'il n'en soit pas besoin,
Avec l'objet qui le récrée.

J'avois mis la plume à la main
Avec l'honorable dessein
De louer votre sainte Histoire;
Mais l'amitié que je vous dois
Par-delà ce que je voulois
A fait débaucher ma mémoire.

Vous m'étiez présent à l'esprit
En voulant tracer cet écrit;
Et me sembloit vous voir paroître
Brave et galant en cette cour,
Où les plus huppés à leur tour
Tâchoient de vous voir et connoître.

Mais ores à moi revenu,
Comme d'un doux songe avenu
Qui tous nos sentiments cajole,
Je veux vous dire franchement,
Et de ma façon librement,
Que votre Histoire est une école.

Pour moi, dans ce que j'en ai veu,
J'assure qu'elle aura l'aveu
De tout excellent personnage:
Et puisque Malherbe le dit,
Cela sera sans contredit;
Car c'est un très juste présage.

Toute la France sait fort bien
Que je n'estime ou reprends rien
Que par raison et par bon titre,
Et que les doctes de mon temps
Ont toujours été très contents
De m'élire pour leur arbitre.

La Garde, vous m'en croirez donc,
Que si gentilhomme fut onc

Digne d'éternelle mémoire,
Par vos vertus vous le serez,
Et votre los rehausserez
Par votre docte et sainte Histoire.

FIN DU LIVRE TROISIÈME.

# LIVRE QUATRIÈME,

CONTENANT LES PIÈCES QUE L'ON N'A PU RANGER SOUS AUCUNE DATE.

## STANCES

Pour une mascarade.

Ceux-ci, de qui vos yeux admirent la venue,
Pour un fameux honneur qu'ils brûlent d'acquérir,
Partis des bords lointains d'une terre inconnue,
S'en vont au gué d'amour tout le monde courir.
Ce grand démon qui se déplaît
D'être profané comme il est,
Par eux veut repurger son temple;
Et croit qu'ils auront ce pouvoir
Que ce qu'on ne fait par devoir,
On le fera par leur exemple.

Ce ne sont point esprits qu'une vague licence
Porte inconsidérés à leurs contentements;
L'or de cet âge vieil où régnoit l'innocence
N'est pas moins en leurs mœurs qu'en leurs accoutrements.
La foi, l'honneur, et la raison,
Gardent la clef de leur prison;
Penser au change leur est crime,

Leurs paroles n'ont point de fard,
Et faire les choses sans art
Est l'art dont ils font plus d'estime.

Composez-vous sur eux, ames belles et hautes;
Retirez votre humeur de l'infidélité;
Lassez-vous d'abuser les jeunesses peu cautes,
Et de vous prévaloir de leur crédulité.
N'ayez jamais impression
Que d'une seule passion,
A quoi que l'espoir vous convie.
Bien aimer soit votre vrai bien;
Et, bien aimés, n'estimez rien
Si doux qu'une si douce vie.

On tient que ce plaisir est fertile de p ines,
Et qu'un mauvais succès l'accompagne souvent:
Mais n'est-ce pas la loi des fortunes humaines
Qu'elles n'ont point de havre à l'abri de tout vent?
Puis cela n'avient qu'aux amours
Où les desirs, comme vautours,
Se paissent de sales rapines;
Ce qui les forme les détruit:
Celles que la vertu produit
Sont roses qui n'ont point d'épines.

## FRAGMENT.

. . . . . .
Elle étoit jusqu'au nombril
Sur les ondes paroissante,
Telle que l'aube naissante
Peint les roses en avril.

## CHANSON.

C'est faussement qu'on estime
Qu'il ne soit point de beautés
Où ne se trouve le crime
De se plaire aux nouveautés.

Si ma dame avoit envie
D'aimer des objets divers,
Seroit-elle pas suivie
Des yeux de tout l'univers?

Est-il courage si brave
Qui pût avecque raison
Fuïr d'être son esclave,
Et de vivre en sa prison?

Toutefois cette belle ame,
A qui l'honneur sert de loi,
Ne hait rien tant que le blâme
D'aimer un autre que moi.

Tous ces charmes de langage
Dont on s'offre à la servir
Me l'assurent davantage,
Au lieu de me la ravir.

Aussi ma gloire est si grande
D'un trésor si précieux,
Que je ne sais quelle offrande
M'en peut acquitter aux cieux.

Tout le soin qui me demeure
N'est que d'obtenir du sort
Que ce qu'elle est à cette heure
Elle soit jusqu'à la mort.

De moi, c'est chose sans doute
Que l'astre qui fait les jours
Luira dans une autre voûte
Quand j'aurai d'autres amours.

## ÉPIGRAMME.

Tu dis, Colin, de tous côtés
Que mes vers, à les ouïr lire,
Te font venir des crudités,
Et penses qu'on en doive rire.
Cocu de long et de travers,
Sot au-delà de toutes bornes,
Comme te plains-tu de mes vers,
Toi qui souffres si bien les cornes?

## CHANSON.

Est-ce à jamais, folle espérance,
Que tes infidèles appas
M'empêcheront la délivrance
Que me propose le trépas?

La raison veut, et la nature,
Qu'après le mal vienne le bien:
Mais en ma funeste aventure
Leurs règles ne servent de rien.

C'est fait de moi, quoi que je fasse;

J'ai beau plaindre et beau soupirer,
Le seul remède en ma disgrace,
C'est qu'il n'en faut point espérer.

Une résistance mortelle
Ne m'empêche point son retour;
Quelque Dieu qui brûle pour elle
Fait cette injure à mon amour.

Ainsi trompé dans mon attente,
Je me consume vainement;
Et les remèdes que je tente
Demeurent sans évènement.

Toute nuit enfin se termine;
La mienne seule a ce destin
Que d'autant plus elle chemine,
Moins elle approche du matin.

Adieu donc, importune peste,
A qui j'ai trop donné de foi.
Le meilleur avis qui me reste,
C'est de me séparer de toi.

Sors de mon ame, et t'en va suivre
Ceux qui desirent de guérir.
Plus tu me conseilles de vivre,
Plus je me résous de mourir.

## FRAGMENT.

. . . . . .
Tantôt nos navires, braves
De la dépouille d'Alger,
Viendront les Maures esclaves
A Marseille décharger;
Tantôt, riches de la perte
De Tunis et de Biserte,
Sur nos bords étaleront
Le coton pris en leurs rives,
Que leurs pucelles captives
En nos maisons fileront.

## STANCES.

Quoi donc! ma lâcheté sera si criminelle,
Et les vœux que j'ai faits pourront si peu sur moi,
Que je quitte ma dame, et démente la foi
Dont je lui promettois une amour éternelle?

Que ferons-nous, mon cœur? Avec quelle science
Vaincrons-nous les malheurs qui nous sont préparés?
Courrons-nous le hasard comme désespérés,
Où nous résoudrons-nous à prendre patience?

Non, non, quelques assauts que me donne l'envie,
Et quelques vains respects qu'allégue mon devoir,
Je ne céderai point, que, du même pouvoir
Dont on m'ôte ma dame, on ne m'ôte la vie.

Mais où va ma fureur? Quelle erreur me transporte
De vouloir en géant aux astres commander?
Ai-je perdu l'esprit, de me persuader
Que la nécessité ne soit pas la plus forte?

Achille, à qui la Grèce a donné cette marque
D'avoir eu le courage aussi haut que les cieux,
Fut en la même peine, et ne put faire mieux
Que soupirer neuf ans dans le fond d'une barque.

Je veux, du même esprit que ce miracle d'armes,
Chercher en quelque part un séjour écarté
Où ma douleur et moi soyons en liberté,
Sans que rien qui m'approche interrompe mes larmes.

Bien sera-ce à jamais renoncer à la joie,
D'être sans la beauté dont l'objet m'est si doux:
Mais qui m'empêchera qu'en dépit des jaloux
Avecque le penser mon ame ne la voie?

Le temps, qui toujours vole et sous qui tout succombe,
Fléchira cependant l'injustice du sort;
Ou d'un pas insensible avancera la mort,
Qui bornera ma peine au repos de la tombe.

La fortune en tous lieux à l'homme est dangereuse;
Quelque chemin qu'il tienne, il trouve des combats:
Mais des conditions que l'on voit ici-bas,
Certes celle d'aimer est la plus malheureuse.

## SONNET

Sur la mort d'un gentilhomme qui fut assassiné.

Belle ame, aux beaux travaux sans repos adonnée,
Si, parmi tant de gloire et de contentement,
Rien te fâche là-bas, c'est l'ennui seulement
Qu'un indigne trépas ait clos ta destinée.

Tu penses que d'Ivry la fatale journée,
Où ta belle vertu parut si clairement,
Avecque plus d'honneur et plus heureusement
Auroit de tes beaux jours la carrière bornée.

Toutefois, bel esprit, console ta douleur:
Il faut par la raison adoucir le malheur,
Et telle qu'elle vient prendre son aventure.

Il ne se fit jamais un acte si cruel;
Mais c'est un témoignage à la race future
Qu'on ne t'auroit su vaincre en un juste duel.

## ÉPITAPHE

D'un gentilhomme de ses amis qui mourut âgé de cent ans.

N'ATTENDS, passant, que de ma gloire
Je te fasse une longue histoire
Pleine de langage indiscret.
Qui se loue irrite l'envie.
Juge de moi par le regret
Qu'eut la mort de m'ôter la vie.

## FRAGMENT.

Fin d'une ode pour le roi.

Je veux croire que la Seine
Aura des cygnes alors
Qui pour toi seront en peine
De faire quelques efforts :
Mais, vu le nom que me donne
Tout ce que ma lyre sonne,
Quelle sera la hauteur
De l'hymne de ta victoire,
Quand elle aura cette gloire
Que Malherbe en soit l'auteur !

# FRAGMENT D'UNE ODE.

Invective contre les mignons de Henri III.

Les peuples, pipés de leur mine,
Les voyant ainsi renfermer,
Jugeoient qu'ils parloient de s'armer
Pour conquérir la Palestine,
Et borner de Tyr à Calis
L'empire de la fleur de lis :
Et toutefois leur entreprise
Étoit le parfum d'un collet,
Le point coupé d'une chemise,
Et la figure d'un ballet.

De leur mollesse léthargique
Le Discord, sortant des enfers,
Des maux que nous avons soufferts
Nous ourdit la toile tragique.
La justice n'eut plus de poids,
L'impunité chassa les lois;
Et le taon des guerres civiles
Piqua les ames des méchants,
Qui firent avoir à nos villes
La face déserte des champs.

## ÉPITAPHE

De M. d'Is, parent de l'auteur.

Ici dessous gît monsieur d'Is.
Plût or à Dieu qu'ils fussent dix,
Mes trois sœurs, mon père et ma mère,
Le grand Éléazar mon frère,
Mes trois tantes, et monsieur d'Is!
Vous les nommé-je pas tous dix?

## ÉPIGRAMME

### A M. COLLETET,

Sur la mort de sa sœur.

En vain, mon Colletet, tu conjures la Parque
De repasser ta sœur dans la fatale barque;
Elle ne rend jamais un trésor qu'elle a pris.
Ce que l'on dit d'Orphée est bien peu véritable;
Son chant n'a point forcé l'empire des esprits,
Puisqu'on sait que l'arrêt en est irrévocable.
Certes, si les beaux vers faisoient ce bel effet,
Tu ferois mieux que lui ce qu'on dit qu'il a fait.

# STANCES.

Paraphrase d'une partie du psaume CXLV.

N'espérons plus, mon ame, aux promesses du monde;
Sa lumière est un verre, et sa faveur une onde
Que toujours quelque vent empêche de calmer.
Quittons ces vanités, lassons-nous de les suivre:
C'est Dieu qui nous fait vivre,
C'est Dieu qu'il faut aimer.

En vain, pour satisfaire à nos lâches envies,
Nous passons près des rois tout le temps de nos vies
A souffrir des mépris et ployer les genoux.
Ce qu'ils peuvent n'est rien: ils sont, comme nous sommes,
Véritablement hommes,
Et meurent comme nous.

Ont-ils rendu l'esprit, ce n'est plus que poussière
Que cette majesté si pompeuse et si fière
Dont l'éclat orgueilleux étonnoit l'univers;
Et dans ces grands tombeaux où leurs ames hautaines
Font encore les vaines,
Ils sont mangés des vers.

Là se perdent ces noms de maîtres de la terre,
D'arbitres de la paix, de foudres de la guerre;

Comme ils n'ont plus de sceptre, ils n'ont plus de flatteurs;
Et tombent avec eux d'une chute commune
Tous ceux que leur fortune
Faisoit leurs serviteurs.

FIN DES POÉSIES.

# LETTRE
# DE MALHERBE
## AU ROI LOUIS XIII,

A L'OCCASION DE LA MORT DE SON FILS, QUI FUT TUÉ EN DUEL.

SIRE,

Les vers que Votre Majesté vient de lire (1) passeront, s'il lui plaît, pour un très humble remerciement de la promesse qu'elle m'a faite de ne donner jamais d'abolition à ceux qui ont assassiné mon fils. Une bonté médiocre se fût contentée de me l'avoir dit une fois : la vôtre, qui, en l'amour de la justice et en la haine des crimes, n'est semblable qu'à soi-même, après me l'avoir réitéré, y voulut encore ajouter ce favorable commandement, que je travaillasse à faire prendre les meurtriers, et que je ne me souciasse

(1) Cette lettre étoit apparemment précédée de l'ode qui commence par ce vers :

Donc un nouveau labeur à tes armes s'apprête.

La même ode et le sonnet commençant ainsi,

Que mon fils ait perdu sa dépouille mortelle,

Sont insérés dans les deux éditions de cette lettre.

point du demeurant. Il semble bien, Sire, que des paroles prononcées de la bouche d'un roi, le plus grand et le meilleur qui soit au monde, me doivent être en telle révérence, que, sans être criminel moi-même, je ne puisse faire doute de leur vérité. Mais, Sire, sur quelle sûreté peut se reposer un esprit de qui le trouble est si grand et si déplorable comme le mien? Cauvet, conseiller d'Aix, beau-père de de Piles, et père de Bormes, qui sont les deux abominables assassins de mon pauvre fils, prêche par-tout la vertu de ses pistoles, et parle de la poursuite que j'en fais, non avec l'humilité d'un qui a besoin de miséricorde, mais avec la présomption d'un qui se tient assuré de triompher. C'est cela, Sire, qui m'amène une seconde fois à vos pieds, pour vous faire souvenir de votre promesse, et vous en demander la confirmation. Pour ce qui est des faveurs dont Cauvet se promet d'être appuyé, je ne m'en mets point en peine. Il en sera ce qui pourra : mais je sais bien qu'un homme d'honneur y pensera deux fois devant que de se ranger de son parti. Protéger une méchanceté et la commettre sont actions qui partent presque d'une même source; et qui fait l'un, Sire, feroit l'autre, s'il en espéroit la même impunité. Puis, quand il se trouveroit des ames assez perdues pour l'assister, sur quelles apparences, s'ils ont quelque lumière de bon sens, sauroient-ils fonder leur intercession? Si, par les qualités, mes parties se pensent rendre considérables à mon préjudice, qui est-ce qui ne sait point qu'un

nombre infini de personnes vivent encore à Marseille, qui ont vu arriver le père et l'oncle de Cauvet, et là, petits marchandots, avec des balles de canelle, poivre, gingembre, raisins, et autres denrées, commencer leur trafic, qui, de deux ou trois mille livres qu'ils pouvoient avoir alors, est abouti à près de deux millions, que tout le monde croit qu'ils aient aujourd'hui? Je n'ai parlé que du père et de l'oncle; mais Cauvet, tout hardi qu'il est, oseroit-il nier qu'il n'ait fait le métier lui-même, et qu'assez de fois son nom n'ait été écrit au livre de l'écrivain du vaisseau? Quant à de Piles, si un secrétaire d'état, appuyé d'une personne qui pouvoit tout auprès du feu roi votre père, ne lui eût fait donner la chétive capitainerie du château d'If, vacante par la mort d'un valet-de-chambre de Henri III, ensuite de laquelle il a fait depuis quelques autres petites grivelées, ne seroit-il pas à cette heure ou à Carpentras, ou en Avignon, caché parmi ses parents dans les ordures de la honteuse condition où il est né? Pour ce qui est de moi, Sire, il est bien vrai que la maison des Malherbe-Saint-Aignan, dont je suis et dont je porte le nom, est depuis deux cents ans en si mauvais termes qu'elle ne sauroit être pis, si elle n'étoit ruinée entièrement. Et quand je dis cela, je ne pense laisser rien à dire à mes ennemis. Mais il est vrai aussi que, non seulement dans l'histoire de Normandie, mais en la voix commune de tout le pays, elle est tenue pour l'une de celles qui suivirent il y a six cents ans le duc Guil-

laume à la conquête d'Angleterre; et que, pour le justifier, l'écusson de leurs armes est encore aujourd'hui, parmi trente ou quarante des principales du temps, en l'abbaye de Saint-Étienne de Caen, dans une salle que la fortune, plutôt qu'autre chose, exempta du ravage que fit la fureur des premiers troubles en tout le reste de cette maison. Si mes parties s'en veulent éclairer, qu'ils aillent sur le lieu; leur propre vue leur apprendra ce qui en est. Mais peut-être s'imaginent-ils qu'ils donneront à ce crime une couleur qui en diminuera l'abomination. C'est chose qu'ils ont déja tentée inutilement. s'ils y retournent, je ne crois pas que ce soit avec plus de succès. Cette maudite affaire ne fut pas sitôt arrivée, que Cauvet, qui voudroit avoir des juges à sa fantaisie, ou plutôt qui n'en voudroit point avoir du tout, dépêcha par-deçà un des siens pour avoir une interdiction du parlement de Provence, et en chemin faisant le chargea de conter la nouvelle de la façon qu'il lui étoit expédient qu'elle fût crue. Son homme s'acquitta de sa commission le mieux qu'il put; mais ce furent des ténèbres qui ne durèrent guère. Il arriva dans cinq ou six jours une infinité de lettres de Provence, qui, par des narrations véritables et non suspectes, démentirent ce que ridiculement ce messager avoit publié. M. de Guise même, qui avoit été prévenu de cette imposture, me fit l'honneur de me venir voir, et m'avoua que du premier abord il avoit cru ce que l'homme de Cauvet avoit dit; mais que

depuis ceux qui font ses affaires en Provence lui avoient écrit au vrai comme la chose s'étoit passée, que l'action étoit très vilaine, et que de bon cœur il m'assisteroit de tout ce qui dépendroit de lui. Voilà comme réussit à Cauvet le premier essai qu'en cette occasion il fit d'abuser le monde. A cette heure que la chose est décriée comme elle est, et que, sur les informations faites par trois juges différents, et les dépositions de plus de quarante témoins, les assassins ont été condamnés à mort, je ne vois pas avec quelle apparence il pourroit reprendre le même chemin. Aussi crois-je bien que ce n'est pas là que lui et les siens jettent les plus assurés fondements de leur espérance. Ils me voient en un âge où il est malaisé que ma vie soit plus guère longue, ils font ce qu'ils peuvent pour en attendre la fin; il ne se passe guère de semaine que, sur des vétilles, ils ne m'assignent au conseil. Contre tous leurs artifices, M. le garde des sceaux est mon refuge. Les bonnes causes sous lui ne doivent rien craindre, ni les mauvaises rien espérer. Son intégrité est une muraille d'airain; il n'y a moyen d'y faire brèche. Tout le monde bénit l'élection que Votre Majesté en a faite; je crois qu'il ne sera pas marri que j'en fasse de même, et qu'avec les autres je publie sa vertu, pourceque véritablement elle est une des plus fortes et plus nécessaires pièces dont Votre Majesté puisse composer la félicité de l'état. L'ordonnance veut que toute audience soit déniée aux criminels, que premièrement ils ne soient remis

en prison. Je sais bien que c'est ce que mes parties ne feront pas, et par conséquent je me dois rire d'eux si, quoi qu'ils fassent dire en leur absence, ils s'imaginent d'être écoutés dans le conseil. Je suis trop long, Sire, j'abuse de votre loisir: mais si les plus foibles passions sont rebelles à la raison, il ne faut pas penser que les fortes demeurent dans l'obéissance. Je m'en vais finir, après que j'aurai dit à Votre Majesté une chose que peut-être elle n'entendra pas sans étonnement. Mon pauvre fils, ayant été tué à quatre lieues d'Aix, y fut apporté, pour, selon son desir, être inhumé en l'église des Minimes, qui est au bout de l'un des faubourgs. Le peuple ne sut pas sitôt que le corps étoit arrivé, qu'il y courut en telle abondance qu'il ne demeura au logis que les malades. Comme il fut question de le mettre en terre, ils dirent tous que résolument ils le vouloient voir encore une fois. Les religieux en firent quelque difficulté, mais il fallut qu'ils cédassent. La bière fut ouverte, le drap décousu, et le peuple satisfait de ce qu'il avoit desiré. Quelles bénédictions furent alors données au pauvre défunt, et quelles imprécations faites contre les meurtriers! C'est chose vue et attestée de trop de gens pour m'y arrêter. Il suffit, Sire, que je supplie très humblement Votre Majesté de considérer quelles étoient les mœurs d'un homme que toute une ville a regretté de cette façon. Ce n'est rien de nouveau de plaire à cinq ou six personnes; mais de plaire à tout un peuple, et lui plaire jusques à si haut point,

il est malaisé que ce soit que par le moyen d'une vertu bien reconnue, et dont les témoignages aient une bien claire et bien générale approbation. Aussi ne douté-je point, Sire, que Votre Majesté, qui a une aversion de toute sorte de crimes, ne trouve, en cette circonstance extraordinaire, de quoi faire sentir à mes parties un extraordinaire courroux. Tuer qui que ce soit est toujours un mauvais acte; mais tuer un homme de bien, et le tuer poltronnement et traîtrement, c'est mettre le crime si haut qu'il ne puisse aller plus avant. J'ai certes de la peine à croire qu'il y ait homme au monde qui osât parler pour ceux qui ont commis celui-ci. Toutefois pourcequ'il y a des esprits bossus et boiteux aussi bien que des corps, s'il avenoit à quelque effrôté d'en prendre la hardiesse, souvenez-vous, Sire, que ceux qui vous prient d'une injustice vous tiennent capable de la faire, et là-dessus jugez quelle opinion vous devez avoir des personnes qui l'ont si mauvaise de Votre Majesté. Pour moi, qui ai accoutumé de nommer les choses par leur nom, je ne saurois dire sinon que je les tiens pour gens sans conscience, et à qui le succès de vos affaires bon ou mauvais est indifférent. Qu'on examine vos prospérités comme on voudra, il ne s'en trouvera point d'autre cause que la sainteté de votre vie. Je n'ôte rien à la gloire de votre épée; vos mains avoient bien à peine la force de la mettre hors du fourreau, que Votre Majesté en fit des choses qui furent admirées de toute l'Europe. Je n'ôte rien non

plus aux soins incomparables qu'apporte M. le cardinal de Richelieu à la direction de vos affaires, aux profusions excessives qu'il fait de son bien pour votre service, ni aux assiduités infatigables qu'il y rend avec un péril extrême de sa santé : au contraire, j'estime ce très grand prélat jusque-là que je ne le vois jamais tant soit peu indisposé que je ne soupçonne quelque grande indignation de Dieu contre l'état. Mais, Sire, qu'en cette occasion de l'île de Ré, la mer se soit humiliée devant vous; que, de si revêche qu'elle est, elle soit devenue si complaisante; c'est, pour en parler comme il faut, une affaire où il y a quelque chose de plus que de l'homme. Je sais bien les dévotions qu'a faites pour vous la reine votre mère; reine aussi grande qu'elle est bonne mère, aussi bonne qu'elle est grande reine; et telle en toutes ses qualités, que c'est ne savoir que c'est de perfection, que de croire qu'il y ait rien à desirer. Je n'ignore pas aussi celles que la reine y a contribuées; reine si belle et si vertueuse, que, hors l'honneur qu'elle a eu d'épouser Votre Majesté, le monde ne lui pouvoit donner de mari qui la méritât. Mais quelque ardeur de prière qu'elles y eussent apportée l'une et l'autre, eussent-elles obtenu pour un prince de piété commune, ce qu'elles ont obtenu pour vous? Non, non, Sire, il n'y a personne qui raisonnablement se puisse plaindre, quand je dirai que Votre Majesté n'a mis ses affaires dans l'état où elles sont que par le soin de plaire à Dieu et la crainte de l'of-

fenser. Continuez, Sire, de marcher dans un chemin si assuré. Haïssez toujours le mal; Dieu vous fera toujours du bien. Je ne crois pas qu'il y ait chose au monde que vous desiriez et qui vous soit si desirable comme d'être père. Vous le serez, Sire, par beaucoup de raisons; mais ce n'en sera pas une des moindres, que la compassion que vous aurez eue d'un père affligé comme je le suis; et dans peu de jours Votre Majesté remettra tellement les rebelles dans leur devoir, que ce que j'ai dit sera véritable :

Enfin mon roi les a mis bas,
Ces murs qui de tant de combats
Furent les tragiques matières.
La Rochelle est en poudre, et ses champs désertés
N'ont face que de cimetières,
Où gisent les Titans qui les ont habités.

C'est là, Sire, que tendent les vœux de tous les gens de bien, et, autant que de nul autre, ceux de votre très humble, très obéissant et très affectionné sujet et serviteur,

MALHERBE.

# AUTRE LETTRE,

## A MADAME

# LA PRINCESSE DE CONTI,

SUR LA MORT DE SON FRÈRE, LE CHEVALIER DE GUISE.

MADAME,

Ne pouvant aller à Saint-Germain sitôt que je desirois, pour une affaire qui m'est survenue, et cependant ne voulant pas faillir à ce que je dois, je m'informe continuellement de votre santé. Les obligations que je vous ai me la rendent chère; et d'ailleurs le mauvais état où je vous ai vue partir, pour la nouvelle que vous veniez de recevoir de la mort de M. le chevalier votre frère, me fait craindre que le temps, quelque bon médecin qu'il soit, n'ait de la peine à vous y donner du soulagement. Ce que j'en apprends, c'est qu'à Saint-Germain vous soupirez comme vous soupiriez à Paris; qu'à toute sorte d'objets vous recommencez vos plaintes; que les consolations ne sont pas mieux reçues de vous que de coutume; et finalement que vous êtes bien peu différente de ce que vous étiez le premier jour que ce pitoyable mes-

sage vous fut apporté. Je sais bien, Madame, que pour condamner vos larmes, il faudroit ignorer le plus juste ressentiment qui soit dans la nature. Les autres passions ont leurs bornes étroites, et ne sauroient si peu s'étendre qu'elles ne soient hors de la bienséance : celle d'aimer est alors extrêmement louable, quand elle est extrêmement violente. Et, sans mentir, si jusques ici vous eussiez moins fait que ce que je vous ai vue faire, je me fusse permis de diminuer quelque chose de l'opinion que j'ai de votre bon naturel. Mais aujourd'hui que de l'amour d'un frère vous semblez passer à la haine de vous-même, et faites appréhender à vos serviteurs quelque mauvaise issue de cette obstination à vous affliger, je ne puis que, pour l'intérêt de la vertu, dont vous êtes presque le seul appui en cette cour, je ne vous supplie très humblement de trouver bon que je quitte la complaisance, pour me courroucer à votre douleur, et vous faire voir que sans honte vous ne pouvez céder à un ennemi qui, n'ayant autre force que celle que lui donne votre foiblesse, indubitablement cessera de vous poursuivre aussitôt que vous aurez cessé de reculer. Que pensez-vous faire, Madame? Où est allée cette crainte de Dieu qui si exactement vous a toujours fait conformer à ses volontés? En quelles ténèbres s'est ensevelie cette lumière d'esprit dont vous êtes renommée entre les premières princesses de la terre? Auriez-vous été si nonchalante en la considération du cours du monde, que vous n'eussiez pas reconnu

que l'instabilité des choses humaines y fait tous les jours quelque nouveau trouble, et que, pour y trouver une vie qui n'ait jamais eu de traverse, il la faut chercher parmi celles qui n'ont duré que du matin jusques au soir? Vous avez l'honneur d'approcher la reine de si près, et lui rendez une assiduité si grande en tous lieux et à toutes heures, qu'il n'y a personne qui la connoisse comme vous faites. Vous voyez que sa piété envers Dieu ne peut être plus grande, sa bonté envers les hommes plus générale, ni sa conduite aux affaires plus diligente. C'est chose que toutes les bouches publient, que toutes les plumes écrivent, et que, sans être méchant jusqu'à la rage, ou stupide jusqu'à la brutalité, il est impossible de contredire. Et néanmoins fut-il jamais des ennuis sensibles comme ceux que le malheur a donnés et donne continuellement à son incomparable vertu? Je laisse à part la mort du feu roi, en la perte duquel, si une main plus forte que celle des hommes ne l'eût visiblement soutenue, elle avoit de quoi ne se ressouvenir jamais qu'avec larmes du contentement de l'avoir possédé. Je ne dis rien non plus de celle de feu Monseigneur, prince dont l'inclination aux choses sérieuses, excédant la mesure de son âge, faisoit croire que les interprétations de ces feux du ciel que nous vîmes à Fontainebleau sur le point de sa naissance, tant fussent-elles avantageuses, ne l'étoient point assez pour témoigner ce qu'il falloit espérer de sa grandeur. Je parle seulement de ces brouilleries

monstrueuses que lui font tous les jours ceux mêmes à qui ses libéralités ont donné le plus d'occasion de la servir. Considérez-les, Madame, et depuis le premier jour de sa régence (lequel, avec tout ce qu'il y a de gens de bien en ce royaume, je n'appelle jamais autrement que le jour de la résurrection de l'état), comptez, si vous pouvez, toutes les persécutions que jusqu'à cette heure elle a souffertes; il sera malaisé qu'après un si grand exemple vous ne supportiez patiemment que, de tant d'adversités dont la vie est pleine, il y en ait quelqu'une qui soit parvenue jusqu'à vous. Vous me direz qu'en toute autre affliction que celle où vous êtes, vous eussiez eu moins de peine à vous commander. Je n'en sais rien, Madame. Il vous est demeuré assez de personnes de qui, si vous les aviez perdues, je ne doute point que vous ne fissiez les mêmes regrets, et ne tinssiez le même langage. Mais prenons le cas que cela soit, et que, de tous les ennuis dont vous pouviez être touchée, celui-ci tienne véritablement le premier lieu. Avec quelle apparence, Madame, exigeriez-vous ou cette submission ou cette civilité de la fortune, qu'ayant à vous ôter quelque chose, elle voulût savoir de vous ce qu'il vous déplairoit le moins d'avoir perdu? Est-ce une courtoisie qu'il faille attendre d'un ennemi, et d'un ennemi sans miséricorde comme elle est, qu'ayant tiré l'épée pour vous frapper, il vous demande en quel endroit vous avez envie de recevoir le coup? Ne savez-vous pas que c'est à elle à choisir

de nous et du nôtre ce que bon lui semble, et à nous de nous résoudre qu'à la première occasion ou nous serons emportés nous-mêmes, ou nous lui verrons emporter le demeurant? Je vous accorde que la mort de M. votre frère est une perte inestimabl . Je ne la restreins ni à vous ni aux vôtres. Le roi et la reine, que j'ai vus en votre chambre le pleurer avec vous, et qui ont fait l'honneur à M. votre aîné de lui aller rendre le même office jusque chez lui, vous ont assez témoigné de quelle affection ils participent à votre douleur. Toute la cour, voire toute la France, en a fait de même. Et certes ce jeune prince, qui en la beauté du corps n'étoit surmonté de personne, ajoutoit à cet ornement une douceur d'esprit, une générosité de courage, et une pureté de conscience, qui ne démentoient point l'opinion qu'on a toujours eue que votre maison est si grande qu'elle ne peut rien produire de petit. Mais quoi! Madame, puisqu'il étoit homme, falloit-il pas qu'il souffrît ce qu'ont souffert tous les hommes qui devant lui sont venus au monde, et que souffriront infailliblement tous ceux que les siècles futurs y verront venir après lui? Il le falloit, Madame. Nous avons beau être distingués en la condition de vivre, nous sommes tous égaux en la nécessité de mourir. C'est une loi qui ne reçoit ni dispense ni privilège. Naissons dans la splendeur des palais ou dans l'obscurité des cabanes, sur le drap d'or ou sur le fumier, parmi les tapisseries ou parmi les araignées, nous en sommes aussi peu

exempts d'une façon que d'autre. Oui, mais il pouvoit vivre quatre-vingts ans, et il est demeuré au-deçà de vingt-six. Voulez-vous, Madame, être satisfaite sur cette plainte, souvenez-vous de quelle horloge son heure a été sonnée. N'a-ce pas été de celle qui, faite quant et les siècles par l'auteur des siècles mêmes, gouverne le soleil comme le soleil gouverne les nôtres, et d'une souveraineté absolue assigne le commencement et la fin à tout ce qui est d'un bout à l'autre de l'univers? De ce côté-là, Madame, comme il ne faut point espérer de grace, aussi ne faut-il point craindre d'injustice. M. votre frère n'a pas vécu ce qu'il pouvoit vivre, je l'avoue: mais il a vécu ce qu'il devoit; et si celui qui lui prêta la vie étoit comptable de ses actions, il vous feroit voir que, lorsqu'il la lui a redemandée, c'a été sans lui faire perdre une minute du temps qu'il lui avoit baillé pour la posséder. Je ne m'arrête pas là, Madame; je veux de cette considération vous faire passer à une autre. Que savez-vous si, pour la rétribution de ses dévotions extraordinaires, cette Providence éternelle, qui toujours est disposée au bien de ses créatures, ne lui a point voulu ôter le loisir de faire chose qui pût gâter la réputation que son intégrité lui avoit acquise, et diminuer les contentements que sa prospérité vous avoit donnés? Il est certain que les vertus et les vices s'accompagnent en nos mœurs, comme font les joies et les ennuis en nos aventures. Que savez-vous donc si, lorsqu'il est mort, les vertus et les joies de sa vie n'é-

toient point consumées, et si ce n'a point été lui faire grace que de lui retrancher des jours qu'il ne pouvoit passer qu'entre des vices et des ennuis? Ses inclinations étoient véritablement portées au bien; mais quels pernicieux conseillers sont-ce que la chaleur d'un âge où les passions sont furieuses, la hardiesse d'une condition à qui tout semble être permis, et la communication des compagnies fâcheuses que dans le monde il est aussi malaisé de ne voir point, comme, les voyant, il est impossible d'en éviter l'imitation? La constitution du corps n'est jamais si forte qu'à la fin, parmi ceux qui sont malades, on ne devienne malade, ni les ressorts de l'ame si fermes qu'on ne se corrompe quand on est long-temps parmi ceux qui sont corrompus. Et puis seroit-ce une bonne conséquence: Il eût toujours été homme de bien; il eût donc toujours été heureux: il n'eût jamais fait de mal; il ne lui en fût donc jamais arrivé? La fortune use impérieusement de ses affections; elle suit qui bon lui semble, mais elle ne s'attache à personne; et si elle aime, ce n'est jamais qu'avec liberté de haïr quand il lui plaira. Trop de gens l'ont accusée de légèreté, trop de preuves l'en ont convaincue, et l'en convainquent tous les jours, pour en avoir autre opinion. Pouviez-vous, Madame, voir tant de traits de son inconstance à l'endroit des autres, sans l'appréhender en ce qui touchoit M. votre frère, et vous représenter que, tout ainsi qu'en mourant de bonne heure il vous a donné de quoi murmurer de la brié-

veté de sa vie, il pouvoit, en mourant plus tard, vous donner occasion de vous ennuyer de sa longueur? Je sais bien que la belle saison des fleurs est la promesse d'une grande récolte: mais combien de fois est-il arrivé que, tantôt une fortune de grêle, tantôt un ravage de pluies, tantôt un excès de sécheresse, et tantôt quelque autre mauvaise disposition de l'air, ne nous a laissés cueillir pour des fruits que des feuilles, et de la paille pour des épis? M. votre frère pouvoit, comme chevalier de Malte, désoler toute la côte de Barbarie, ruiner Alger, brûler Tunis et Biserte, rompre le commerce de Constantinople en Alexandrie, resserrer les galères du Turc au-delà du Bosphore, et donner la souveraineté des mers du Levant à l'étendard de sa religion. Il pouvoit aussi, comme lieutenant-général d'une armée royale, mettre pied à terre en la Syrie, redresser les croix de Lorraine en la Palestine, porter les fleurs de lis aux dernières contrées des Indes, et se couronner de palmes plus hautes et plus glorieuses que ne furent jamais celles de ses prédécesseurs. Certes en cela il n'y avoit rien d'impossible, ou plutôt rien qui, avec beaucoup de vraisemblance, ne se pût espérer de lui. Mais, Madame, voyons le revers de la médaille. Ne pouvoit-il pas arriver que, par quelqu'un de ces inconvénients qui mettent les terreurs paniques dans les armées, la sienne se seroit mise en fuite, et que, sans avoir part à la faute, il auroit eu part au déshonneur? Ne pouvoit-il pas tomber aux mains des Turcs, et se voir,

selon leur coutume, confiné dans la tour de la mer Noire, ou plus cruellement encore être mis en quelque autre prison, d'où tout l'or du monde n'eût pas été suffisant de le racheter? Ces nouvelles, Madame, vous eussent été des afflictions insupportables. Mais en voici encore une qui n'est pas moindre. Se pouvoit-il pas faire qu'étant sensible comme il étoit aux aiguillons de l'honneur, et chatouillé de la réputation de deux combats qui lui étoient aussi glorieusement succédés que généreusement il les avoit entrepris, il en eût essayé un troisième, où, témoignant le même courage, il n'eût pas trouvé le même événement? Avec quel déplaisir, ou plutôt avec quel désespoir l'eussiez-vous vu rapporter alors, sinon mort, au moins estropié pour le reste de sa vie, et peut-être ayant au lieu le plus éminent de son visage les marques de son malheur et de l'avantage de son ennemi? Sortons, Madame, de la considération de ces inconvénients, et tournons les yeux sur une infinité de maladies qui le pouvoient réduire en tel état, que, pour son repos, vous eussiez été obligée de faire contre sa vie les mêmes vœux qu'auroit su faire un qui l'auroit haï mortellement. Je sais bien que sa bonne complexion lui pouvoit faire espérer une grande santé : mais combien voyons-nous de maux si étranges, que nous ne savons ni qu'imaginer pour en trouver la cause, ni qu'employer pour en avoir la guérison! Feu M. le cardinal de Lorraine, du titre de Sainte-Agathe, frère de M. de Lorraine

qui est aujourd'hui, fut d'une température où il n'y avoit rien à desirer; sa façon de vivre ne pouvoit être ni meilleure ni plus réglée qu'elle étoit: et cependant quelles gênes, je ne dis pas des communes, mais de celles qui font frémir les bourreaux mêmes, ne seroient préférables à ce qu'il souffrit depuis le vingt-et-neuvième an de son âge, que ses douleurs commencèrent, jusques au quarantième, que leur continuation le porta dans le tombeau? Cette maladie fut durant onze ans l'exercice de tous les médecins, non pas de l'Europe, mais du monde. Des remèdes ordinaires on vint aux extraordinaires. L'Église pria pour lui, et comme pour un très grand prince, et comme pour un très digne prélat. Enfin, après n'avoir rien oublié de tout ce qui se peut essayer, ce que l'on avança fut que, trois ans devant qu'il mourût, ses tourments, avec quelque diminution bien légère, aboutirent à une débilité de toutes les parties de son corps, si grande et si universelle, que des fonctions de la vie il ne lui demeura que celle de voir et de parler. Vous en savez l'histoire, pourcequ'elle est de votre maison, et nous la savons tous, pourcequ'elle est de notre siècle. Repassez-la, Madame, devant vos yeux, et vous m'avouerez que, si vous eussiez vu M. votre frère en aussi mauvais termes, vous n'eussiez guère moins donné que votre vie et qu'il eût perdu la sienne dans le berceau. Toutefois, Madame, soyons tout-à-fait indulgents à votre desir, et nous figurons que, par un bonheur

digne d'être mis entre les prodiges, sa santé, aussi bien que sa fortune, fût perpétuellement demeurée au meilleur état où vous la pouviez souhaiter. Ne savez-vous pas qu'il est du cours de notre vie comme de celui de l'année, où les premiers mois ont le soleil presque sans point de nuages, et les derniers des nuages presque sans point de soleil? Pensez-vous que vous l'eussiez toujours vu tel qu'il étoit, ou quand, avec M. votre mari, en la place Royale, habillé selon le dessin dont vous même aviez pris la peine de faire l'invention, et regardé non moins pour la bonne grace et la justesse de ses courses que pour l'éclat et la magnificence de son entrée, il fit douter s'il n'étoit point l'astre même duquel il se disoit le chevalier; ou quand, en la compagnie de M. votre aîné, conduisant les ambassadeurs d'Espagne à l'audience des mariages, plein de bonne mine, et plus brillant que les pierreries dont il étoit couvert, il attiroit à soi les bénédictions de tout ce que nous étions en la galerie, et obligeoit ceux mêmes qui le voyoient avec envie de parler de lui avec admiration? Non, non, Madame; la vie des hommes a sa lie aussi bien que le vin. Le vivre et le vieillir sont choses si conjointes, que l'imagination même a de la peine à les séparer. Celui qui a tout créé a tout enfermé dans le cercle des âges, afin que rien ne soit exempt de leur jurisdiction. L'éternité n'est qu'au ciel: en la terre tout se change, tout s'altère, non d'année en année, de mois en mois, ni de semaine en

semaine, mais de jour en jour, d'heure en heure, et de moment en moment. Nous ne sommes plus ce que nous étions hier; nous ne serons pas demain ce que nous sommes aujourd'hui; et déja, Madame, je ne suis plus celui que j'étois quand je me suis mis à vous écrire cette lettre. Les années gâtent les marbres; elles ne pouvoient donc pas épargner M. votre frère. Il falloit qu'il cessât d'être ce qu'il étoit, de pouvoir faire ce qu'il avoit fait, et que, par conséquent, il renonçât aux bals, au ballets, aux faveurs des dames, aux combats de barrière, aux courses de bague, et généralement à tous ces passe-temps où la galanterie oblige les jeunes gens de s'occuper. Je sais bien qu'il eût toujours ouï rendre de grands témoignages à son mérite, et qu'autant de fois qu'il eût été question de faire quelque semblable partie, on eût fait mention de lui comme d'un prince à qui autrefois les plus accomplis avoient quitté le premier lieu. Mais jugez, s'il vous plaît, Madame, à quels termes est réduit un homme, quand, pour avoir de la gloire, il est renvoyé à la mémoire des années passées, et que, tout vivant qu'il est, il oit parler de lui de même façon que s'il étoit mort. Avec quelle douleur est-il croyable que M. votre frère se fût vu n'être plus que spectateur des choses dont il avoit été la meilleure et principale part? Et vous-même, Madame, quand vous l'eussiez vu dépouillé par la vieillesse des ornements que la jeunesse lui avoit donnés, vous fussiez-vous empêchée de retrancher quelque chose, sinon de

votre affection, au moins du contentement que vous aviez pris à le regarder? Prenez la peine, Madame, de vous entretenir sur ce que je vous dis, et vous ne trouverez pas qu'en ce retranchement de jours il ait été si mal traité que vous le vous figurez. Il est mort jeune; mais il est mort heureux. Ses amis ne l'ont guère possédé; mais sa mort est la seule douleur qu'ils ont jamais eue pour l'amour de lui. Il a peu joui des douceurs du monde; mais il n'en a pas goûté les amertumes. Il n'y a fait guère de chemin; mais il n'y a marché que sur des fleurs. Ce que la vie a de raboteux, d'âpre et de piquant étoit en ce reste d'années qu'il n'a point vues. Que si au genre de mort vous trouvez de quoi murmurer, comme je crois que vous faites, que s'en faut-il que cette plainte ne soit aussi délicate que les précédentes? Je parle avec liberté, Madame; mais je pense le pouvoir faire, pourceque je parle avec affection. Ne savez-vous pas que la plupart des choses du monde, ayant deux visages, sont trouvées ou bonnes ou mauvaises selon qu'elles sont considérées? et, si vous le savez, pourquoi ne regardez-vous celle-ci du côté qu'elle vous peut donner du contentement? Que ne dites-vous, comme il est très véritable, que M. votre frère, ayant à mourir, a été bien heureux de rencontrer une mort qui l'ait exempté d'être cinq ou six semaines ou peut-être cinq ou six mois dans un lit, à souffrir, outre la rigueur de son mal, l'importunité des remèdes que l'on eût inutilement essayés pour le guérir? Il a eu

quatre heures pour nettoyer son ame des souillures de la terre, et les a si dignement employées que, sans faire injure à cette bonté miséricordieuse qui n'est jamais déniée aux repentances véritables, il n'est pas possible que nous doutions qu'il ne possède aujourd'hui les félicités du ciel. Quel loisir lui eussiez-vous desiré davantage? Lui pouvoit-il mieux arriver que de ne souffrir guère ce qu'il avoit à souffrir nécessairement? Je pense, Madame, vous avoir conté qu'à l'entrée que douze ou quinze jours auparavant il avoit faite en une petite ville (et crois que c'étoit celle même où, par un excès de joie, il fut reçu d'une compagnie de femmes en habit d'amazones), ayant mis pied à terre à la porte de son logis, et s'y étant arrêté pour voir repasser l'infanterie qui étoit venue au-devant de lui, comme quelques uns de ce nombre infini de noblesse qui ne l'abandonnoit jamais le priassent de se retirer, de peur des inconvénients que le plus souvent on voit arriver en semblables occasions, il leur répondit en riant qu'ils ne s'en missent point en peine, et qu'il falloit un coup de canon pour le tuer. Que vous semble de cela, Madame? Pouvez-vous lui être si bonne sœur comme vous êtes, et lui souhaiter une autre fin que celle qu'il a déclarée lui-même lui être la plus agréable? Je ne sais pas le jugement que vous en pouvez faire; mais quant à moi, puisque, par la sagesse infinie de notre reine, vraiment bonne, vraiment grande, et vraiment adorable, il est impossible à nos factieux de ressus-

citer la guerre, et que, pour cette raison, M. votre frère ne pouvoit mourir en aucune de ces occasions recherchées par ceux de son courage et de sa profession, je ne puis prendre ce qui lui est arrivé que pour une gratification de la fortune, qui, le traitant selon son humeur, a voulu qu'au milieu même de la paix il y eût en sa mort quelque image de guerre; et, se conformant encore à ce qu'il avoit dit, que des armes communes n'étoient pas capables de lui ôter la vie, a choisi celles qu'il avoit approuvées, et que véritablement, comme les plus furieuses, elle a crues les plus propres à témoigner l'estime qu'elle faisoit de sa valeur. Mais prenons le cas qu'il se fût noyé dans une rivière, qu'un cheval se fût abattu sous lui et lui eût rompu le cou, que la chute d'une maison l'eût accablé, ou que par quelque autre accident vous en eussiez été privée, n'eussiez-vous pas toujours dit ce que vous dites, et toujours pleuré comme vous pleurez? Je n'en doute point, Madame. En quelque verre qu'on vous eût baillé ce breuvage, vous ne pouviez que lui faire mauvaise mine. Otons donc ce prétexte à votre douleur, et voyons si elle en a de plus considérables. Elle est trop ingénieuse et trop diligente pour laisser en arrière quelque raison dont elle se pense justifier. Vous n'avez point vu mourir M. votre frère : je m'assure que cette circonstance est de celles où vous croyez avoir quelque sujet de vous arrêter. Mais, Madame, quand en cela vous eussiez été servie selon votre souhait, que vous en pouvoit-il

réussir, ni pour votre soulagement, ni pour le sien? Vous l'eussiez vu nager dans le sang, il vous eût vue noyée en larmes; et qui doute que la présence des objets, faisant son effet ordinaire, ne lui eût accru le sentiment de sa douleur, et à vous celui de votre affliction? Mais il eût pris plaisir de mourir entre les siens. Eh quoi, Madame! n'estimez-vous rien qu'il soit mort aux bras d'une troupe de gentilshommes, qui en cet accident furent bien à peine empêchés de se précipiter eux-mêmes, et s'ajouter aux exemples de ceux qui n'ont point voulu garder leurs vies après avoir perdu celle de leurs amis? Il n'est pas croyable, Madame, comme, avec cet art de charmer les esprits, qui certainement est fatal à votre maison, il avoit universellement acquis les volontés de toute cette province. Je vous ai fait voir les lettres que M. du Vair et M. de La Ceppéde m'en ont écrites, où l'expression du regret qu'ils en ont est si claire que l'on ne peut douter de leur affection. Et d'ailleurs, l'un étant premier président au parlement, et l'autre ayant la même charge en la cour des comptes, vous pouvez bien juger que ce goût leur est commun avec une infinité de bons serviteurs du roi, dont leurs compagnies sont aussi remplies que nulle autre qui soit en ce royaume. Cela me gardera de vous en produire d'autres témoignages. Et puis comme sauriez-vous ignorer chose qui touche M. votre frère, vous qui, selon la coutume de ceux qui aiment, ne tenez point de temps mieux employé que celui que vous

donnez à vous en faire entretenir? Ne savez-vous pas que, le lendemain que son corps fut arrivé à Arles, le peuple, criant et gémissant d'une façon qu'il sembloit, après l'avoir perdu, ne vouloir plus rien sauver, arracha les clous de sa bière, décousit le drap où il étoit enseveli, et, ne trouvant aucun changement en son visage, en fit faire un portrait qui a été mis en leur maison-de-ville, pour être à ceux qui vivent un avertissement de ne se lasser jamais de le plaindre, et à leur postérité une exhortation comme héréditaire d'en garder la mémoire éternellement? Ne savez-vous pas que cette même ville et celle d'Aix ayant disputé l'honneur de lui donner la sépulture, la résolution que l'on a prise d'en laisser le corps aux uns et envoyer le cœur aux autres a été le seul expédient qui les a pu mettre d'accord? Vous le savez, Madame, et par conséquent, ne pouvant douter qu'en un lieu où il étoit si chèrement et si passionnément aimé, il ne soit mort aussi content que dans l'hôtel de Guise, vous avez de quoi en être satisfaite, et moi de quoi cesser d'en contester avec vous. Je crois qu'il ne me reste plus que l'assemblement que vous faites de l'intérêt du roi et de la reine avec le vôtre. Vous prévoyez, ce vous semble, des occasions où les gens de bien seront nécessaires : tellement qu'après avoir pleuré pour vous la perte d'un frère, vous pleurez pour leurs Majestés celle d'un serviteur que sa fidélité, son bras et son courage leur faisoient estimer l'une des plus fermes défenses de leur état. Ce n'est

pas d'aujourd'hui, Madame, que je reconnois comme vous aimez la reine. Je sais qu'en vos propos ordinaires, et aux lettres où vous parlez d'elle, vous ne l'appelez jamais autrement que votre bonne maîtresse; et, qui plus est, je vous ai ouï dire plusieurs fois que si elle étoit morte vous ne voudriez pas vivre une heure après. C'est pourquoi je ne m'étonne pas que vous soyez en peine de son repos. Nous avons tous cette coutume, que le salut des choses qui nous sont chères n'est jamais si assuré que nous n'y soupçonnions quelque danger. Et certainement c'est là que la peur a bonne grace, si elle peut jamais l'avoir en quelque part. Mais, Madame, à regarder les choses non selon ce qu'elles semblent en apparence, mais selon ce qu'elles sont en effet, combien s'en faut-il que nous ne soyons si mal qu'on nous le veut persuader! Il se peut faire que nos derniers feux ont laissé quelque chaleur en leurs cendres; mais qu'y a-t-il en cela qui soit digne des alarmes que nous prenons? Quel doute pouvons-nous faire que la reine, qui les a éteints, ne les empêche de se rallumer? Si nous étions aux premiers jours de son administration, la nouveauté nous en pourroit être suspecte: mais aujourd'hui qu'elle a vu les affaires aux formes les plus extravagantes qu'elles puissent être, et que si victorieusement elle nous a mis hors du bourbier où notre fureur nous avoit précipités, à quel propos cette appréhension? Comme ses yeux sont les plus beaux du monde, ils sont aussi les plus clairvoyants;

il n'y a nuage qui les offusque, artifice qui les trompe, ni charme qui les éblouisse. Tant qu'ils veilleront pour nous, assaille-nous qui voudra, le passé nous doit assurer de l'avenir. Au pis aller, il ne faut plus que trois ou quatre ans au roi pour faire le monde sage, et châtier ceux qui ne le seront pas. Toutes grandes qualités ont en lui de très grands commencements. C'est un jeune lion qui aura bientôt de la force aux ongles; et alors malheur aux oppresseurs de son peuple et aux contempteurs de son autorité. Attendons-en le terme avec patience ; nous y touchons du bout du doigt. Que si nous sommes si malheureux qu'entre ci et ce temps-là nous ne puissions compatir avec le repos, et que nos mauvaises humeurs fassent renaître quelque désordre, l'honneur qu'en ces dernières occasions la reine a fait à M. votre aîné de le désigner lieutenant-général en l'armée du roi, ne vous est-ce pas une obligation de croire avec elle qu'il n'y a rien que l'on ne se doive promettre de sa valeur? Ce n'est pas un prince du rang du commun; tous ceux qui sont de sa qualité ne sont pas de son mérite. La nourriture qu'il a prise dans les périls de la guerre, où M. votre père le mena si jeune qu'il a presque aussitôt su combattre que marcher, et, sans mettre en compte ses autres actions, aussi infinies comme elles sont infiniment glorieuses, la seule reprise de Marseille, qu'il ôta aux séditieux le jour même qu'il la devoient bailler aux étrangers, sont des considérations assez fortes pour autoriser

toute la bonne opinion qu'on sauroit avoir de lui. Ne lui faites pas cette injure, de croire que si nous avons des monstres il nous faille une autre épée que la sienne pour les exterminer. Ne désobligez ni lui ni MM. vos deux autres frères, avec des plaintes qui leur fassent croire que vous préférez ce que vous avez perdu à ce qui vous est demeuré. La diminution de leur nombre n'a rien diminué de leur grandeur. Ils sont ce qu'ils étoient, et peuvent ce qu'ils pouvoient auparavant. Consolez-vous en eux, et avec eux. La nature est satisfaite, il est temps que la raison soit écoutée. Les hommes, qui ne sont que vers de terre, ou, pour mieux dire, qui ne sont rien, s'offensent quand on murmure contre eux; ils veulent que leurs actions soient réputées irrépréhensibles, et le veulent si absolument qu'il se faut résoudre ou d'approuver tout ce qu'ils font, ou de les avoir pour ennemis: je vous laisse à penser, Madame, comme Dieu peut trouver bon que nous le soumettions à notre censure. Vous avez toujours eu peur de lui déplaire: ne soyez point dissemblable à vous-même en cette occasion. S'il fait des choses contre notre goût, il n'en fait point qui ne soient pour notre bien. Je sais qu'il n'est pas raisonnable de vouloir venir à compte avec lui; sa qualité d'arbitre souverain de nos biens et de nos vies y résiste, et vous savez trop bien ce qui lui est dû pour écouter cette proposition: mais quand cela seroit, et que je vous représenterois qu'il vous a fait naître des maisons de Lorraine et de

Clèves, toutes deux si renommées qu'il n'y a coin de la terre qui n'en connoisse la gloire, et toutes deux si grandes que l'Europe n'a point de rois à qui l'une ou l'autre ne vous fasse appartenir ; quand, de votre naissance venant à votre personne, je vous ferois prendre garde aux graces de corps et d'esprit qu'il vous a données, si miraculeuses qu'il y a de quoi vous faire plus que ce que vous êtes d'extraction, et qu'à cela j'assemblerois l'honneur qu'il vous fait d'être aimée d'une reine qui porte la première couronne du monde, et reine si accomplie en toute sorte de mérites, que ses vertus ne la font point régner plus sagement que ses beautés la font régner de bonne grace ; quelle si mauvaise estimation sauriez-vous faire de la moindre de ces obligations, que vous n'y soyez plus que récompensée, non seulement de la perte que vous avez faite de M. votre frère, mais de tout ce que la fortune vous sauroit jamais ôter à l'avenir? Je sais bien que, la privation des choses nous étant amère selon que la possession nous en a été douce, il est malaisé que sans des regrets incomparables il vous ressouvienne des soins dont M. votre frère a continuellement obligé votre affection. Mais, puisque l'espérance de revoir ceux que nous aimons est la consolation de leur éloignement, pourquoi ne peut-elle être employée en cette absence, comme en toutes celles qui autrefois l'avoient séparé de vous? Il n'y a point d'apparence qu'il doive revenir au monde; mais y en a-t-il que vous ne deviez point aller

au ciel? On y va, Madame, par le chemin que vous prenez. La piété l'y a mené, la piété vous y mènera. Ce sera là qu'un jour avec lui vous aurez en la source même les plaisirs que vous n'avez ici que dans les ruisseaux. Ce sera là que les étoiles que vous avez sur la tête seront à vos pieds; là, que vous verrez passer les années, fondre les orages, gronder les tonnerres au-dessous de vous. Et alors, Madame, si, parmi les glorieux objets dont vous serez environnée, il vous peut souvenir des choses du monde, avec quel mépris regarderez-vous ou ce morceau de terre dont les hommes font tant de régions, ou cette goutte d'eau qu'ils divisent en si grand nombre de mers! Quelle risée ferez-vous de les voir tantôt empêchés après les nécessités d'un corps auquel ils n'ont pas sitôt baillé une chose qu'il leur en demande une autre, et tantôt inquiétés de la foiblesse d'un esprit qui tous les jours les met en peine de se délivrer par un second vœu de ce qu'ils ont obtenu par le premier! Prévenez, s'il est possible, ces généreuses pensées. Commencez à parler du monde comme vous en parlerez quand vous en serez sortie. Reconnoissez-le pour un lieu où, jusqu'à ce que vous ayez tout perdu, vous perdrez tous les jours quelque chose; et de ces méditations faites un préjugé à votre belle ame, qu'ayant eu son origine du ciel, elle est de celles qui auront quelque jour la grace d'y retourner. Il y a environ deux ans que, faisant office de bonne parente au roi et à la reine d'Angleterre, vous les consolâtes

de la mort du prince de Galles, avec une lettre où je puis dire avoir vu des conceptions et des paroles que je ne vis jamais ailleurs. Tournez aujourd'hui vos armes contre vous-même, et vous commandez en la mort d'un frère ce que vous avez exigé d'un père et d'une mère en la perte d'un fils. Toute la France a les yeux tournés sur vous, pour y voir le combat d'une douleur infiniment sensible et d'un courage extrêmement relevé. Les vœux des spectateurs sont différents comme sont leurs passions : soyez du côté de ceux qui vous desirent la victoire. Ce que notre infortune a de plus cuisant, c'est la joie qu'en reçoivent nos ennemis. Les vôtres ont eu le plaisir de voir chanceler votre constance; faites qu'ils aient le déplaisir de la voir demeurer debout. Enfin, Madame, si vous ne voulez avoir soin de vous-même, ne privez pas madame votre mère de ce que vous lui devez. Tant que vos larmes couleront, il est impossible que les siennes s'arrêtent. Vous n'ignorez pas qu'à prendre les choses comme la nature les a rangées, son affection n'aille devant la vôtre ; donnez-lui l'exemple de se résoudre. Toute la cour, qui adore sa bonté, vous en supplie par ma bouche, et vous supplie aussi de vous souvenir qu'étant votre compagnie et la sienne la plus agréable relâche que prenne la reine en cette infinité de travaux dont nous la persécutons, il est à craindre que, si vous continuez en l'état où vous êtes, elle n'en reçoive pas le contentement accoutumé. Il n'y a rien de si contagieux que la tris-

tesse, ni que plus facilement la communication fasse passer d'un esprit à l'autre. Prenez-y garde, Madame, le plus louable soin que nous pouvons avoir, c'est de contribuer ce qui dépend de nous à la conservation d'un si précieux trésor. Recueillons-y nos vœux, rassemblons-y nos affections, et oublions tout pour son service, comme nous la voyons s'oublier soi-même pour notre salut. Je veux croire que, quand vous fermeriez l'oreille à toutes les raisons du monde, vous l'ouvririez à ce qui est de sa considération; et qu'après avoir été conjurée par une chose qui vous est si chère comme elle l'est, et qui peut sur vous ce qu'elle y peut, vous ne sauriez plus rien ouïr qui ne vous soit importun. Ce sera donc ici que je finirai ma lettre. Je m'y suis plus étendu que je ne pensois; mais votre divertissement en sera plus long, et vous y connoîtrez mieux la fin que je m'y suis proposée, qui est, Madame, de vous témoigner que je suis et veux être toute ma vie votre très humble et très affectionné serviteur.

A Paris, ce 29 de mars 1614.

# NOTES.

## LIVRE PREMIER.

1

PAGE 1 :

Il ne faut qu'avec le visage.

Ce portrait fit éclore beaucoup de vers grecs, latins, françois, italiens, et provençaux, dont Pasquier fit imprimer, en 1584, à Paris, un recueil in-4° sous ce titre : *La Main, ou OEuvres poétiques faites sur la main d'Estienne Pasquier, avocat au parlement de Paris.*

2

PAGE 2 :

Car peut-être qu'alors les bienfaits d'un grand prince.

Henri d'Angoulême, dont Malherbe avoit été gentilhomme, et qui mourut au mois de juin 1586.

PAGE 3 :

*Les Larmes de saint Pierre, imitées du Tansille.*

Luigi Tansillo, de Nola, dans le royaume de Naples, poëte médiocre, mort en 1569. Ses fameuses stances intitulées *il Vendemiatore* ayant été censurées par le pape Paul IV, à cause des choses licencieuses qu'elles contenoient, ce fut pour expier cette faute et se réconcilier avec le pape qu'il composa les *Larmes de saint Pierre*, en quinze chants dans certaines éditions, et dans d'autres en seize. Les stances imitées par Malherbe font

partie du premier chant. Cette imitation d'un mauvais poëme est de la jeunesse de Malherbe, qui, dans un âge plus mûr, étoit presque honteux de son ouvrage.

PAGE 18 :

*Stances pour M. le duc de Montpensier.*

Henri de Bourbon, qui, dès que Henri III fut mort, reconnut, à la tête des seigneurs catholiques, Henri de Bourbon, roi de Navarre, pour légitime héritier de la couronne de France. Le mariage dont il est ici question n'eut point lieu. Madame Catherine épousa, en 1599, Henri duc de Bar, fils de Charles duc de Lorraine.

PAGE 21 :

Cazaux, l'appui des mutins.

Charles Cazaux, consul de Marseille, qui, avec Louis d'Aix, s'étant rendu maître absolu dans cette ville, avoit appelé les Espagnols à son secours, pour se maintenir contre les forces du roi. Cazaux fut tué ; ses deux fils et Louis d'Aix parvinrent à gagner Gênes, où ils moururent dans l'indigence et le mépris.

Ibid. :

Un Alcide, fils d'Alcide.

Charles de Guise, gouverneur de Provence, fils du Balafré.

Ibid. :

D'un glaive de liberté.

Ménage croit que le poëte fait ici allusion à Pierre de Libertat, qui tua Cazaux, et livra la ville au roi. Il blâme avec raison ce mauvais jeu de mots.

PAGE 22 :

Un neveu de Godefroi.

Les Guises avoient la prétention de descendre de Charlemagne et de Godefroi de Bouillon, roi de Jérusalem. Du moins c'étoit une opinion reçue parmi le peuple, et ils avoient cherché à en tirer parti du temps de la ligue.

PAGE 24 :

A peine a sauvé Dorie.

Charles Doria, Génois, qui commandoit les galères d'Espagne, et que les duumvirs, Cazaux et Louis d'Aix, devoient introduire dans le port de Marseille.

Ibid. :

Enfin cette beauté m'a la place rendue.

Dans presque tous les recueils, ainsi que dans les éditions des poésies de Malherbe, cette pièce a pour titre particulier, *Victoire de la Constance*. Le sieur des Yvetaux se moquoit du premier vers à cause de *malapla*. «C'est bien à lui à trouver *malapla* mauvais, dit Malherbe, lui qui a dit *parablamafla*. » Il vouloit parler d'un vers du sieur des Yvetaux où étoit cet hémistiche, *comparable à ma flamme*.

PAGE 27 :

*Consolation à Caritée.*

*Caritée*, selon Ménage, étoit la veuve d'un gentilhomme de Provence, nommé *Lévesque*, seigneur de Saint-Étienne. Saint-Évremond dit que Malherbe avoit composé ces stances pour consoler la reine Marie de Médicis de la mort de Henri IV, arrivée en 1610; mais trois éditions

de cette pièce antérieures à 1610 ne permettent pas d'admettre la tradition sur laquelle Saint-Évremond se fondoit.

PAGE 27 :

Celle de qui les passions.

Alcyone, épouse de Ceyx.

PAGE 32 :

Ta douleur, du Perrier, sera donc éternelle.

M. du Perrier, gentilhomme de Provence; c'étoit un des beaux esprits de son temps. Il s'agit ici de Marguerite du Perrier, sa fille.

PAGE 33.

D'Archémore et de lui.

Lycurgue, roi de Némée, eut un fils nommé *Opheltes*, qu'il fit élever par Hypsipyle. Les sept princes grecs, qui alloient assiéger Thèbes, ayant rencontré Hypsipyle qui tenoit dans ses bras le petit Opheltes, la prièrent de leur montrer quelque fontaine ou quelque ruisseau, pour faire boire leur armée qui mouroit de soif. Elle les mena vers une fontaine, et, afin de marcher plus à son aise, elle laissa son nourrisson sur l'herbe. Un serpent mordit Opheltes qui mourut sur-le-champ. Lycurgue, imputant la mort de son fils à Hypsipyle, voulut la faire mourir; mais les princes grecs, qui étoient la cause de ce malheur, l'en empêchèrent; et, pour consoler Lycurgue, ils instituèrent les jeux Néméens, en l'honneur d'Opheltes, qu'ils surnommèrent *Archémore*, parceque sa mort fut le *commencement de leurs malheurs*.

PAGE 34 :

Lui vola son dauphin.

François, dauphin de France, fils de François Ier. Il mourut empoisonné le 28 février 1536, âgé de 18 ans; et l'on attribua cette mort si prématurée à la cour de Madrid. Il avoit épousé la belle et infortunée Marie Stuart.

Ibid. :

Et demanda la paix.

En la même année, Charles-Quint fit une irruption en Provence; mais son armée s'y détruisit, ce qui l'obligea à faire l'année suivante une trève de quelques mois, suivie, en 1538, d'une autre trève de dix ans.

Ibid. :

De moi, déja deux fois d'une pareille foudre.

Malherbe eut plusieurs enfants, qui tous moururent avant lui; mais il veut parler ici en particulier d'une fille qui mourut de la peste à l'âge de cinq à six ans, et du fils dont la mort fait le sujet d'une des deux lettres imprimées à la suite des poésies.

PAGE 36 :

Tout ce que la terre a de fleurs.

Une plaisante critique sur ce vers, c'est celle de messire Honoré d'Urfé, auteur de l'Astrée. Parceque Marie de Médicis étoit arrivée en France au mois de novembre, il trouvoit mauvais que le poëte exhortât le peuple à se couronner de fleurs dans une saison où la terre n'en est pas couverte. Sans examiner si la remarque est bien juste

pour la Provence, on peut dire que c'est bien peu connoître les privilèges de la poésie.

PAGE 37 :

Lui met le respect en la face.

L'auteur veut sûrement dire ici par *respect*, ce qui l'inspire.

PAGE 43 :

Il la faut toujours révérer.

*Fortunam reverenter habe.* (Ausonne.)

Ibid. :

Je sais bien que sa Carmagnole.

Il s'agit ici de la guerre de Savoie, commencée en 1600 pour recouvrer le marquisat de Saluces, dont le duc de Savoie s'étoit emparé en 1598, et dont Carmagnole est la capitale. Ce marquisat fut définitivement cédé au duc par le traité de Lyon, en 1601.

Ibid. :

Porter des échelles aux cieux.

Allusion de mauvais goût et de peu de justesse aux montagnes de Savoie.

PAGE 44 :

Un siège autrefois repoussé.

Le siège de Nice, fait en 1543, du côté de la terre par le comte d'Enghien, général de l'armée françoise, et du côté de la mer par une flotte turque, sous les ordres de Barberousse. Philippe Doria, Génois, qui commandoit la flotte de Charles-Quint, fit lever ce siège.

PAGE 44 :

Guise en ses murailles forcées.

Charles, duc de Guise, dont il est parlé plus haut. Le poëte fait entendre que Nice appartenoit autrefois aux François, comme dépendant du comté de Provence. Au reste, ce qu'il dit ici du duc de Guise et du comte de Soissons est relatif à des projets dont la paix arrêta l'exécution.

PAGE 45 :

*Sonnet à Jean Rabel, peintre.*

« Le mardi 4 mars 1604, dit l'Estoille dans son *Journal*, mourut à Paris Jean Rabel, peintre, un des premiers en l'art de la pourtraicture, et qui avoit un bel esprit. » C'est tout ce que les commentateurs ont pu découvrir au sujet de ce peintre.

PAGE 46 :

*Prosopopée d'Ostende, imitée du latin de Hugues Grotius.*

Cette pièce est relative au siége d'Ostende, par les Espagnols, siége mémorable qui dura plus de trois ans. Ce fut le fameux Spinola qui réduisit la place à capituler au mois de septembre 1604. Les Espagnols n'y trouvèrent qu'un monceau de ruines, qui leur coûta, dit Mézerai, plus de dix millions, plus de soixante-dix mille hommes, et plus de trois cent mille coups de canon.

Voici les vers de Grotius :

Area parva ducum, totus quam respicit orbis,
Celsior una malis, et quam damnare ruinæ
Nunc quoque fata timent, alieno in littore resto.
Tertius annus abit, toties mutavimus hostem;
Sævit hiems pelago, morbisque furentibus æstas;

Et minimum est quod fecit Iber. Crudelior armis,
In nos orta lues : nullum est sine funere funus,
Nec perimit mors una semel. Fortuna, quid hæres?
Quâ mercede tenes mistos in sanguine manes?
Quis tumulos moriens hos occupet, hoste perempto,
Quæritur, et sterili tantum de pulvere pugna est.

PAGE 47 :

*Stances aux ombres de Damon.*

On ne sait pas qui étoit ce Damon ; seulement, comme il est question dans cette pièce de l'Orne, qui passe à Caen, Ménage conjecture que ce Damon étoit un compatriote de Malherbe.

---

## LIVRE SECOND.

PAGE 53 :

*Stances pour les paladins de France, etc.*

Le dimanche 25 février 1605, se fit le combat à la barrière, le seul qui ait eu lieu du règne de Henri IV et de celui de Louis XIII. *Journal de la vie de Bassompierre.*

PAGE 55 :

Nous content qu'ils sont fils d'Hercule.

Quelques auteurs font descendre les Scythes d'un certain Scythus, fils d'Hercule et d'Échidna.

PAGE 56 :

*Sonnet à madame la Princesse douairière.*

Charlotte-Catherine de La Trémoille, veuve de Henri Ier de Bourbon, prince de Condé.

PAGE 57 :

*Stances pour le roi Henri IV, allant en Limosin.*

Quelques symptômes de rebellion s'étoient manifestés à cette époque dans plusieurs provinces, notamment dans le Querci, le Périgord et le Limosin.

PAGE 62 :

*Ode au sujet de l'attentat commis sur la personne de Henri-le-Grand par Étienne de Lisle.*

Cet Étienne de Lisle, se jetant sur le roi, comme il passoit sur le Pont-Neuf, le tira par son manteau, qu'il fit tomber. Il fut pris aussitôt et conduit à la Bastille; mais, comme par ses interrogatoires il parut aliéné d'esprit, le roi lui pardonna.

PAGE 64 :

D'un coup sanglant frappa sa bouche.

Le 27 décembre 1594, comme le roi se baissoit pour embrasser un seigneur nommé Montigny, Jean Châtel, âgé de 19 ans, fils d'un marchand drapier, demeurant à Paris devant la grande porte du Palais, lui porta un coup de couteau qui lui fendit la lèvre inférieure et lui rompit une dent.

PAGE 65 :

Ta lumière sous l'horizon.

Ce fut à six heures du soir, en hiver, que cet attentat eut lieu.

Ibid. :

Dont ce prince embellit ses bords.

La grande galerie du Louvre.

PAGE 71 :

*Stances aux dames, pour les demi-dieux marins conduits par Neptune dans le carrousel des quatre Éléments, en mars* 1606.

Ce carrousel eut lieu à l'occasion de l'accouchement de la reine, qui, le 20 février 1606, avoit mis au monde la princesse Christine, depuis duchesse de Savoie.

PAGE 78 :

A la Grèce qui soupire.

Ne pourroit-on pas conclure de ce passage, et de plusieurs autres qui expriment le même vœu, que Malherbe, s'il vivoit aujourd'hui, se prononceroit pour la cause des Grecs?

Ibid.

Ces voisins dont les pratiques.

Excepté Venise et Florence, presque toute l'Italie, notamment le duc de Savoie, Parme, et Rome, avoient favorisé les entreprises de la ligue.

PAGE 80 :

La couleuvre de Milan.

Les armes de Milan sont un serpent qui dévore un enfant.

PAGE 81 :

D'amarante couronnée.

L'amarante est une fleur qui se conserve long-temps, sans perdre la vivacité de ses couleurs, comme l'immortelle. C'est ce qu'exprime son nom grec, et ce qui la fait prendre pour le symbole de l'immortalité.

PAGE 85 :

Je le connois, destins.....

Ce sonnet fut fait à l'occasion de la naissance du second fils de Henri IV, ce petit duc d'Orléans dont on voit l'épitaphe ci-après, page 150.

PAGE 86 :

Ils veuillent rebâtir les murailles de Troie.

Allusion à l'opinion, très commune encore du temps de Malherbe, qui faisoit descendre les François d'un prétendu fils d'Hector, appelé Francus.

PAGE 87 :

*Chanson sur le départ de la vicomtesse d'Auchy.*

Cette dame, que Malherbe a le plus constamment et le plus ardemment aimée, étoit Charlotte des Ursins, fille de Gille Jouvenel des Ursins. Elle avoit épousé Eustache de Conflans, vicomte d'Auchy. C'est elle qu'il appelle Caliste dans quelques unes de ses pièces et dans ses lettres. Elle réunissoit à une grande beauté de l'esprit et du savoir. Lingendes, Charles Picard, sieur de Touvant, et d'Infrainville, lui donnent, comme Malherbe, de grandes louanges au sujet de sa belle voix.

PAGE 91 :

Ses charges les plus honorables.

Il y a eu de cette maison un maréchal de France, appelé le maréchal de Bellegarde, oncle de celui à qui cette lettre est adressée.

Ibid. :

Des Alpes a battu les têtes.

Ceci regarde le maréchal de Termes, allié à la maison de Bellegarde, et qui avoit commandé en Italie.

Ibid. :

Le Pô mettra les cornes bas.

Quelquefois les artistes ont donné des cornes aux fleuves, parceque leurs ondes, en se brisant, imitent les mugissements des taureaux.

PAGE 95 :

Un fleuve, au travers de la mer.

Le fleuve Alphée, selon les poëtes.

PAGE 98 :

*A M. de Flurance, sur son livre de* l'Art d'embellir.

Le titre de ce livre, tout moral, est : *l'Art d'embellir, tiré du sens de ce sacré paradoxe*, La sagesse de la personne embellit sa face ; *étendu en toute sorte de beauté et ès moyens de faire que le corps retire en effet son embellissement des belles qualités de l'ame. Dédié à la Royne. Par David Rivault, sieur de Flurance.* Paris, 1608. Cet auteur étoit de Laval. Il suivit d'abord la carrière des armes, fut fait par Henri IV gentilhomme de sa chambre, puis sous-

précepteur de Louis XIII, et son lecteur en mathématiques; ensuite, après la mort de des Yveteaux et de Nicolas Lefebvre, qui furent successivement précepteurs du roi, il obtint cette place. Il mourut à Tours, en 1616, âgé de 45 ans.

PAGE 98 :

Voyant ma Caliste si belle.

Cette Caliste, ainsi qu'on l'a déja vu, est la vicomtesse d'Anchy, pour qui sont faites les pièces suivantes.

PAGE 103 :

*Sur l'éloignement prochain de la comtesse de La Roche.*

La marquise de Rambouillet avoit assuré à Ménage que ces stances avoient été faites pour une comtesse de La Roche, et elle prétendoit que par ce vers de la cinquième, *Que cette ame de roche....*, Malherbe avoit visé au nom de cette dame. La troisième stance et celle qui commence par ces mots, *Voilà comme je vis*, page 105, étoient, suivant Racan, ce que Malherbe estimoit le plus de toutes ses poésies.

PAGE 106 :

Beaux et grands bâtiments d'éternelle structure.

Balzac, dans ses Entretiens, dit que Malherbe regardoit ce sonnet comme son meilleur, et lui-même dit qu'il ne se peut rien voir de plus pur, de plus harmonieux, de plus françois. C'est une belle amplification d'un distique de l'Anthologie, traduit par ces vers latins :

Therona cùm video, videor mihi cuncta videre;
Hoc sine si videam cuncta, videre nihil.

PAGE 109 :

*A madame la princesse de Conti.*

Cette princesse de Conti étoit fille de Henri duc de Guise, dit le Balafré ; c'étoit une personne d'un grand mérite, qui aimoit les beaux esprits, et particulièrement Malherbe.

PAGE 112 :

N'ayons jamais la paix, et qu'il se porte bien.

Ce sonnet, dit M. de Saint-Marc, est l'un des meilleurs que Malherbe ait faits. Il me paroît d'autant meilleur qu'il est tout entier au ton du sentiment, et ce ton n'étoit pas le plus familier à notre poëte.

PAGE 115 :

*Stances au sujet de l'absence de la princesse de Condé.*

Henriette-Charlotte, fille du dernier connétable de Montmorency et de Louise de Budes, sa seconde femme, avoit épousé Henri de Bourbon, prince de Condé, qui, pour la soustraire aux poursuites du roi, l'enleva lui-même et s'enfuit à Bruxelles. Ce fut une des plus violentes passions du roi. M. le Prince avoit d'abord quitté la cour, qui se tenoit alors à Fontainebleau, et s'étoit retiré à Moret : c'est l'absence dont il est ici question.

PAGE 120 :

De la fin tragique des rois.

Allusion à la mort d'Ajax, changé en fleur après sa mort. Suivant les poëtes, les deux premières lettres de son nom, A I, étoient marquées sur cette fleur. C'est le *Delphinum Ajacis*, ou pied-d'alouette. Ménage trouve ces quatre vers merveilleux : ce n'est que de l'esprit.

PAGE 121 :

*Alcandre plaint la captivité de sa maîtresse.*

Pendant le petit nombre de jours que le prince de Condé passa à Moret, il y tint la princesse dans une espèce de captivité.

PAGE 122 :

Que de tragiques soins, comme oiseaux de Phinée.

Les Harpies, qui tourmentèrent Phinée, roi de Bithynie, pour avoir révélé aux hommes les secrets des dieux.

PAGE 124 :

Revenez, mes plaisirs, ma dame est revenue.

Le prince de Condé, cédant aux conseils qu'on lui donnoit, et craignant les effets de la colère du roi, quitta Moret au bout de quelques jours, et ramena la princesse à Fontainebleau.

PAGE 126 :

Un autre partement.

Il est probable que Malherbe n'acheva ces stances qu'après la fuite du prince, qui se retira d'abord en Flandre, puis à Milan : il pouvoit alors prêter à son Alcandre le pressentiment d'un nouveau malheur.

PAGE 127 :

D'un cercueil étranger.

On voit par ce vers que le prince et la princesse de Condé étoient alors en Flandre.

PAGE 130 :

Étant loin de sa dame.....

Il est probable que cette pièce fut composée pour la vicomtesse d'Auchy.

PAGE 140 :

Et sans doute la France aura, comme Sipyle....

Le Sipylus est une montagne située entre la Lydie et la Magnésie. Ce fut parmi les roches arides de cette montagne que Niobé fut changée en pierre par Jupiter. Cette pierre, *Sipyli saxum*, disent les mythologues, versoit des larmes nuit et jour.

PAGE 141 :

Alcippe soupiroit.

M. de Bellegarde.

---

## LIVRE TROISIÈME.

PAGE 143 :

*Ode à la reine Marie de Médicis.*

Ménage dit avoir appris de Racan que cette ode avoit fait avoir à Malherbe une pension de 1500 francs de Marie de Médicis. C'étoit une somme considérable pour le temps.

Ibid. :

Jusqu'au rivage de Calis.

Cadix.

PAGE 145 :

Par une conquête fameuse.

Le poëte rappelle ici la reprise de la ville de Juliers, par le maréchal de La Châtre, joint au prince Maurice de Nassau.

PAGE 150 :

*Épitaphe du duc d'Orléans.*

Les religieux de Saint-Denys en France refuserent, dit-on, de mettre dans leur église, où ce jeune prince fut enterré, ce sonnet de Malherbe, parcequ'il y est question de Mars et des Parques, qui sont des divinités païennes.

PAGE 151 :

Objet divin des ames et des yeux.

Il est à remarquer que tous les vers de ces stances sont masculins. Malherbe les fit sur l'air d'une chanson qui couroit de son temps; mais elles ne purent être chantées, le premier vers étant trop court d'une syllabe. Suivant Racan, Malherbe n'avoit point d'oreille pour la musique, et il n'avoit jamais pu faire de vers sur les airs que les musiciens lui donnoient.

Ibid. :

Le Thermodon a vu seoir autrefois.

Le Thermodon est un fleuve qui arrose la ville de Thémiscyra, capitale du pays d'une des trois classes des Amazones, dans la Cappadoce.

PAGE 153 :

Tu me ravis, du Maine.

Louis du Maine, sieur de Chabanes. C'étoit un soldat de fortune, qui, après avoir servi d'ingénieur et d'aide-de-camp dans les armées du roi, servit, comme lieutenant d'artillerie, chez les Vénitiens. De retour en France, il fut tué près des Minimes de la Place royale par M. de Lenclos, père de la célèbre Ninon.

PAGE 161 :

J'estime La Ceppède.

La famille des La Ceppède est une des plus illustres de la Provence.

PAGE 163 :

*Ode à la reine, après la première guerre des princes.*

Les principaux chefs de cette guerre des princes, en 1614, étoient le duc de Bouillon, le prince de Condé, le duc de Rohan, etc., que l'alliance avec l'Espagne avoit alarmés pour la cause des protestants. Mais ce fut un feu de paille aussitôt éteint qu'allumé. On trouvera quatre autres pièces composées à la même occasion.

Ibid. :

Banni des rives du Caïstre.

Fleuve de Lydie, très fréquenté par les cygnes, selon les poëtes, dont les voyageurs ne confirment pas toujours les descriptions.

Ibid. :

Venez donc, non pas habillées.

Cette stance s'adresse aux Muses, qui cependant n'ont pas encore été nommées. Le *donc* du premier vers fait

voir qu'il manque ici une ou plusieurs stances; ce qui confirme l'opinion de Racan, qui ne regardoit cette ode que comme une pièce incomplète.

PAGE 164 :

Me donnoit de jeunes desirs.

Ménage prend la peine de justifier, par force citations, cette épithète de *jeune*, si heureuse, si poétique; et il rapporte que Scudéri la blâmoit dans ce vers du Cid :

Entre tous les amants dont la jeune ferveur.

On peut mettre M. de Scudéri à côté de messire Honoré d'Urfé. Ménage entasse de même les citations françoises, latines et italiennes, en prose et en vers, en faveur du *soupiriez mes peines*, dans le vers suivant. Il paroît que ces expressions étoient encore des hardiesses du temps de Ménage.

PAGE 165 :

Ceux de la Tamise et du Tage.

Le roi d'Angleterre alors régnant étoit Jacques Ier, fils de l'infortunée Marie Stuart, et père de l'infortuné Charles Ier. C'étoit un prince doux, ami de la paix, mais plutôt un docteur qu'un roi. Le Portugal étoit alors sous la domination de Philippe II, roi d'Espagne, surnommé le *Demonium meridianum*. Malherbe parle ici du *calme de ces provinces*, et à coup sûr l'Angleterre fut rarement plus agitée que sous Jacques Ier. Il vante aussi l'*honneur du sceptre légitime;* mais peut-on donner ce nom à l'usurpation violente de Philippe II? Il ne faut pas être si difficile avec les poëtes.

PAGE 165 :

Avoir lutté contre Malée.

Malée, aujourd'hui *Capo Malio di Sant' Angelo*, promontoire de Laconie, fameux par plusieurs naufrages.

PAGE 166 :

D'où le mot Anaure couloit.

L'Anaure, ainsi nommé de deux mots grecs qui signifient *sans vent*, étoit un fleuve de Thessalie. Toute cette strophe est relative à l'expédition des Argonautes.

Ibid. :

Et la navire qui parloit

Le vaisseau des Argonautes, construit de chênes de la forêt de Dodone, qui rendoient des oracles.

Ibid. :

Pour avoir su des Cyanées.

Deux écueils très dangereux, et voisins du Bosphore de Thrace, l'un en Europe et l'autre en Asie. On les appelle aujourd'hui les *Pavonares*.

PAGE 168 :

Puis, quand ces deux grands hyménées.

Le mariage de Louis XIII avec Anne d'Autriche, fille de Philippe III, roi d'Espagne, et celui de Philippe IV avec Élisabeth, sœur de Louis XIII.

PAGE 171 :

Jamais pas un de vous ne reverra mon onde.

On ne sait quel fleuve Malherbe fait parler ici : on peut supposer que c'est la Seine.

PAGE 175 :

*Epitaphe de la femme de M. Puget.*

Fils de M. de Pomeneuse-Puget, trésorier de l'épargne. Sa femme étoit fille de M. Hallé, doyen des maîtres-des-comptes de Paris.

Ibid. :

Jamais autre douleur ne te fasse pleurer.

Imitation de Martial :

Qui fles talia, nil fleas, v'ator.

PAGE 177 :

Sus, debout, la merveille des belles.

Cette chanson, dit avec raison M. de Saint-Marc, est peut-être ce que Malherbe a fait de plus gracieux dans le genre galant.

PAGE 179 :

Houlette de Louis, houlette de Marie.

Ménage rapporte, d'après Racan, que Malherbe, sur la fin de ses jours, préféroit cette pièce à toutes ses autres compositions.

PAGE 180 :

Jusques à ce rivage où Thétis se couronne.

La Provence.

PAGE 181 :

Notre grande bergère a Pan qui la conseille.

Pan est peut-être ici le maréchal d'Ancre, alors tout-puissant. C'est lui qu'il désigne aussi dans la strophe suivante, sous le nom de Mopse, qui est celui de deux augures fameux.

PAGE 186 :

*Pour le duc de Bellegarde, amoureux d'une dame de la plus haute condition, etc.*

C'est d'après Ménage que M. de Saint-Marc a ainsi intitulé cette pièce. Mais on a lieu de soupçonner, dit-il, que le duc de Bellegarde, qui, du vivant même de Henri IV, n'avoit pas craint d'être son rival auprès de Gabrielle, et avoit osé lever les yeux sur la reine elle-même, ne vit point impunément les charmes de la jeune reine, Anne d'Autriche, et que c'est pour elle que ces pièces ont été faites. Le ton respectueux qui y règne justifie assez cette conjecture.

PAGE 192 :

*Poëmes divers du sieur de Lortigues.*

Ce sieur de Lortigues, qui avoit pour prénom Annibal, étoit un soldat qui se mêloit de versifier. Il étoit d'Apt. Ses poésies furent imprimées à Paris en 1627.

PAGE 193 :

*Pour le comte de Charny.*

Charles Chabot, comte de Charny, fils du marquis de Mirebeau. Charlotte de Castille, fille de Pierre de Castille, contrôleur-général des finances, en 1629, et de Charlotte Jeannin, fille du célèbre Pierre Jeannin, surin-

tendant des finances : après la mort du comte de Charny, dont elle n'eut point d'enfants, elle épousa en secondes noces Henri Talleyrand, prince de Chablais, qui fut décapité à Nantes, en 1626, pour avoir conspiré contre Louis XIII, ou, pour mieux dire, contre le cardinal de Richelieu.

PAGE 195 :

*Épigramme imitée de Martial.*

Voici cette épigramme, que Marot et de La Monnoye ont aussi mise en vers francois :

Femina præferri potuit tibi nulla, Lycori ·
Præferri Glyceræ femina nulla potest.
Hæc erit quod tu ; tu non potes esse quod hæc est.
Tempora quid faciunt ? Hanc volo, te volui.

PAGE 198 :

*A la marquise de Rambouillet.*

Julie de Vivonne, femme de Charles d'Angennes marquis de Rambouillet, et mère de la duchesse de Montausier et de la marquise de Grignon. C'étoit une personne d'un mérite extraordinaire ; Voiture la traitoit de divine.

PAGE 200 :

Je suis à Rodanthe, je veux mourir sien.

On voit combien ces vers sont irréguliers ; Malherbe les fit sur un air qu'on lui avoit donné. Avant Benserade, on n'avoit encore fait presque aucune attention au mécanisme des vers chantants : Quinault devoit en fixer l'art.

PAGE 201 :

*Pour servir d'épitaphe à un grand.*

Ce grand est le connétable de Luynes, mort en 1621. L'absinthe s'appelle aussi *aluynes ;* de là le nom d'Absinthe qu'il donne au connétable, par une assez mauvaise allusion à son nom de Luynes. Malherbe lui avoit cependant adressé de grandes louanges pendant sa vie, mais le connétable n'y avoit pas été très sensible : *indè iræ.*

Ibid. :

De contenter Gaston, et d'écrire de lui.

Gaston Jean-Baptiste, duc d'Orléans, troisième fils de Henri IV, étoit né le 25 avril 1608.

PAGE 202 :

*Au premier président, pour le consoler de la mort de sa première femme.*

C'étoit Charlotte Le Guay, ou du Gué, de Paris, fille d'un marchand de drap de soie.

PAGE 204 :

Que voyons-nous que des Titans?

Cette strophe et la suivante ont rapport aux commencements de la guerre des protestants en 1621.

PAGE 206 :

*Maîtresse de Ronsard.*

C'étoit une fille de Blois, qui, dit-on, avoit été aussi la maîtresse de Saint-Gelais.

PAGE 206 :

*M. le comte de Soissons.*

Fils de celui auquel Henri IV refusa de donner en mariage madame Catherine, sa sœur. Il ne fut pas plus heureux que son père, et n'épousa pas madame Henriette, dont on lui faisoit espérer la main, pour le contenir et flatter son ambition. Ce comte de Soissons eut un commandement dans la guerre de 1622.

Ménage rapporte que Boisset père fit sur ces stances un *parfaitement bel air, et qui est son chef-d'œuvre.* Ces chefs-d'œuvre du temps de Ménage paroîtroient peut-être bien ridicules aujourd'hui.

PAGE 209 :

Ou Mars s'est mis lui-même au trône de la France.

Imitation de l'épigramme suivante de Sannazar :

Hic Amaranta jacet, quæ, si fas vera fateri,
Aut Veneri similis, aut Venus ipsa fuit.

Ibid. :

*Fragments d'une ode au cardinal de Richelieu.*

Quelques personnes se demandent peut-être comment il se fait qu'on ne trouve pas dans Malherbe un seul vers en l'honneur de Sully, lorsque ce poëte en a fait tant et de si pompeux pour le ministre-roi qui gouvernoit Louis XIII et la France. Les notes de Ménage et de Saint-Marc nous fournissent de quoi répondre à cette question bien naturelle. On prétend que les deux stances qui composent ce fragment avoient été dans l'origine faites pour le duc de Sully. Malherbe, ayant fait pressentir ce ministre sur l'ode qu'il vouloit lui adresser, n'en fut pas

favorablement reçu, et c'est à cette tentative inutile qu'il faut attribuer son silence sur le plus grand homme de son temps, après le roi. Depuis il en changea les quatre premiers vers pour les adresser au cardinal de Richelieu, qui, instruit de ce replâtrage, les reçut assez mal.

PAGE 211 :

Telle cette princesse en vos mains reléguée.

Malherbe fait ici de la France une princesse; ailleurs il en a fait une nymphe ou une déesse, en l'appelant l'*éternelle Fleur-de-lis*.

PAGE 212 :

Ce que Malherbe écrit dure éternellement.

C'est sur-tout dans cette pièce que Malherbe montre cette vanité poétique dont on l'a tant blâmé.

PAGE 213 :

*Fragment pour la marquise de Rambouillet.*

Ces vers sont les seuls de Malherbe à rimes suivies.

PAGE 214 :

Qu'à tromper les complots de nos séditieux.

Les protestants commençoient à remuer.

PAGE 217 :

Et de quelques bons yeux qu'on ait vanté Lyncée.

Lyncée étoit un des Argonautes, qui avoit la vue si perçante qu'elle pénétroit les corps solides, comme la terre, les murs, les arbres. Il ne faut pas le confondre

avec le lynx, animal auquel on attribue une vue si pénétrante qu'elle a passé en proverbe.

PAGE 218 :

Qu'employant ce Tiphys, Syrtes et Cyanées.

*Tiphys*, pilote des Argonautes. Les *Syrtes* sont deux golfes de la Méditerranée, sur les côtes de Barbarie; les vaisseaux y sont entraînés par la rapidité des eaux. Pour les *Cyanées*, voyez page 298.

Ibid. :

Ici couroit Mimas, là Typhon se battoit.

*Mimas*, *Typhon*, *Euryte*, *Encelade*; quatre des géants qui firent la guerre aux dieux.

PAGE 219 :

Phlègre, qui les reçut, pue encore la foudre.

*Phlègre*, vallée de la Macédoine, où se livra la bataille entre les dieux et les géants.

PAGE 223 :

Que mon fils ait perdu sa dépouille mortelle.

Voyez la Vie de Malherbe.

PAGE 224 :

La Garde, à tes doctes écrits.

N. de Villeneuve, seigneur de La Garde, etc., gentilhomme provençal, étoit frère cadet d'Arnauld de Villeneuve, gentilhomme ordinaire de Henri III, et gouverneur de Draguignan, de la maison de Villeneuve, l'une des plus illustres de la Provence. Outre son *Histoire Sainte*,

il avoit fait un autre ouvrage, sous le titre de *Petit Carnaval des honnêtes gens.* On ne connoît que les titres de ces deux ouvrages.

Il existe encore plusieurs descendants de cette maison, qui en soutiennent l'illustration par leur rang dans la société, et par leur amour pour les lettres et pour les arts.

PAGE 225 :

Sont hémérocalles d'un jour.

*Hémérocalle*, composé de deux mots grecs, signifie beauté d'un jour; c'est aussi le nom d'une espèce de lis à fleurs jaunes, ou fleurs d'un jour. *D'un jour* forme ici pléonasme. Cette pièce est d'ailleurs une des dernières que composa Malherbe, et une des plus foibles pour les pensées et la versification. Elle ne fut publiée que longtemps après lui, et l'on suppose qu'il n'eut pas le temps de la retoucher.

---

## LIVRE QUATRIÈME.

PAGE 232 :

Lassez-vous d'abuser leurs jeunesses peu cautes.

*Cautes* du latin *cautus*, prudent, avisé. Ce mot n'a pas passé.

PAGE 238 :

Que soupirer neuf ans dans le fond d'une barque.

Erreur : il n'y resta que quelques mois.

PAGE 243 :

*Paraphrase d'une partie du psaume* 145.

Lancelot préféroit ces quatre stances à tous les autres poëmes de Malherbe ; ce n'est d'ailleurs qu'une imitation des trois premiers versets du psaume.

FIN DES NOTES.

# TABLE

## DES MATIÈRES

### CONTENUES DANS CE VOLUME.


Avertissement, page iij
Dédicace à la ville de Caen, ix
Notice sur Malherbe, xj
Les larmes de saint Pierre, poëme imité de l'italien du Tansillo, 3

STANCES.

Pour le duc de Montpensier, 18
Enfin cette beauté m'a la place rendue, etc., 24
Consolation à Caritée, 27
Beauté, mon cher souci, de qui l'ame incertaine, etc., 30
Consolation à M. du Perrier, 32
Prosopopée d'Ostende, 46
Paraphrase du psaume VIII, 50
Pour les paladins de France dans un combat de barrière, 53
Pour le roi Henri-le-Grand allant en Limosin, 57
Pour le carrousel des quatre éléments, 70
Pour le duc de Bellegarde, 83
Pour la vicomtesse d'Auchy, 100
Sur l'éloignement de la même, 103
A la princesse de Conti, 109
La Renommée à Henri-le-Grand, dans le ballet de la reine, 112
Pour Henri IV, sous le nom d'Alcandre, sur l'absence d'Oranthe, ou de la princesse de Condé, 115

Pour le même, sur le même sujet, page 228
Alcandre plaint la captivité de sa maîtresse, 112
Pour Alcandre, au retour d'Oranthe à Fontainebleau, 121
Stances composées en Bourgogne, 130
Au roi Henri-le-Grand, pour de petites nymphes, dans un divertissement de la cour, 136
Sur la mort de Henri-le-Grand, au nom du duc de Bellegarde, 138
A la reine Marie de Médicis, pendant sa régence, 151
Stances des Sibylles, pour la publication du mariage de Louis XIII avec l'infante d'Espagne, Anne d'Autriche, etc., 154
Autres sur le même sujet, 158
Paraphrase du psaume CXXVIII, au sujet de la première guerre des princes, 172
Récit d'un berger, au ballet du triomphe de Pallas, 179
Sur le mariage de Louis XIII avec Anne d'Autriche, 184
Pour le duc de Bellegarde, sur la guérison d'une dame, 190
Pour le comte de Charny et mademoiselle de Castille, 193
Stances spirituelles, 197
Au premier président de Verdun, sur la mort de sa femme, 202
Pour le comte de Soissons, 206
Pour une mascarade, 231
Stances amoureuses, 237
Paraphrase d'une partie du psaume CXLV, 243

ODES.

Au roi Henri-le-Grand, sur la réduction de Marseille, 20
A Marie de Médicis, sur sa bienvenue en France, 36
Sur l'attentat commis sur le Pont-Neuf en la personne de Henri IV, 62
Au roi Henri-le-Grand, sur le voyage de Sédan, 72

Au duc de Bellegarde, grand-écuyer de France, page 88
A Marie de Médicis, sur les succès de sa régence, 143
Au roi Louis XIII, allant châtier la rébellion de La Rochelle, 215
A M. de La Garde, au sujet de son Histoire Sainte. 224

SONNETS.

A Jean Rabel, peintre, 45
A la princesse de Condé douairière, 56
Au roi Henri-le-Grand, 85
Au même, 86
Au même, pour le premier ballet de M. le dauphin, 135
A M. de Flurance, sur son livre de l'Art d'embellir (ouvrage de dévotion), 98
Sur l'absence de la vicomtesse d'Auchy, 99
Pour la même, 102
A la même, 105
Sur l'absence de la même, 106
Sur le même sujet, 107
A la même, 108
A l'occasion de la goutte dont Henri IV étoit attaqué, 111
Au dauphin depuis roi Louis XIII, 129
A Marie de Médicis, sur la mort de M. le duc d'Orléans, 149
A M. du Maine, sur ses OEuvres spirituelles, 153
A Marie de Médicis, pour M. de La Ceppède, 161
A la princesse de Conti, 196
A M. le duc d'Orleans, frère de Louis XIII, 201
Au roi Louis XIII, après la guerre contre les huguenots, 208
Au cardinal de Richelieu, 210
Au roi Louis XIII, 211
Au marquis de La Vieuville, surintendant des finances, 212
Pour le cardinal de Richelieu, alors premier ministre, 214

Sur la mort de son fils, page 223
Sur la mort d'un gentilhomme qui fut assassiné, 239

CHANSONS.

Chanson faite avec la duchesse de Bellegarde et Racan, 81
Sur le départ de la vicomtesse d'Auchy, 87
Pour Henri-le-Grand, sur la dernière absence de la princesse de Condé, 126
Pour Rodanthe, ou telle autre Iris en l'air, 177
Pour le ballet du triomphe de Pallas, 183
Pour le duc de Bellegarde, amoureux d'une dame, etc., 186
Pour le même, sur le même sujet, 188
A la marquise de Rambouillet, sous le nom de Rodanthe, 198
Pour la dame de ses pensées, 233
Désespoir amoureux, 235

ÉPIGRAMMES.

Sur le portrait d'Étienne Pasquier, 1
Sur mademoiselle de Conti, 134
Sur la pucelle d'Orléans, brûlée par les Anglois, 162
Sur sa statue qui étoit sans inscription, ibid.
Pour les Heures de la vicomtesse d'Auchy, 176
Sur le même sujet, 177
Pour les poëmes du sieur de Lortigues, Provençal, 192
Sur une image de sainte Catherine, 195
Imitation de l'épigramme 40 du VI^e livre de Martial, ibid.
Pour le livre intitulé, Le pourtraict de l'éloquence françoise, 200
Sur un cocu difficile en vers, 235
A Colletet, sur la mort de sa sœur, 242

## ÉPITAPHES.

Épitaphe en forme de sonnet pour mademoiselle de Conti, page 134
Autre, dans la même forme, pour le duc d'Orléans, second fils de Marie de Médicis, 150
Autre, dans la même forme, pour madame Puget, 175
Dédicace de la précédente épitaphe, 176
Épitaphe d'un grand, le connétable de Luynes, 201
Épitaphe d'un gentilhomme, mort âgé de cent ans, 240
Épitaphe de M. d'Is, parent de l'auteur, 242

## INSCRIPTIONS.

Pour le portrait de Cassandre, maîtresse de Ronsard, 206
Pour la fontaine de l'hôtel de Rambouillet, 265

## FRAGMENTS.

Ode à Henri-le-Grand, sur la réduction de Marseille, 23
Stances aux ombres de Damon, 47
Strophe imparfaite d'une ode quelconque, 149
Ode à Marie de Médicis, après la première guerre des princes, 163
Strophe au sujet de la même guerre, où le poète fait parler le dieu de la Seine, 171
Autres fragments sur le même sujet, 173-174
Prophétie du dieu de la Seine contre le maréchal d'Ancre, 192
Ode au cardinal de Richelieu, 209
Vers alexandrins pour la marquise de Rambouillet, 213
Sur la prise de La Rochelle, alors prochaine, 222
Vers sur une belle baigneuse, 233
Strophe d'une ode, 237
Fin d'une ode pour le roi, 240
Invective contre les mignons de Henri III, 241

Lettre de Malherbe à Louis XIII, page 245
Autre lettre à madame la princesse de Conti, 254
Notes sur le livre premier, 279
sur le livre second, 286
sur le livre troisième, 294
sur le livre quatrième, 306

FIN DE LA TABLE.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

La Bibliothèque
Université d'Ottawa

**Échéance**

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq cents, plus deux cents pour chaque jour de retard.

The Library
University of Ottawa

**Date due**

For failure to return a book on or before the last date stamped below there will be a fine of five cents, and an extra charge of two cents for each additional day.

NOV 21 1966

14 11 12

DEC 12 2002

07 JAN 2008

a39003 002650074b

CE PQ 1819
.A1 1823 V1
C00 MALHERBE, FR POESIES ET
ACC# 1388809